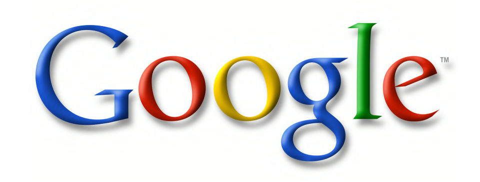
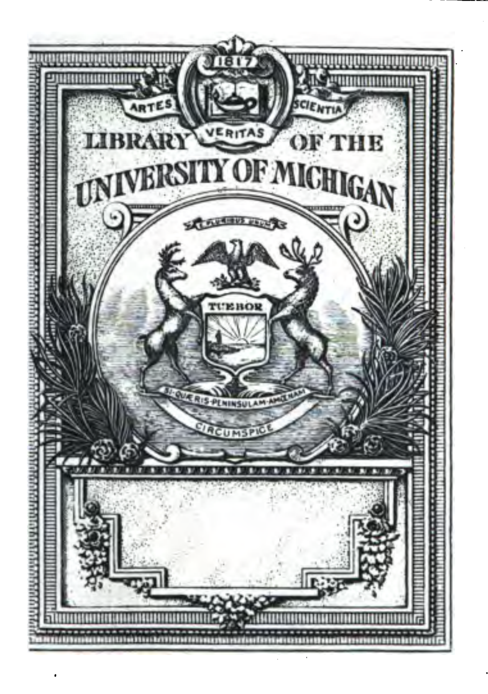


65

n fine: 2 planches pliées



L'ART DE S'ENRICHIR PROMPTEMENT PAR L'AGRICULTURE,

Prouvé par des expériences.

Par M. DESPOMMIERS,
Gouverneur de la ville de Cheroy.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée & augmentée des découvertes de l'Auteur, depuis qu'il est employé par le Gouvernement à l'amélioration de l'Agriculture en France.



A PARIS,
Chez GUILLYN, Quai des Augustins, du côté du Pont Saint-Michel, au Lys d'Or.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR

Sur cette nouvelle Édition.

J'ETOIS occupé chez moi à tirer parti de mon bien; je cherchois à trouver le moyen de fertiliſer nos campagnes, lorſque je donnai au Public l'*Art de s'enrichir par l'Agriculture.* Je fus preſqu'auſſi-tôt employé par le

Gouvernement jusqu'à présent pour l'amélioration de l'Agriculture dans toutes les parties de la France où elle languissoit.

Des expériences répétées pendant plusieurs années, la comparaison des terres, du climat, des marnes, des végétaux, des obstacles sans cesse à surmonter, m'ont fait découvrir les choses les plus intéressantes. Mon unique but a été de faire le bien; j'ai cherché à connoître ce qui étoit propre à chaque sol; je n'ai jamais eu de système particulier; si quelqu'un eût trouvé

quelque chose de plus utile, je l'aurois publié. C'étoit remplir ma mission. La combinaison, la constance m'ont fait triompher de choses crues impossibles. Le succès ne me laissant rien à desirer, j'ai cru devoir à ma patrie un nouvel ouvrage, où mes travaux détaillés, appuyés sur des témoignages irréprochables, fussent des guides pour les amateurs de cet art bienfaisant. Mon premier ouvrage a été accueilli le plus favorablement; on en a fait plusieurs éditions en France; on l'a traduit en plusieurs lan-

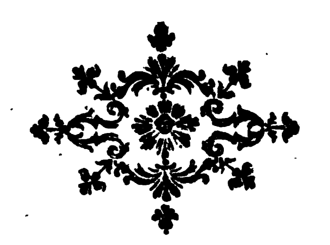
gues; mais je ne peux dissimuler que l'on y trouve encore quelques préjugés ; l'amour de la vérité ne me permet pas de me taire; l'expérience, cette grande maîtresse, m'a instruit, & je ne crains pas de revenir sur mes pas; je n'ai donné dans cet ouvrage que des choses possibles à tous les cultivateurs, dont la plûpart même diminuent la dépense actuelle.

On ne doit jamais adopter une méthode universelle; une chose excellente dans des endroits, seroit contraire, per-

fide dans d'autres. Il n'y a que ce grand mobile de l'agriculture qui ſoit général. *Avoir des fourrages, nourrir beaucoup & défricher aiſément.*

On doit éviter de juger du reſte des terres du Royaume par les fertiles qui ſont à portée. Ne point mépriſer celles qui paroiſſent ingrates. C'eſt ſur ces mêmes terres que doit agir le génie intelligent, il y trouve des avantages ſans nombre; le froment y devient beau, graine plus que dans un ſol gras; mais elles exigent une progreſſion, qui, en

développant chez elles les principes de fécondité, embellit & fertilise la nature la plus marâtre.



AVANT-PROPOS.

Il eſt ſurprenant que la France ſituée ſous un ciel heureux, habitée par le peuple le plus induſtrieux, ait négligé depuis ſi long-tems les biens les plus ſolides. Ses terres d'une fécondité ſinguliere, ſemblent n'attendre qu'une culture bien entendue pour répandre avec profuſion des richeſſes inépuiſables. Pourquoi donc une grande partie d'un ſi beau pays eſt-elle en friche, ou ſi mal cultivée? On cherche aujourd'hui la raiſon de cet engourdiſſement; voici ce qui me paroît vraiſemblable.

Nul doute que ſous le gouvernement des Romains, les arts, & principalement l'agriculture, n'ayent fleuri dans cette partie des Gaules qui comprend aujourd'hui la France. Ce fut par l'agriculture, unique mobile de l'aiſance, que Céſar, ce génie vaſte & profond,

trouva le moyen d'y faire subsister de nombreuses armées, qu'il vint à bout de la soumettre, de l'embellir par des travaux immenses, & de la fertiliser au point d'être la plus belle province de la République. Ceci pourroit passer pour pure conjecture, si on ne connoissoit d'ailleurs par les ouvrages des meilleurs auteurs de ce tems, le goût décidé des Romains pour cette partie intéressante. Mais dans la suite, tout se sentit de la décadence de l'Empire; un déluge de Barbares inonda ces contrées florissantes. Plus féroces que guerriers, ils égorgerent ou mirent aux fers des hommes moins forts qu'eux, mais plus utiles à la société. Plus avides que prudens, ils ravagerent, ils dévasterent ces fertiles & riantes campagnes où ils venoient chercher leur subsistance. Un commerce nécessaire avec les vaincus leur donna cependant des mœurs plus douces; ils devinrent même chrétiens sous Clovis. Mais il leur resta un fonds de barbarie

que plusieurs siécles ont eu peine à bannir. Les successeurs de Clovis avoient trop de guerres à soutenir dans les foibles commencemens d'une monarchie encore chancelante pour s'occuper du bien-être de leur état.

Il prit une nouvelle forme sous Charlemagne. Ces vastes solitudes, ces deserts affreux furent cultivés. Mais le maître ne veilloit pas assez à ses héritages : des mains mercenaires, les serfs seuls étoient chargés de ce soin ; & parce que les vues de ces espéces d'hommes sont toujours bornées, il y eut peu de progrès. Il regnoit un goût romanesque parmi les grands qui ne s'occupoient dans le loisir de la paix que de combats & de tournois plus dangereux qu'amusans. Les lettrés ne brilloient que par des chansonnettes, figuroient parmi ces Troubadours si renommés, dont il ne nous reste que très-peu d'écrits, mais assez pour déceler le mauvais goût du tems en tout genre.

Nous étions encore bien loin du vrai, lorſque les Normans nous en firent perdre juſqu'à l'idée. Ce fut un torrent affreux qui éteignit le peu de feu qui commençoit à nous animer ; leurs mains perfides n'épargnerent que ce qui fut inacceſſible à leur goût deſtructeur. Forcés enfin de les recevoir dans notre ſein, & de les laiſſer partager tranquillement nos dépouilles, nous aurions encore pu réparer nos pertes ; mais l'eſprit de vertige s'empara de l'occident, & nous ne tardâmes pas à en être frappés. Les croiſades, cet appât trompeur, qui excita notre avidité ſous l'ombre du zèle, ne nous procurerent que la perte de nos plus braves guerriers, & ne ſervirent qu'à dépeupler nos campagnes.

Quelques gens cependant profiterent ſagement de l'inhabilité des peuples. Cette eſpéce d'hommes qui vivent dans l'Etat ſans être citoyens, qui pourroient rendre de grands ſervices ; mais qu'un régime mal combiné a fait devenir peu

utiles à présent, ne le furent pas alors. Ils défricherent, ils cultiverent, ils acquirent par cet art simple & naturel des richesses qui auroient fait ombrage à leurs propres bienfaicteurs, si on n'avoit eu soin de tems en tems de les leur enlever par parcelles.

Charles V, par des loix sages, prit les moyens de mettre ses peuples dans l'abondance; mais il vécut trop peu. Les fureurs de Charles VI, l'invasion des Anglois firent voir par-tout les horreurs de la guerre, tels que le commerce interrompu, les terres abandonnées. Tout resta dans un état de langueur & de misere jusqu'à Louis XII. Il fut le pere de son peuple, il fit tous ses efforts pour le rendre heureux; mais des entreprises téméraires, des guerres éloignées firent qu'aucun génie bienfaisant n'enseigna la vraie source des richesses. François premier, son successeur, aima les Savans, les protégea, les encouragea par des récompenses; mais ces

Savans n'enſeignerent pas l'art de rendre les Princes plus riches, les peuples plus aiſés; ils ignoroient les vraies reſſources d'un Royaume. C'étoit beaucoup néanmoins que d'ouvrir la porte aux ſciences; l'eſprit humain n'avance que lentement dans ſes découvertes, il ne parvient que par degrés, & le premier pas eſt toujours le plus difficile à franchir.

Les guerres civiles qui ne finirent qu'au commencement du regne de Louis XIV, arrêterent encore nos progrès; on diſputa, on ſe battit, on s'égorgea, & l'eſprit de fureur rendoit comme impoſſible le goût d'une vie douce & tranquille. On voit cependant quelques livres d'agriculture écrits dans ces tems, mais ſi mauvais, qu'il eſt impoſſible d'en tirer aucun profit; tout eſt confondu, on y rapporte tout aux influences de la lune & des aſtres, je dirois preſque des taliſmans, & de toutes les miſeres de la magie qui étoit la ſcience à la mode.

Le beau ſiécle de Louis XIV épura enfin nos mœurs & notre goût, tout y atteignit la perfection; ce fut l'époque de notre gloire; mais il étoit réſervé au prince qui nous gouverne de faire notre bonheur. C'eſt ſous un tel Roi qu'il eſt beau à tout citoyen de communiquer ſes connoiſſances, pour peu qu'elles tendent au bien public. Toujours occupé de la félicité de ſon peuple, il ne dédaigne pas d'entrer dans toute eſpéce de détails, lorſqu'il en peut réſulter quelqu'avantage. La ſageſſe & la bienfaiſance qui guident tous ſes pas, lui ont fait connoître ce que tant d'autres ont négligé d'apprendre, que la gloire d'un Souverain eſt d'avoir des ſujets heureux. Ce que Henri le Grand ne fit que projeter, il l'exécute aujourd'hui en établiſſant par-tout des ſociétés d'agriculture pour faire revivre & donner une nouvelle force à ce nerf de l'Etat: ainſi Hiéron enſeigna lui-même l'art de cultiver la terre à ſes ſujets, devint le roi

le plus grand, & ſurpaſſa par ſa magnificence les plus puiſſans monarques.

Le goût du chef a enfin décidé celui des particuliers, chacun s'empreſſe de répondre à de ſi belles intentions: on voit déjà beaucoup de mémoires ſur l'agriculture; mais on n'y peut trouver une route ſûre, les préjugés de chaque canton l'emportent; l'excellent ſe trouve ſouvent anéanti par des calculs faux. Subjugué par ces mêmes préjugés, je n'ai pu en revenir que par de longues expériences. Employé par le Gouvernement depuis long-tems pour l'amélioration de l'agriculture, j'ai cru devoir faire part de mes obſervations & de mes ſuccès. Trop heureux, ſi je puis contribuer à l'exécution des deſſeins d'un grand Roi, & au bonheur de ma patrie.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un ouvrage intitulé *l'Art de s'enrichir par l'Agriculture*: cet art conſiſte à faire des prairies artificielles de ſainfoin & de luzernes, & à défricher au moyen de la charrue à grande roues, imaginée par l'auteur; par cet pratique utile non-ſeulement, dit l'auteur, l'agriculture deviendra abondante & heureuſe, mais le commerce, mais les arts utiles & d'agrémens prendront du luſtre : on pourra se paſſer des iſles qui nous fourniſſent le ſucre l'abondance, la joie, & le bonheur des peuples regneront de toutes parts. A Paris, ce huit Février 1770.

GUETTARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le Sieur PIERRE GUILLYN, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre, *l'Art de s'enrichir par l'Agriculture*, par le ſieur DES POMMIERS. S'il Nous plaiſoit lui accorder nos

Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Préſentes feront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état

où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur de MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt unieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-dix, & de notre regne le cinquante-cinquieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 685, fol. 138, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 22 Mars 1770.

BRIASSON, Syndic.



LIVRES D'AGRICULTURE

ET AUTRES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

ECOLE du Jardin potager, contenant une description exacte de toutes les plantes potageres, les qualités des terres, leurs situations, les climats qui leur sont propres, par M. Decombe, *in*-12 2 vol. 6 l.

Traité de la culture des Pêchers, par le même, *in*-12. 2 liv.

Cours d'Observations de la Société d'Agriculture, de commerce, des Arts, établie par les Etats de Bretagne, *in*-12, 2 v. 4 l. 10 f.

Le bon jardinier contenant une idée générale des quatre sortes de Jardins, les regles pour les cultiver, la maniere de les planter & celle d'élever les plus belles fleurs, *in*-24, 1 l. 16.

Instruction sur la maniere d'élever & de perfectionner les bêtes à laines, trad. de l'Allemand, *in*-12, 2 l. 10 f.

Mémoire sur les laines, où l'on examine, 1°. Quelles sont les différentes qualités des laines propres aux Manufactures de France. 2°. Si on ne pourroit pas se passer en France des Laines étrangeres. 3°. Comment on pourroit perfectionner la qualité, & aug-

menter la quantité des Laines de France, in-12 broché. 1 l. 4 ſ.

Conſidérations ſur les moyens de rétablir en France les bonnes eſpéces de bêtes à laine, *in*-12. 1 l. 4 ſ. *broché.*

Inſtruction ſur la maniere d'élever & de perfectionner les bonnes eſpéces des bêtes à laine de Flandres, *in*-12. broché 1 l. 4 ſ.

Les Jardins d'Ornemens, ou les Géorgiques Françoiſes, *in*-8°. 1 l. 4 ſ. *broché,*

Queſtions importantes ſur le Commerce, *in*-12. 1 l. 4 ſ. *broché.*

Conſidérations ſur le Commerce, & en particulier ſur les Compagnies, Sociétés & Maîtriſes, in-12. 1 l. 4 ſ. *broché*

Parfait (le) Maréchal, ou la connoiſſance générale & univerſelle du Cheval, par M. de Garſault, *in*-40. 10 l.

Supplément au même, ou Traité des voitures, *in*-4°. 6 l.

Le Parfait Maréchal, par M. Soloyſe, *in*-4°. 8 l.

La Cuiſiniere bourgeoiſe, contenant la maniere de connoître, diſſéquer & ſervir toutes ſortes de viandes, des avis intéreſſans ſur leurs bontés & ſur le choix qu'on en doit faire, *in*-12, 2 vol. nouvelle édition beaucoup augmentée 1769, 4 l. 10 ſ.

Dictionnaire Géographique, par Voſgien, 1767, in-8°. 4 liv. 10 ſ.

Les comptes faits, par Barême, *in*-12, 2 l. 10 ſ.

Les mêmes, *in*-18, commode pour la poche, 1 l. 10 ſ.

L'arithmétique du même, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Juriſprudence des Rentes, ou le Code des Rentiers, par ordre alphabétique, *in*-8°.

1766, 6 l.

L'Agronome, Dictionnaire portatif du Cultivateur, contenant les connoissances nécessaires pour gouverner les biens de campagne, & pour soutenir ses droits, conserver sa santé, & rendre gracieuse la vie champêtre, *in*-8°. 2 vol. 9 l.

Agriculture complette, ou l'Art d'améliorer les terres, traduite de l'Anglois de Mortimer sur la sixieme édition, augmentée de plusieurs traités qui manquoient à cet ouvrage, 4 vol. *in*-12, 10 l.

Manuel des Champs, ou recueil choisi, instructif & amusant, de tout ce qui est le plus nécessaire & le plus utile pour vivre à la campagne avec aisance & agrément. Par M. de Chamvalon, Prêtre, de l'ordre de Malthe. Nouvelle édition considérablement augmentée, *in*-12, 1765, 3 l.

Manuel d'Agriculture pour le Laboureur, le Propriétaire & le Gouvernement, *in*-8°. 5 l.

L'Ecole de la chasse aux chiens courans, par M. le Verrier de la Coulerie, avec figures, *in*-8°. 6 liv.

Amusemens de la Campagne, de la Chasse, de la Pêche, avec la maniere de faire les filets, par Liger, *in*-12, 2 vol.

Nouvelle instruction pour les Confitures, les liqueurs & les fruits, où l'on apprend à confire toutes sortes de fruits tant secs que liquides, *in*-12, 2 l. 10 s.

Nouveau Traité de Cuisine, où l'on apprendra ce que l'on doit servir, suivant chaque saison, 3 vol. *in*-12, *avec figures*, 7 l. 10 s.

Les ſoupers de la Cour, ou l'Art de travailler toutes ſortes d'alimens pour ſervir les meilleures tables, *in*-12, 4 vol. 10 l.

La ſcience du Maître d'Hôtel Cuiſinier, 1 vol. 3 l.

— Du Maître d'Hôtel Confiſeur, *in*-12, avec fig. 3 l.

Traité de la culture des Renoncules, des Œillets, des Auricules & des Tulipes, *in*-12, 2 l. 10 ſ.

L'Ecole du Jardinier fleuriſte, *in*-12, 2 l. 10 ſ.

Traité de la Culture de différentes Fleurs des Narciſſes, des Giroflées, des Tubéreuſes, des Anémones, de la Jacinthe, des Jonquilles, des Iris, des Lys & des Amaranthes, *in*-12, 2 l. 10 ſ.

Inſtruction pour les Jardins Fruitiers & Potagers, avec un traité des Orangers; par M. de la Quintinie, *in*-4° 2 volume. 15 liv.

Traité de la Diſtillation, ou la Diſtillation réduite en principes, par M. de Jean, Diſtillateur, *in*-12, nouvelle édition, corrigée & augmentée, 2 liv. 10 ſol.

Traité des Odeurs, ſuite du traité de la Diſtillateur, *in*-12 2 liv. 10 ſol.

Inſtruction facile ſur les Conventions ou notion ſimple, ſur les divers engagemens qu'on peut prendre dans la ſociété & leurs ſuites, ouvrage utile aux gens d'affaires, bourgeois, négocians, à tout chef de famille & aux jeunes-gens qui ſe deſtinent à la Juriſprudence, *in*-12 1766, 3 liv.

Manuel du Jardinier, ouvrage néceſſaire aux Cultivateurs, amateurs de la Botanique, par Mandivola, traduit de l'Italien, par M. Andry Médecin, *in*-12 2 liv. 10 ſol.

Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique, contenant la principale propriété des Minéraux, des Végétaux & des Animaux, d'usage, avec les préparations de Pharmacie interne & externe, les plus usitées en Médecine & en Chirurgie, 1 vol. *in*-8° 4 l. 10 s.



L'ART DE S'ENRICHIR PROMPTEMENT PAR L'AGRICULTURE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Cultivateur & de l'état actuel du produit des terres.

LA France a différentes espèces de terres, plus ou moins propres à produire du bled : on les distingue par des noms qui varient dans chaque Province ; on ne peut s'en former d'idée juste, qu'en examinant les herbes qu'elles produisent naturellement. Chacune a son terrein propre & analogue à telle espèce de plante utile.

On cultive dans différentes Provinces avec des chevaux, dans d'autres avec des bœufs, des vaches, on en augmente le nombre dans des cantons. Les préjugés l'emportent souvent. Ceux qui ont de la nourriture au lieu de la donner à quatre, la distribuent à dix bestiaux de travail ; ils ne réfléchissent pas, que quatre bien nourris, l'emportent en force sur une multitude atténuée. Des charrues mal combinées, que des barbares nous ont transmises, & que les préjugés font respecter; une culture vicieuse, le défaut presque universel de fourrages, rendent misérable un peuple placé par la nature la plus favorable. Les lieux éloignés du commerce, sont dans une langueur encore plus pernicieuse, le bas prix des denrées arrête l'activité ; le peu de récolte ne permet pas d'élever, de nourrir de nombreux troupeaux. Des besoins pressans font battre le grain dès l'Automne, la paille vieillie n'offre à ces animaux aucune ressource contre les besoins

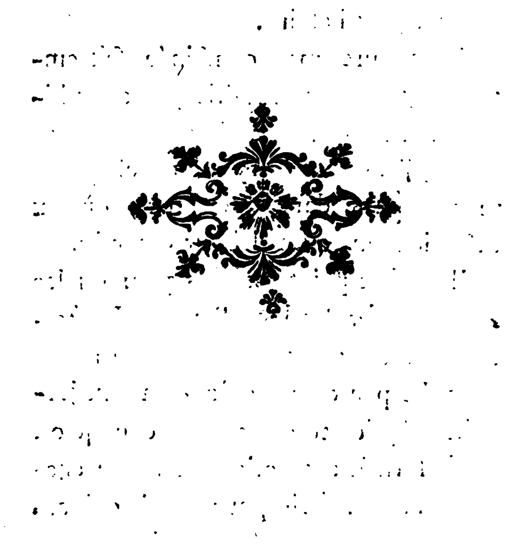
qu'ils éprouvent l'Hiver ; de-là, ces mortalités, ces fléaux qui détruisent jusqu'à l'espérance du cultivateur.

Les terres mal cultivées produisent, dans une infinité de cantons, à peine le double de la semence ; j'ai vu dans beaucoup de Provinces, le laboureur avoir recours à son maître dès le mois de Janvier pour lui fournir du bled. La moitié qu'il a pris pour sa part, suffit rarement à ses besoins.

La culture mal combinée fait employer dans une métairie, une multitude de bras que l'ineptie rend indispensables ; j'ai vu en Berry jusqu'à cinquante personnes dans des lieux, où dix suffiroient avec un labour étendu.

Il ne faut point jeter les yeux sur les Provinces fertiles de la France. Une terre grasse ouvre sans effort un sein abondant. Le peu de progrès qu'a fait jusqu'ici l'Agriculture, a empêché qu'on ne se formât des notions justes de chaque canton. J'écris pour ces Provinces

malheureuses ; où le cultivateur ignore le nom du commode, où la misere paroît sous toutes les formes. C'est en augmentant la production, & diminuant la dépense, que l'on peut changer ces habitations tristes en campagnes florissantes. Je vais détailler par degré les causes de la dévastation apparente du plus beau pays de la France, & des moyens d'y ramener l'abondance.



CHAPITRE II.

De la Culture par les bœufs, son ancienneté.

EN remontant dans la plus haute antiquité, on voit un usage universel des bœufs pour la culture, le cheval portoit l'homme, traînoit des chars, transportoit des fardeaux; mais le bœuf seul étoit employé à l'Agriculture. L'Histoire Sainte, la Profane nous prouvent qu'ils servoient par tout à la culture des terres. Les anciens qui en ont traité ne parlent que de bœufs, de leur joug. Caton, Pline qui vivoient dans des siécles éclairés, dans le centre d'une Puissance qui donnoit des loix à toute la terre, n'ignoroient pas sans doute toutes les méthodes propres aux cultivateurs; ils ne font cependant mention que de bœufs; nous voyons paroître la culture des chevaux, sans en pouvoir fixer l'époque. Tout me porte à croire que dans

la décadence de l'Empire, dans cette inondation de barbares dans nos Provinces, les vainqueurs & les vaincus mangerent, détruiſirent les Bœufs. La victoire en rendant inutiles les corps nombreux de cavalerie dont les armées étoient compoſées, força les vainqueurs à s'en servir au labourage, pour trouver leur ſubſiſtance dans ces lieux qu'ils venoient d'envahir. Chacun s'eſt enſuite attaché à l'uſage qu'il a trouvé en naiſſant, ſans en combiner les déſavantages. Tous ſentent ſeulement la néceſſité de fumer beaucoup pour ſe procurer l'abondance; mais comment le faire? Comment nourrir ſes beſtiaux, ſans recourir à des emprunts toujours ruineux? Un moyen ſimple peut y faire parvenir. Ce ſont les prairies artificielles ſeules qui peuvent déterminer l'abondance, & une méthode entendue nous procurera des tréſors plus réels, que tous ceux que l'avidité va chercher au travers des mers.

CHAPITRE III.

Différentes espèces de prairies.

HEUREUX celui qui possède des prairies flottantes, mais le nombre en est si peu considérable en comparaison de ceux qui en manquent, que je pense que l'on doit faire ses efforts pour se procurer des fourrages dans les lieux, où la nature les refuse, les prairies hautes se couvrent à la fin de mousse, les sels propres aux herbes sont épuisés, tout annonce la langueur : on peut y remédier par des cendres, par des engrais puissans ; mais si on n'a pas ces secours, il faut labourer ces prairies & les mettre en grain assez long-tems pour que les sucs analogues à l'herbe soient réparés. Si l'eau des torrens peut gâter en hiver le froment, il faut semer seulement des avoines, orges, ou d'autres choses. L'abondance de la pro-

duction balancera avec avantage ce changement de nature. Il en faudra toujours venir là; tous les engrais ne peuvent que retarder le dépérissement. Après 5, 6, même 7 années, on peut semer avec de l'avoine des graines de foin de toutes espèce; la prairie renouvellée donnera des marques d'une jeunesse vigoureuse. Quelques fumiers, encore mieux des vases, des boues ramassées, donneront à la nouvelle prairie un degré de fécondité singulier.

Tous les cultivateurs n'ont pas des prés hauts; on voit des pays immenses réduits à de mauvaises pâtures, & que réellement les meilleurs fonds des domaines ne produisent rien. L'épuisement des bestiaux par le travail, l'impossibilité de donner aux éleves la nourriture absolument essentielle, arrêtent tous les progrès de l'Agriculture; on cultive avec beaucoup d'hommes peu de terrein, l'engrais y manque & la misère en est une suite nécessaire.

Dans l'immensité de landes qui s'étendent du Berry jusque dans la plus grande partie du Poitou, on ne peut, faute de nourriture, élever que très-peu de bêtes à laines; elles y sont petites, la laine de très-mauvaise nature. La misère paroît sous mille formes; les laboureurs anéantis sous le poids de leurs maux semblent être d'une autre espéce que les hommes ordinaires; l'émulation, le génie industrieux sont resserrés par l'impossibilité de se mettre à l'aise, ils ne voyent autour d'eux que détresse, les cultivateurs des autres Provinces partagent ces mêmes peines. Tout se réunit à dire : *avec plus de fourrages, j'aurois plus de bestiaux, plus de bestiaux me donneroient plus d'engrais, & ces engrais me procureroient d'abondantes récoltes :* une culture étendue, réunie à ces avantages, rendroit à la société une multitude d'hommes, crus jusqu'ici absolument essentiels à la suite des tra-

vaux de l'agriculture d'une partie du Royaume.

On connoît le treffle, la Luzerne, le fainfoin; on a annoncé d'autres prairies telles que le raiffgrae, la graine d'oiseaux, la grande pimprenelle. J'ai suivi la culture de ces dernieres. Je n'y ai pas trouvé affez d'avantages, pour entrer en concurrence avec les trois premieres. Je vais détailler mes obfervations fur ces premieres efpèces de prairies, les moyens fimples de fe procurer celles dont la nature analogue au fol, procurera au laboureur des fecours capables de changer fon état, & lui produira tous les avantages naturels au pays qu'il habite.

CHAPITRE IV.

Du Sainfoin.

LE sainfoin offre aux bestiaux de toute espèce, une nourriture excellente; sa plante plus hâtive que la luzerne, est à la mi-mai une ressource pour le cultivateur. Le sainfoin fleurit dès ce tems; en le donnant aux bestiaux de travail, il leur donne une vigueur capable de les faire fournir aux plus rudes travaux sans avoine; on le coupe alors avec économie en vert; si on le fannoit avant le 15 de Juin, cette herbe encore trop tendre, n'ayant pas atteint le degré de maturité, se réduiroit à un très-petit volume. Une quantité de terres méprisées, inutiles à la société, lui sont singuliérement analogues; l'expérience la plus longue m'a appris que les marneuses, les terres légeres, toutes celles enfin qui pro-

duisent le pavot avec abondance, où le bois ne végete qu'avec peine, y sont très-propres. Il y a des Provinces presqu'entierement stériles, parce que l'on n'y connoît pas la propriété des terres. La mauvaise Champagne, une partie de la Bourgogne, le Poitou, & plusieurs cantons étendus, seroient avec ce secours de la plus haute valeur.

Je passois par la Touraine, j'y appris que M. le Duc d'Aiguillon étoit à sa terre de Veré, j'allai lui rendre mes devoirs. M. le Duc en me parlant d'Agriculture, me raconta que son parc d'une grande étendue, avoit une portion considérable absolument inutile, que le bois s'y refusoit, enfin que ce sol n'étoit propre à rien; que la terre n'étoit couverte que de mousse, & n'avoit pour arbustes que quelques genevriers épars. J'examinai ce terrein, il me parut excellent pour le sainfoin; je procurai à M. le Duc une charrue pour le défricher; on laissa ensuite ce défrichement quinze

mois pour acquérir par l'impreſſion de l'air ces ſels puiſſans qui décident l'abondance; on y ſéma après ce tems de la graine bien préparée, que j'avois envoyée. On ne peut exprimer l'abondance des récoltes; le Cher déborda, les prairies furent perdues. L'année ſuivante le prix du foin monta très-haut, de-là l'impuiſſance de nourrir, d'élever, de fumer. M. le Duc, vit alors ces mêmes terres mépriſées couvertes d'une quantité étonnante de fourrages, & après la fauchaiſon, ces lieux auparavant ſi ſtériles offroient aux beſtiaux de toute eſpéce un gras pâturage.

M. le Marquis de Voyer, Seigneur d'un rare mérite, occupé du bien de ſa province, cherchoit à inſtruire par l'exemple. Il me dit un jour, j'ai beaucoup de chevaux, ceux de la poſte ſont à moi. Je ne recueille point de foin; je ſuis obligé d'aller très-loin en acheter; le prix de l'achat, la dé-

pense des voitures me coûtent infiniment ; quels remédes y apporter ?

Depuis le château des Ormes jusqu'au sommet d'une petite montagne, s'étend une pente d'un sol blanchâtre, maigre en apparence ; inutilement y avoit-on planté du chêne, il n'y produisoit point du tout. Je proposai à M. le Marquis de semer cette étendue en sainfoin, & que je lui procurerois de bonne graine. Je voyois l'incrédulité sourire à ma proposition ; comment une terre si maigre, ne produisant point d'herbe, pourroit-elle donner une prairie ?

M. le Marquis d'un génie supérieur aux préjugés, ordonna aussi-tôt que l'on y travaillât, on sema en 1765, la récolte fut assez bonne en 1766 ; tous les foins manquerent en Poitou en 1767, on y vendit jusqu'à cinq livres le quintal de foin, ce qui fait cinquante livres le cent de bottes de foin de dix

livres. M. le Marquis n'avoit pu fumer; cependant le sainfoin triompha de la saison contraire, on recueillit soixante chariots de foin, trois cens boisseaux de graine. M. le Marquis m'en marqua toute sa satisfaction, tout annonçoit au mieux pour 1768; on sçait que cette plante en périssant laisse une terre capable des plus hautes productions. Le sol reposé, engraissé par les débris de la plante, donne le plus beau froment, des chanvres, des légumes.

M. le Marquis de la Chèse, de Poitiers, me conduisit à sa terre d'Averton, il n'en retiroit que peu. Les terres sont séches, pierreuses, d'une nature chaude, la rareté des fourrages s'opposoit à la production : j'envoyai de la graine; elle donna bientôt des prairies abondantes. La face de ce domaine changea dans l'instant, & je suis certain que peu d'années suffiront pour en rendre le revenu bien au-delà de l'espérance du propriétaire.

La Beauce du côté d'Estampes, de Malherbe, paroît stérile, les terres y sont si peu fécondes que le bled n'y vient que par le secours du sainfoin, une terre qui n'en a produit depuis long-tems, donne un bled maigre & chetif. Une plante nommée Queue de renard, dévore & absorbe tous les sels propres au grain. Le sainfoin connu dans ces cantons y répand la fertilité & l'abondance La moindre métairie nourrit plus de bestiaux, paye plus de contributions à l'Etat, rend plus au propriétaire que six d'égale étendue, dans la plupart des Provinces dont le terrein est bien supérieur, mais où l'on ignore l'art de faire croître les prairies. En jetant les yeux sur un fonds en apparence aussi ingrat, le comparant ensuite à d'autres endroits gras par leur nature, on paroît surpris, on cherche en vain la raison, on crie, on s'épuise en conjectures; on dit: que les paysans travaillent? Inutilement le feront-ils, s'ils ne rencon-

trent pas le but. Qu'un riche propriétaire employe beaucoup d'argent, il achetera des fourrages, la cupidité arrachera à l'indigent jusqu'à son néceſſaire, le domaine deviendra excellent ; mais alors c'eſt une terre qui s'engraiſſe aux dépens des autres, tout le reſte languit. L'Etat n'en eſt pas plus riche, la population plus étendue ; ce ſont des remedes ſimples & puiſſans qui pourront changer le ſort des laboureurs, & rendre précieux tant de cantons mépriſés.

Je me contente de rapporter ce peu d'exemples du bien-être que j'ai procuré par le ſainfoin. Je paſſe ſous ſilence une infinité d'expériences heureuſes dans différentes Provinces ; le calcul du produit en graine comparé, avec celui de la terre en culture, la fécondité que cette plante répand, étonneroient toutes perſonnes non prévenues de ces avantages.

Le ſainfoin croît dans toutes ſortes de terreins ; mais il y en a où il dure

si peu que je ne conseille pas de l'y semer. Je détaillerai à qu'elle espèce de terre chaque prairie est propre, par là chacun y trouvera les mêmes avantages. Le sai foin vient, mais ne réussit pas long tems, où croissent le genest, l'oseil e sauvage, la bruyere mâle, le jonc, les lieux trop humides; mais il dure beaucoup, & il affectionne les terres où viennent le Genevrier, le Chardon roulant, enfin toutes les terres chaudes, & marneuses.

CHAPITRE V.

La méthode mal entendue de recueillir la graine de sainfoin, perd le fourrage; ses effets pernicieux pour l'Agriculture.

Le sainfoin a par-tout sa réputation faite, on en sent le mérite, mais la maniere dont on recueille la graine, l'empêche de se multiplier dans une infinité d'endroits. Dans tous les pays où l'on cultive le sainfoin, pour en tirer la graine on laisse dessécher le fourrage, alors ou l'on ramasse la graine à la main, ou l'on fauche; on conduit ensuite à la grange, & l'on bat le sainfoin pour en extraire la graine. Je trouvai le plus grand inconvénient dans ces usages: le premier employe un tems infini, donne peu; le fourrage ne sert presqu'à rien; par le second on n'en tire pas plus de parti. Une grande partie de la graine tombe en la

chargeant, les secousses de la voiture ne lui sont pas plus favorables dans le transport.

Cette graine est remplie de corpuscules de feu, qui agissent singulierement sur les germes, la plûpart sont altérés au point de ne pas lever, & souvent le surplus, si le sol ne lui est pas entierement analogue, jette une racine délicate que la moindre molécule meurtrit; on y voit des plantes vigoureuses, d'autres chetives : on conclut de là que cette herbe ne convient pas au sol. D'autres terreins qui y sont singulierement propres, exigent une quantité de semences qui effraye. M. le Marquis de Voyer a vu que douze boisseaux de graine qu'il avoit achetés, ne garnissoit pas plus que quatre que je lui avois envoyés. Je ne parlerai pas des semis de la Beauce : la graine vient d'être battue, le germe n'a pas encore été altéré. Nous voyons tous les jours que leurs semailles retardées donnent un sainfoin si peu

épais, qu'il faut en battre la graine avec des fourches sur le champ, pour le garnir avant que de le faucher, la terre friable se prête à ce semis, la racine la plus délicate s'y introduit sans peine, elle y vegette sans obstacle, & égale en beauté les années suivantes ce qui avoit d'abord réussi.

Il n'en est pas de même des endroits où le sol est plus serré, la graine répandue leve, mais périt peu de tems après; de pareils moyens ne peuvent remédier au vice de la graine. Le hasard me fit découvrir les causes du peu de succès qu'ont une infinité d'expériences.

J'avois semé un champ dont la plus grande partie resta nue, on voyoit quelques plants vigoureux; je les laissai à graine, la semence leva en entier dans ce que j'avois fait préparer pour la recevoir; répandue dans l'instant elle conserva toute sa vigueur naturelle. Je ne pouvois donc douter de la

mauvaise qualité de la graine premierement semée, au lieu que la seconde avoit toutes les qualités nécessaires, cette expérience me réussit; c'est en étudiant la nature, & en la suivant pas à pas que l'on peut surmonter des pareils obstacles

CHAPITRE VI.

Méthode aisée de préparer la graine du sainfoin, & d'en conserver le fourrage.

ON vient de voir les inconvéniens des graines dont on s'est servi jusqu'ici; fourrage perdu, peu ou point de succès dans une infinité d'endroits; dans d'autres souvent plus de dépenses en graines, que de produit.

Le moyen que j'employe est simple : lorsque les premieres fleurs épanouies sont changées en graine d'une couleur rousse: quoique celles d'en haut soient vertes encore, le moment est venu de faucher; le germe de celles dont la maturité ne paroît pas si avancée que les autres, ne le cede point aux premieres en vigueur. On ramasse légérement à la rosée le sainfoin par petits tas, de la grosseur

d'une botte, on peut ſuivre la même méthode que pour les avoines. Dès l'inſtant que le ſoleil a pompé l'humide, & que la graine peut ſe détacher par le froiſſement, il faut remettre la ſuite de cette opération au crépuſcule du ſoir, ou au lendemain matin : ſans cette attention, la ſemence la plus mure tomberoit ſur la prairie.

On peut commencer à la ſaint Jean : il faut dans une ſaiſon auſſi brûlante peu d'inſtans pour préparer l'extraction. On ſe ſert de deux draps ſur leſquels on tranſporte chaque petit tas & avec des petits fléaux on fait tomber la graine, on la tranſporte à meſure dans la grange, on l'y vanne auſſi-tôt, on la porte au grenier, où on l'étend très mince, il faut auſſi avoir cette précaution pour les feuilles tombées avec la ſemence.

A meſure que le ſainfoin eſt battu, on le jette, on l'écarte à côté des draps qui parcourent ſucceſſivement le champ deux ou trois heures ſuffiſent

pour

pour le travail d'un arpent, mesure de Paris. Le sainfoin conserve les feuilles, est verd, odorant, & les bestiaux le mangent très-bien. Pour l'ordinaire ce fourrage est dès le même jour en état d'être conduit au fenil.

Si on néglige de vanner, & que l'on differe, on court risque de tout perdre ; peu d'instans suffisent pour animer une quantité incroyable de corpuscules de feu qui agissent de la manière la plus destructive sur le germe : les feuilles éprouvent aussi le même danger. Elles contractent une odeur fœtide; aucun animal n'en veut. Conservées au contraire par l'attention que l'on a de les remuer jusqu'à ce que le feu soit exhalé, ce qui arrive au bout de 5 à 6 jours, elles l'emportent en bonté sur les feuilles d'orme & sur la paille de bled.

On a beau écarter au grenier la graine avec soin, elle éprouvera toujours des accidens : il faut la remuer très-exactement & avec une sorte d'attention,

au moins cinq fois le jour, finir à dix heures du foir, recommencer à 4 heures du matin; fa chaleur eft près de huit à dix jours à fe paffer, la partie qui eft verte fermente beaucoup, la moindre négligence lui porte des coups mortels.

Si on deftine un champ voifin de la récolte à être femé en fainfoin, il faudra alors tenir la terre labourée, & femer à mefure que l'on vanne; ce femis eft excellent, & épargne des foins fans cela indifpenfables.



CHAPITRE VII.

Tems propres à ſemer le ſainfoin : quelle culture il exige ? Peut-on ſemer d'autres graines avec lui ?

ON ſeme le ſainfoin en différens tems ; au mois d'Avril, à la Saint Jean & en Septembre.

Le ſemis du mois d'Avril exige que la terre ait une façon dans l'hiver, il faut qu'elle ſoit meuble ; j'ai ſemé du ſainfoin ſur une façon qui n'a pas réuſſi ; ſon apparence marquoit, mais la racine ne trouvant pas une terre préparée, la plante périt ; je la façonnai mieux l'année ſuivante, & j'eus une prairie abondante. Il y a des terreins ſi meubles, qu'une ſeule culture ſuffit mais ſi on veut réuſſir il faut uſer de toutes les précautions poſſibles.

Si la terre eſt graſſe, on peut ſemer avec le ſainfoin de l'orge, de l'avoi-

ne ; mais ſi le ſol eſt peu fertile, il faut le metre ſeul. Il ſe fortifie, & donne la ſeconde année une récolte abondante ; ſi on mêle avec lui quelqu'autre grain, les ſels qui lui ſont néceſſaires ſe trouvent abſorbés, & ſi l'on gagne par la récolte, on perd par la médiocrité de celle de la prairie. Le ſainfoin ne produit jamais dès la même année, il enfonce ſes racines ; ſa plante s'écarte, & le cultivateur ne voit que l'apparence de l'abondance pour les annés ſuivantes.

Le ſemis de la Saint Jean eſt facile, la terre dans ce tems n'eſt point peſante par l'humide ; on a de la graine fraîche battue ; ſi on ne l'a pas près de ſoi il faut être ſûr de la bonne foi de celui dont on l'achette. Si la terre eſt fertile, on peut y ſemer en même tems du bled Sarazin. J'ay vu d'excellentes récoltes de ce grain, & l'année d'enſuite une prairie abondante. Mais ſi le fonds eſt médiocre, il n'y a pas à héſiter, il faut le ſemer ſeul. Jai vu rarement les

femailles d'Automne réussir, avec le bled; il prospère peu, fort souvent l'hiver le fatigue. Quelques succès dans des fonds heureux ne décident point. Il ne faut pas hazarder des façons, ni une semence précieuse, lorsque l'on peut choisir des saisons plus favorables.

Jusqu'à ce que les racines du sainfoin ayent lié, & affermi la terre, il faut en éloigner les bêtes à corne dans les tems humides; leur trépignement fait à la plante le plus grand tort; j'en ai vu périr par la négligence du cultivateur; mais dans d'autres tems lorsque la prairie est fauchée, elles n'y font aucun tort; leurs langues ne peuvent que couper les feuilles séminales, le cœur s'échappe toujours. Mais les bêtes à laines y font en tout tems le plus grand dommage; leurs dents rongent le cœur, peu d'années énervent, anéantissent totalement la prairie.

CHAPITRE VIII.

De la Luzerne.

LA Luzerne eſt une plante vivace, dont le rapport & le profit ſont étonnans, mais elle exige une terre qui lui ſoit analogue. Tous les ſecours poſſibles ne lui donneront que peu de fécondité, ſi elle ne lui eſt pas propre. Elle périt dans l'année dans un fonds trop humide, ou ſi l'eau y ſéjourne ſeulement deux jours. Elle dure peu, ne donne qu'une mince récolte dans un ſol chaud où il vient naturellement des pavots, de la queue de renard; elle ne ſympathiſe pas avec la marne, & l'expérience prouve qu'au lieu de ſecours, ce foſſile lui eſt funeſte; elle demande un fonds leger & gras; elle réuſſit fort bien dans une terre où croiſſent le geneſt & l'oſeille. Mais ſi le terrein eſt maigre, il faut y mettre du fumier,

les vases de mares, des rues, alors elle produit avec abondance.

Un homme intelligent ne seme que ce qu'il a de propre à cette plante, une étendue médiocre en bon état donne plus qu'un vaste champ mal entretenu. On gagne toujours à s'en procurer, la terre en se reposant, en produisant des fourrages, des pâtures, acquiert par les débris du végétal, un degré étonnant de fécondité.

J'ai vu des métairies nourrir beaucoup de Bestiaux, avec ce seul secours; le génie industrieux triomphe de la nature la plus marâtre.

Le calcul le plus modéré de l'avantage qu'elle procure au propriétaire, comparé avec ce que donne le loyer de la Terre, est sans aucune comparaison; si l'on fait quelque dépense pour les engrais, la luzerne donne plus longtems, le fonds engraissé se sent de ce bienfait, il le rend avec usure.

La Luzerne produit dès l'année mê-

me, si l'on la seme avec intelligence.

Il faut mettre dans chaque arpent mesure de Paris, seize livres de semence de l'année; si elle est de la précédente, il en faut au moins vingt-quatre, une partie des germes se trouve altérée : le sainfoin, la luzerne, le treffle produisent bien mieux avec une graine nouvelle; & il faut suivre pour ces trois espèces les mêmes regles. Quand elle est trop vieille, il ne faut s'en servir que pour semer sur des champs qui ont déjà reçu le même jour de meilleure semence.

On seme en Avril, en Mai, en Septembre; la semence d'Avril réussit très-souvent, mais la graine des herbes, à la quelle l'air sert de véhicule, n'étant point encore germée, produit avec la luzerne, souvent l'étouffe, ou, en absorbant beaucoup de sels propres à la végétation, retarde la production. Les plantes que l'art fait croître, ne triompheront jamais des herbes que la terre

produit d'elle-même, si l'industrie ne les détruit; analogues, propres au sol, la vigueur de leur pousse anéantiroit toute production étrangere. En y semant de l'orge, de l'avoine, ou d'autres grains, on renonce à la récolte de l'année, celle d'ensuite est moins abondante, parce que la Luzerne n'a pu se fortifieré tant gênée de toutes parts.

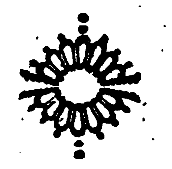
Mais si l'on donne une façon en Mai, à la suite d'une pluie douce, que l'on seme ensuite la luzerne seule, elle leve en peu de jours, elle végette parfaitement, & on peut en Septembre avoir une récolte raisonnable: la plante acquiert de la force, & on a lieu d'esperer le succès. J'ai essayé à différentes fois ces deux méthodes; la premiere m'a peu satisfait, la coupe n'étoit que de mauvaises herbes, elle ne payoit aucuns frais; par la seconde je recueillois un bon fourrage, & la production m'offroit déjà un remboursement de mes avances.

Le ſemis de Septembre réuſſit très-difficilement, je ne conſeille pas d'attendre cette ſaiſon; la luzerne eſt d'une délicateſſe ſinguliere.

Il y a des gens qui laiſſent auprès de chaque pied un intervalle, d'autres un rayon plein, & un autre vuide, afin de labourer à la pioche, & donner une culture deux fois par an; ce moyen augmente infiniment la production, mais elle n'égale point la dépenſe dans les Provinces où les bras ſont chers; ſi la main d'œuvre coûte peu, on y trouve de grands avantages. Il faut dans chaque opération conſulter, apprécier avec ſageſſe chaque choſe: telle eſt excellente dans un canton qui ſeroit ruineuſe dans un autre.

Il ne faut pas couper la luzerne avant qu'elle ſoit en fleur; lorſque quelqu'une des fleurs paſſent, il eſt alors tems de faucher; l'herbe a atteint le degré pour ſe deſſecher ſans trop diminuer. Si on le fait plûtôt, la plante devient à rien

& l'on perd infiniment ſur la quantité de fourrages. Pour ſe procurer de la ſemence, on laiſſe la ſeconde coupe, juſqu'à ce que l'on voye la graine d'un beau jaune ; on ne craint point qu'elle tombe, on charrie cette luzerne à la grange, on a peu de graine avec beaucoup de difficulté ; je donnerai à la ſuite de l'article du treffle, un moyen ſimple d'en tirer beaucoup ſans effort.



CHAPITRE IX.

Du Treffle.

LE Treffle eſt une plante robuſte qui réſiſte à l'humide, réuſſit parfaitement où les autres prairies ne ſont que languir. Il y a pluſieurs Provinces où il ne produit pas : mais l'expérience m'a appris qu'il végette ſingulierement dans la plûpart des terres dont on fait le moins de cas, comme les lieux marécageux, les endroits couverts de bois, les pays à joncs & à bruyeres mâles ; il dure deux à trois ans, dépoſe en périſſant une ſinguliere fécondité. On le ſeme de différentes façons, avec de l'orge, ou de l'avoine ſeule, ou avec des bleds en Mars. Il vient très-bien de toutes façons. S'il eſt ſemé ſeul on le fauche dès la même année. Mais ſi l'on veut jouir promptement, & ſans frais, on répand à la fin de

Mars la femence fur du bled déjà en herbe, fans autre façon. La graine germe, végette, croît avec lui; & au printems d'enfuite, on jouit d'une récolte abondante : l'année du repos fe trouve être celle d'une excellente production; les beftiaux de toute efpéce y trouvent une nourriture parfaite. Beaucoup de cultivateur ne le connoiffent pas. Il y a des cantons que cette plante rendroit excellens, au lieu que tout y languit parceque l'on n'y élève point de beftiaux faute de nourriture : on ne cultive pas, par le défaut d'engrais ; enfin un fol excellent fe trouve abandonné.

Etant à Bourges en 1767, M. Goyer, Receveur des Tailles, me montra un terrein étendu qui fe refufoit à tout ; je l'examinai, il me parut propre au treffle; je lui procurai d'excellente graine, il faucha dès la même année, & dans la fuivante la récolte fut abondante. Ce terrein inutile, ce fol mé-

prisé, par un moyen aussi simple, est devenu l'héritage le plus précieux de sa *terre*; après son épuisement, *ce terrein* donna les marques de la plus grande fertilité. Je ne citerai pas une infinité d'endroits, où j'ai enseigné un usage aussi important; le paysan le plus entêté ne se refuse jamais à ces épreuves. La prairie est pour lui un gain si certain, que l'idée seule d'augmenter ses fourrages, ses pâturages, l'enchante. Eloigné presque toujours des prairies naturelles, les charrois sont difficiles, dispendieux, il ne fanne qu'à grands frais; la prairie artificielle près de la maison ne coûte presque rien, on la charrie en quittant le labour, les personnes les plus foibles de l'habitation peuvent y travailler, & on y trouve les avantages les plus marqués.

Le sainfoin, la luzerne, le treffle, ne peuvent être semés de nouveau dans un sol, où l'une de ces prairies vient de périr; les sucs analogues à la

plante font épuifés, les engrais ne peuvent que les foutenir très-peu de tems, il faut néceffairement attendre que l'air ait véhiculé & remplacé les fels, pour en réparer la perte ; toute efpèce d'autre production y végetera prodigieufement, & on ne peut y remettre la même efpéce qu'après dix à douze ans. Cette loi naturelle eft la même pour tous les végétaux. Après l'arrachis du chêne, le gland ne fait qu'une chétive pouffe, & on y élevera toutes les efpèces d'arbres avec la plus grande facilité.

Je confeille, fi l'on veut jouir continuellement des fourrages, de femer après la luzerne, le treffle, après lui du fainfoin, fi la terre n'eft point trop humide; une fucceffion entendue de ces plantes leur donnera un air de jeuneffe & de vigueur.

J'ai vu fouvent des gens fe roidir contre les difficultés, femer de nouveau une prairie épuifée, leurs efforts ont

toujours été inutiles; plus long-tems cette terre avoit donné des marques de fécondité en ce genre, plus le dépérissement de la plante annonce au propriétaire qu'il en faut varier la production.

Le treffle réussit dans les terres marnées, mais il a l'avantage singulier de suppléer à la marne.

Il y a des terreins si froids, si compactes qu'ils ne produisent presque rien sans la marne. Ce fossile manque dans une infinité de cantons dont le sol est de cette nature. En y semant du treffle, on recueille, & après l'anéantissement de la plante, rien de si vigoureux que la pousse des fromens. On peut immédiatement y semer ce grain ; sans ce secours à peine le seigle y produit-il. Lorsque l'on voit l'abondance disparoître, on seme de nouveau du treffle. J'ai suivi long-tems ces expériences ; jamais elles n'ont trompé mon attente. Nous avons sous nos mains le remede à

nos maux, des moyens ſimples pour enrichir, & le cultivateur, & l'état; mais il faut qu'un homme occupé tout entier du bien-être de l'humanité, preſſe, engage le cultivateur, & examine avec les yeux de l'expérience. Souvent à peu de diſtance une méthode excellente n'eſt pas ſuivie; on ne s'en doute point dans l'éloignement, & quelques eſſais malheureux faits par un maître qui n'y fait aucune attention, arrêtent pour jamais la progreſſion du genie induſtrieux; ſi quelqu'un réuſſit, les voiſins l'imitent; mais le moindre échec eſt une borne que l'on ne franchit plus.

On ignoroit, dans le Maine, il n'y a pas deux ſiécles, la culture du treffle, aujourd'hui c'eſt une ſource de biens; ſa graine fait la branche d'un commerce important: j'ai vu des pays limitrophes mépriſer & abandonner des terres d'une égale propriété, mais ils ignoroient

la culture de cette prairie, & par là plus de ſuccès à eſpérer.

J'ai différentes fermes où les prairies manquent, un petit eſſai, que j'ai engagé un nommé Marchand à faire, a eu un tel ſuccès, que les autres fermiers en ont ſemé dans des lieux froids qui ont paſſé nos eſpérances ; on voit déjà le Canton où eſt ſitué Courtenai, rempli de ces prairies, la graine fait un commerce, & on ne peut exprimer la reſſource du fourrage pour l'amélioration.

On a recueilli en 1768, dans des terres qui ne valent que trois livres au plus de loyer, au moins 300 bottes par arpent ; la rareté du foin en a fait monter le prix à plus de trente livres le cent de bottes de dix livres. Quel gain immenſe, ſi l'on y joint le pâturage & une fécondité qui en eſt une ſuite néceſſaire. La ſpéculation eſt la mere des ſophiſmes ; des calculs faux

ne peuvent que nuire à l'Agriculture, en imposant au propriétaire & au fermier sur la recolte, mais l'expérience ne trompe jamais, elle indique au pauvre, au riche, des voies sures, & la défiance doit toujours tenir en garde contre le prestige.

Il faut observer avec attention la nature du sol; le maigre ne produira jamais un treffle abondant, sans secours; mais celui dont la terre est froide & forte, se refuse à tout, parce que les lames trop serrées sont impénétrables à l'action de l'air, y est très-propre, son débris rend ce terrein meuble & friable.

Si un propriétaire d'un vaste terrein maigre, desire se procurer de gras pâturages pour les vaches, les moutons, il faut fertiliser par degré. Il cultivera avec soin un fonds gras pour lui procurer de la graine. Il la répandra sur du bled; l'année d'ensuite les vaches, les troupeaux y trouveront une nourriture

abondante; le pâturage sera bon près de quatre ans ; en disparoissant, il donnera un champ fertile, qui en procurant des pailles, augmentera les élèves. On transporte ensuite le semis plus loin, on fait une circulation entendue qui en engraissant par parcelles un domaine, le fait égaler, bientôt même surpasser, ceux qui passent pour être traités par la nature la plus favorable.

On laisse la seconde coupe à graine; on connoît sa maturité à un air jaune & brillant.

J'ai déjà dit que la vieille ne réussissoit que fort mal. On y est souvent trompé, parce qu'un négociant veut vendre ce qu'il a chez lui, & si une vente peu favorable en laisse dans ses magasins, il la dit nouvelle. Pour n'y être pas trompé, il faut sentir si la graine a une odeur balsamique, à peu près comme l'œillet ; elle perd ce gout en vieillissant, & cette marque est toujours sure.

CHAPITRE X.

Manière de recueillir les graines de Trèffle & de Luzerne.

IL eſt preſque par-tout ſi difficile d'extraire ces graines qu'on y attache un haut prix, ſouvent a-t-on mille peines à s'en procurer.

On eſt dans l'uſage de les battre au fléau, une fois, deux, au plus trois fois, ou de l'expoſer à un ſoleil brûlant ſur des draps, de les faires ſortir enſuite de la capſule par un violent frottement entre des morceaux de tuile. On en perd beaucoup par le premier moyen, le ſecond eſt trop pénible.

Le tems de l'été n'eſt pas ſi propre à l'opération, que l'hiver; on profite de la gelée la plus vive : non de celle qui eſt la ſuite des neiges, des ver-

glas ; l'humide dilaté, par l'impulsion, empêche la graine de tomber.

On bat tout simplement au fléau la Luzerne grainée, les capsules qui contiennent la semence se détachent en partie. On jette le fourrage de côté & l'on met à part les enveloppes de la graine ; on bat la luzerne une seconde fois afin qu'il ne reste rien ; on la dépose ensuite au fenil.

Après cette opération on se sert d'un crible de fer, il passe un peu de graine au travers, mêlé de poussiere, &c. : il ne faut que peu d'instans au van pour la rendre nette.

Il faut après cela battre les capsules, les retourner, les cribler, & continuer pendant environ trois jours cette opération ; on cesse lorsque les enveloppes sont très-légeres, ouvertes à chaque fois on trouve presque la même quantité de graines.

En 1767 j'avois une portion con-

ſidérable de luzerne grainée ; j'étois abſent, ou la battit à l'ancien uſage, & je n'en eus que trois à quatre livres ; en 1768 je fis extraire devant moi, ſuivant cette méthode, une portion moins conſidérable, moins grainée, diſoit-on ; j'en ai retiré plus de trente livres, il m'en a coûté environ quarante ſols de plus pour la main d'œuvre, mais quelle différence pour la quantité.

Un moyen auſſi ſimple peut donner à tous les cultivateurs des prairies ; la moins étendue fournit des graines ; bientôt leur abondance en fera baiſſer le prix, chacun pourra s'en procurer, puiſque celui qui en a déjà, ſans nuire à ſes ſemis, en vendra ; quoiqu'à bon compte la quantité offrira toujours au laboureur un revenu certain.

Il faut avoir l'attention d'écarter au grenier la graine nouvellement battue, quoique celles de treſſle & de

luzerne ſoient moins en priſe à l'action du feu que le ſainfoin, elles exigent cependant des précautions. Souvent de pareilles omiſſions font le plus grand tort aux ſemis



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Les Prairies artificielles sont-elles pernicieuses par les exhalaisons.

UN auteur moderne déclame beaucoup contre les prairies artificielles; il nous donne des sophismes assez mal combinés pour qu'un homme sensé en soit frappé. Selon lui un air perfide s'exhale de ses plantes; de là des maladies épidémiques, une suite certaine de mortalité; il avoue cependant que les provinces méridionales du Royaume y sont propres, mais qu'elles sont funestes dans celles du nord.

Je suis surpris qu'un homme sensé ose avancer des choses aussi démenties par l'expérience. C'est vouloir arrêter le progrès de l'Agriculture, en proscrivant les prairies; & quelle découverte peut les remplacer, puisque tout n'est que l'effet, & la suite d'un tra-

vail presque par-tout peu possible ; l'autre est un bienfait de la nature ?

Tout le monde sçait que la Hollande & l'Angleterre ne doivent leurs élèves qu'à cette espéce de culture, & que la derniere ne doit sur-tout son abondance qu'aux praries artificielles. Quelque auteur a-t-il jamais reconnu qu'elles fissent quelque tort dans ces climats ? La Flandre, la Normandie, le Maine ne tirent-ils pas, des prairies artificielles, des avantages sans nombre ? Que l'on parcoure les papiers publics, y trouvera-t-on plus de maladies épidémiques qu'ailleurs ? En 1766, 1767, on perdit dans la Sologne & en Berry, presque toutes les bêtes à laine, il n'y avoit point dans ces cantons de prairies artificielles ; auprès du Blanc, dans la partie supérieure du Berry, où on en voit beaucoup, les troupeaux jouissoient d'une santé vigoureuse dans le même tems : cet exemple démontre donc que ces exhalaisons empoisonnées ne sont que l'effet de l'imagination.

En 1766 & 1767, dans le Gatinois si rempli de sainfoin; en Flandres, en Normandie, dans le pays du Maine, les brebis bondissoient, pendant que l'on voyoit les champs de la Sologne & du Berry jonchés de leurs cadavres

La raison est toute simple : il y a des hivers, des printems si fâcheux, que la bonne nourriture seule peut sauver les bêtes à laine; celles qui en manquent périssent, & les prairies artificielles obvient à coup sûr à ces fléaux, suites de la misère.

Pour avancer une chose de si grande importance, il faudroit dire : Une telle Province, remplie de prairies, a telle maladie; la voisine qui n'en a pas, en est exempte; mais jamais on ne pourra en trouver un exemple suivi; le hazard fera qu'une paroisse où il y a des prairies artificielles, sera frappée d'une contagion; mais ses voisins peuvent l'être également avant elle, & la

mortalité a toujours donné indistinctement des coups mortels.

La meilleure nourriture peut être un poison, lorsqu'elle est prise en trop grande quantité. Il en est de même des prairies artificielles. Il ne faut pas conduire les bestiaux sur le treffle, la luzerne, lorsque la plante est haute; elle est si friande que l'animal en mange avec excès : alors il risque à enfler, & souvent à périr. Il est tout simple de la faucher & de lui en donner une portion raisonnable dans sa crêche; il jouit par là de tous les avantages d'une plante salubre.

Si le regain est trop peu abondant pour le faucher, on peut l'abandonner aux bêtes à cornes avec prudence. Attendre pour les y conduire que la rosée soit tombée, ou ne les laisser que le tems suffisant à la satiété; ce moyen est aisé : en usant avec œconomie de la prairie, on peut y nourrir une plus grande quantité de bestiaux, & l'in-

telligence fait disparoître tous les monstres, qu'imagine une frayeur mal entendue.

Si l'on disoit à un propriétaire de la Tierache : Vous êtes au nord, détruisez vos treffles ; il répondroit en les supprimant, j'égorge mes bestiaux, mes chevaux languissent faute de nourriture, ces sels féconds que dépose le treffle dans ces terres naturellement peu abondantes, en disparoissant, ne laissent que la stérilité ; quel rêve perfide !

Ces maigres cantons près d'Estampes, fertilisés par le sainfoin, montreroient quelle suite funeste auroit l'exécution de ce conseil ; en ôtant cette prairie, le sol est d'un maigre étonnant. J'ai vu chez M. Dadouville à Roinvilliers, du bled ayant à peine un pied de haut : on avoit, disoit-on, trop tardé à mettre ce champ en sainfoin ; si malgré le fumier, le bled venoit aussi mal, qu'auroit-il produit

ſi le manque de nourriture, en ôtant des beſtiaux, eût empêché d'y mettre autant d'engrais.

La capitale qui tire tant de ſecours des prairies artificielles, dont le fourrage fait couler des fleuves de lait, a-t-elle jamais vu ſes environs plus en proie à la mortalité que la Brie & la Champagne qui n'en ont point, ou très-peu? S'il y a dans ces provinces quelques villages qui en cultivent, qu'eſt-ce qui oſera dire que l'air ait été moins pur, moins ſain qu'ailleurs. La découverte d'une choſe utile, l'indication de celle qui peut l'être, fait autant d'honneur à un citoyen, qu'elle en donne peu à celui qui annonce avec emphaſe, non-ſeulement une choſe abſurde, mais même nuiſible à tous les états. Quelques gens éclairés en ſentent le faux, mais une infinité d'autres s'arrêtent ſouvent par la crainte au milieu de la carriere la plus utile.

CHAPITRE XII.

Les Anciens ont connu l'art de fertiliser les Campagnes.

DANS ces tems où l'Agriculture éclairée faisoit le bonheur de l'humanité, on regardoit comme riche le propriétaire d'un domaine étendu. L'expérience avoit appris que tel sol étoit propre à telle production ; la fécondité suivoit les pas du cultivateur.

La Judée qui nourrissoit un peuple si nombreux, *fournissoit* tant d'animaux & pour les sacrifices sanglans, & pour les besoins publics, fit voir sous le regne de Salomon ce qu'on peut attendre d'une bonne Agriculture, ses flottes alloient à Ophir, &c. Le pays ne produisoit d'autre matiere de commerce que les grains, le miel ; elles en ramenoient des richesses inestimables ; les

bestiaux y étoient si abondans, les ruches en si grand nombre, que l'on disoit que des ruisseaux de lait & de miél couloient dans cette terre fortunée. Cette même terre si vantée, si fertile, n'est aujourd'hui qu'une petite région presque déserte, ses terres ont l'air aussi stérile que les landes de Bordeaux & les mauvaises terres de Champagne. Mais ce peuple laborieux faisoit usage à coup sûr des prairies artificielles : en fournissant une bonne nourriture à de nombreux troupeaux, elle préparoit la terre, elle lui donnoit ces sucs puissans qui seuls déterminent l'abondance.

L'Afrique étoit inconnue, elle étoit négligée ; les Carthaginois exciterent l'émulation ; l'étude de la nature, la culture des plantes utiles à la société, la rendirent la région la plus fertile de l'univers ; elle fut appellée le grenier de Rome.

On croiroit à peine des faits aussi

constatés, nous n'y voyons de nos jours que des contrées qui annoncent la misere.

Nous sommes redevables à l'Orient de nos productions les plus précieuses : la luzerne se nomme encore en latin *medica major*, le sainfoin *medica minor* : le Nord encore sauvage ne connoissoit que des fruits agrestes, des plantes peu salubres ; mais enfin les peuples du Midi perdirent presque tous les avantages naturels à leur climat. La cupidité, la fureur éteignirent le feu qui éclairoit ces vastes régions ; la barbarie subjugua les nations les plus policées.

Tant de révolutions qui ont bouleversé notre hémisphere, ont fait perdre les connoissance les plus utiles ; une foule de barbares fondoit sur des peuples riches, laborieux ; & ils en égorgeoient une partie, le reste ou fuyoit, ou devenu esclave, déroboit à un maître féroce les notions les plus intéressantes.

Les Royaumes les plus florissans n'offroient souvent que des déserts affreux ; des villes fameuses qui ont donné le jour à tant de héros, à des citoyens si illustres, sont anéanties à un tel point, qu'on ignore aujourd'hui leur situation ; une monarchie s'élevoit sur les débris d'une autre : il se trouvoit quelquefois des Rois nés pour le bonheur de leurs sujets ; ils choisissoient des Ministres éclairés, qui, protecteurs des talens utiles, changeoient en campagnes riantes des contrées désertes.

Le Berry étoit une contrée des plus fertiles, des plus riches & des plus peuplées des Gaules. On voit par les Commentaires de César jusqu'où alloit sa puissance ; elle étoit encore sous Charles V, une des plus belles provinces de la France. Les longues guerres des Anglois & des François, en la dévastant, en éteignant les connoissances, l'ont réduite dans un état d'où elle semble ne devoir jamais se relever.

On voit par-tout un peuple misérable, des bestiaux atténués par la famine, peu d'élèves, par conséquent peu d'engrais. Un propriétaire se trouve pauvre au milieu d'une immensité de terre. Comment, me dira-t-on, une population nombreuse a-t-elle pu vivre commodément, fournir à l'Etat des subsides, des vivres aux armées? Le travail le plus opiniâtre n'opéreroit jamais la moindre partie des avantages que tous les auteurs s'accordent à donner à ces cantons; doit-on les en croire? Oui sans doute, les choses sont constatées: aucun doute ne peut s'élever. On a perdu l'usage des prairies artificielles, elles y sont si analogues au sol, que j'ai vu les chemins de cette province remplie de plantes de sainfoin. Les habitans, loin de le cultiver, ignorent jusqu'à son nom; il ne falloit que ce secours pour répandre des richesses en tout genre.

L'argent, ce bien idéal, ne peut

faire le bonheur d'un Royaume ; une nation eſt heureuſe quand elle a une nourriture aiſée & excellente, des habillemens, des logemens commodes ; quand enfin tous les états offrent au citoyen des conditions favorables ; ſi le mobile de ce bonheur manque, dès l'inſtant tout dépérit, rien ne peut animer la population.

Je ſuppoſe dans ces cantons un propriétaire aſſez riche pour acheter des engrais ; on verra ſon domaine ſe couvrir de riches moiſſons, de nombreux troupeaux bondir & fertiliſer les terres, mais ſes voiſins s'en reſſentiront ; la cupidité leur aura fait vendre l'indiſpenſable, le haut prix qu'ils auront tiré de leurs fourrages, l'aura arraché à leurs beſtiaux, dès lors moins d'engrais chez eux & des récoltes miſérables ; quand le ſecours manquera, l'héritage retombera dans ſon premier état.

On m'objectera différens exemples de domaines améliorés, de bonnes ré-

coltes qui fourniſſent une paille propre à la nourriture des beſtiaux.

Ma réponſe eſt ſimple : à moins que mes fonds ne ſoient gras, ſi je donne ma paille aux beſtiaux, je ne fais plus de fumiers. Quelle terre peut produire en entier du froment qui ſeul donne du fourrage propre à nourrir ?

Voici l'idée que l'on doit ſe former de la France : la moitié inculte, la plus grande partie du ſurplus peu fertile par une culture mal entendue ; le ſurplus ſe prête ſans effort aux productions de toutes *eſpéces*. Celui qui part de cette derniere nature de terre, induira toujours en erreur ; les légumes, les labours qu'il indiquera ne réuſſiront pas ailleurs juſqu'à l'inſtant, où une méthode ſage ait développé tous les principes de fécondité.

Il faut pour opérer le bien en grand, qu'il puiſſe ſe procurer ſans dépenſe, qu'il ſoit ſenſible, que tous les états en partagent l'avantage ; c'eſt ce que

la ſuite de cet ouvrage développera d'une manière claire par des faits & des conſéquences dont on ne peut éluder la force; on conviendra avec moi que les beſtiaux ſont les ſeuls diſpenſateurs de la fécondité par les engrais; que par leur ſecours, il n'y a aucune terre qui ne ſoit très-fertile. Cette choſe poſée pour principe, je n'ai qu'un exemple à citer, & la queſtion eſt décidée; quoique j'en aie parlé plus haut, nous avons des détails des preuves ſi certaines de ſon état ancien, que je n'en rapporterai point d'autre.

La Paleſtine n'eſt qu'un pays ſablonneux, aride. L'Ecriture, l'Hiſtoire Profane nous diſent qu'elle nourriſſoit une quantité étonnante de bêtes de toute eſpèce, & quelle recueilloit du froment & de l'orge; comment pourroit-on donner ſans le ſecours des prairies artificielles, une ſubſiſtance à tant d'animaux, en engraiſſer une ſi prodigieuſe quantité.

Que l'on jette les yeux ſur les landes de Bordeaux qui offrent un terrein de ſable, on n'y élève preſque rien; les beſtiaux en ſont chetifs; la Sologne dont le ſol eſt de cette même nature, n'a que peu de bêtes à corne, les herbes aigres que produit naturellement le ſable en diminue la groſſeur de l'eſpèce; quelle autre choſe que les prairies pourroit opérer de ſi grands avantages: l'expérience prouve que le ſable produit du ſeigle, de l'avoine, du bled ſarazin, mais ne ſe prête qu'avec répugnance au froment, à l'orge: ſa récolte n'eſt jamais capable de nourrir un canton de cette nature. Qui voudroit les cultiver? Cependant la Paleſtine, ce pays ſi maigre, ce ſable ſi ſec, donnoit des moiſſons abondantes de ces grains. Les prairies artificielles ſeules pouvoient procurer ces richeſſes: nous voyons chez nous qu'en périſſant dans le ſable, elles y dépoſent des engrais, qui les égalent aux terres les plus graſſes.

Voilà donc le point, le grand mobile de l'Agriculture prouvé : je vais détailler par progreſſion les moyens ſimples de jouir d'un ſol naturellement fertile, mais que l'ignorance de ſa propriété a empêché de donner à ſon maître tous les biens qu'il a droit d'en attendre ; en voici une preuve ſenſible.

On cultivoit autrefois en Bourgogne le ſainfoin; cette plante y étoit ſi commune que le nom de *Bourgogne* lui en eſt reſté, il eſt ſynonyme avec eſparat, ſainfoin.

Aujourd'hui on ne l'y cultive plus, on ne le connoît même pas ; j'y ai vu comme dans le Berry, de ces plantes le long des chemins en verdures; les graines que le vent emporte, levent, végettent dans un ſol qui leur eſt propre. Avec le moindre raiſonnement, en voyant par-tout une immenſité de terres arides remplies de laves, on ſent quelle perte irréparable a été pour cette

Province, la connoiſſance d'un fourrage, qui en nourriſſant beaucoup d'animaux, & animant par là toutes les branches de l'induſtrie, mettroit à l'abri de la diſette par des engrais qui triomphent de l'intempérie des ſaiſons, fourniroit auſſi la matière la plus précieuſe à l'humanité.



CHAPITRE XIII.

Les Landes s'oppofent au progrès de l'Agriculture.

PLUSIEURS cultivateurs croient que toutes les terres incultes n'exigent que peu d'effort pour les mettre en valeur; ils ne connoiffent que la petite bruyere rouge, les génièvres, les fimples pelouzes, quelque buiffons, de petits arbuftes épars; ils raifonnent de là, comme j'ai fait moi-même dans mon livre; mais l'expérience la plus longue m'a prouvé que ces défrichemens qui me paroiffoient importans, ne font que bagatelle.

Le jonc marin, ou ajonc, & la bruyere mâle, font les feuls ennemis qui arrêtent, par tout le Royaume, l'activité du laboureur.

L'ajonc eft un arbufte armé de piquans, fa fleur qu'il donne toute l'an-

née, eſt comme celle du geneſt; ſes racines s'enfonçent en terre, & ſont ſi fermes, ſi souples, qu'elles ne caſſent point, j'en ai vues de cinq pieds de long. L'extraction en eſt d'une difficulté étonnante. M. Duhamel exige que la pioche paſſe avant la charrue.

La bruyere mâle pouſſe des branches hautes, vaſtes, elle n'a qu'une racine peu enfoncée en terre, mais très-groſſe; elle a au moins 8 à 10 pouces, ſouvent trois pieds de tour.

L'ajonç & cette Bruyere ſont très-ſouvent melés enſemble; ſoit ainſi, ou ſeuls, ils ſont ſi ſerrés, ſi liés, qu'ils ne forment qu'un maſſif; ils offrent ſouvent l'apparence d'un taillis de dix pieds de hauteur. On en fait des fagots, ils ſervent au four, &c.

La Guyenne, le Berry, le Poitou, la Tourraine, la Bretagne & beaucoup d'autres Provinces ont la plus grande quantité de leurs terres occupées par ces plantes. Depuis Chateau-

roux, jusqu'à Poitiers, on peut marcher toujours sur des landes, toutes ont les vestiges de culture ; on voit par-tout des marques de clôtures; des ruines éparses au milieu de ces déserts annoncent la plus grande dépopulation. Les anciens titres des Seigneurs sont remplis d'aveux, parlent d'une infinité de villages qui n'existent plus.

La plus grande partie de ces terres sont grasses, j'en ai vu égaler celles de la Flandre; mais leur fertilité, par un concours de circonstances fatales, se trouvent inutiles. Si on laisse un champ inculte quelques années, il se trouve remplie d'ajoncs & de bruyeres mâles, bientôt il est aussi fort que les anciennes landes.

On trouve de loin en loin des métairies au milieu des landes; presque toutes n'ont point assez de terre en valeur, on fatigue sans cesse le terrein cultivé, il est si anéanti, que l'on n'en tire que les plus minces récoltes.

Le haut prix du défrichement arrête la bonne volonté, un demi-arpent d'arrachis est regardé comme une chose bien intéressante, la moisson y est toujours abondante; on en sent si fort la nécessité, que l'on fait des efforts étonnans pour y parvenir. Un laboureur passera dix fois sa charrue au travers d'une portion de landes, à chaque fois il arrache des plantes, une pioche vient à bout des plus difficiles, beaucoup de bœufs s'y tuent, l'homme est horriblement fatigué, & l'ouvrage si peu favorable, qu'au second passage de la charrue, on croiroit qu'une troupe de pourceaux ont cherché dans cette terre les racines qui leur sont propres. Ces landes sont remplies d'herbes, mais elles sont aigres; beaucoup d'étendue y nourrit très-mal peu de bestiaux; le propriétaire de beaucoup de vaches est toujours obligé d'acheter du beurre souvent puant, parce qu'il vient de loin. Les troupeaux de bêtes à laine sont d'une petite stature; en vain tire-

t-on d'ailleurs une belle race, elle s'anéantit en trois générations, la laine y est grossiere, & ces vastes plaines ne donnent aucune douceur à leurs habitans; la pauvreté les prive de la viande, ils n'ont ni beurre, ni lait: ces landes qui ne fournissent aucune nourriture à la volaille, les réduit à n'avoir qu'une basse-cour très-mal garnie. Malgré le bas prix denrées, les œufs, les poulets sont vendus aux marchés pour des besoins pressans; on ignore dans ces tristes habitations jusqu'au nom du commode: qui croiroit qu'un pays naturellement gras, refusât le nécessaire à ses habitans? qu'ils fussent plus malheureux que nos voisins dont le sol est disgracié par la nature?

On voit par-tout des cris contre le peu de population; que l'on envoie, dit-on, des habitans dans ces provinces désertes?

Un homme sans expérience ne voit pas tous les inconvéniens. Que ferois-je

dans ce désert, avec une famille nombreuse, si je ne puis défricher? Mais si à force d'industrie, je triomphe des landes, j'augmente mon domaine, mes laboureurs en tirent eux-mêmes parti. Quand une métairie est vacante, on trouve des cultivateurs autant que l'on veut; mais leur méthode mal entendue les rend si misérables, que presque jamais le maître n'a de bail avec eux, ils sortent à sa volonté. Ils n'ont aucune voie pour s'enrichir, point d'élèves; ce commerce si aisé, cette marchandise qui se conduit elle-même dans les lieux de sa vente, manquepar le défaut de fourrage; à peine peut-on nourrir les bestiaux propres à la culture.

Ce tableau effrayant ressemble si peu à l'état ancien de ces contrées, que je crois entrer dans quelque détail de la progression du mal; mon séjour dans ces lieux, & l'examen le plus exact m'ont mis à portée d'en juger.

L'ajonc & la bruyere, dans les tems

d'une population nombreuſe, étoient relégués dans les bois où l'on en voit par-tout. Les Anglois, maîtres du Poitou, firent aux François une guerre ſi longue, que peu à peu les habitations brûlées, les moiſſons pillées firent fuir les habitans; les ajoncs, les bruyeres des bois ont ſemé les terres voiſines; de là ces plantes ſe ſont répandues dans tous les champs abandonnés; les croiſades, les guerres civiles, d'autres cauſes malheureuſes auront dépeuplé d'autres endroits, & les landes ſe ſeront auſſi-tôt emparé des terres abandonnées. La difficulté du défrichement, le manque de fourrage auront toujours éloigné les Colons les plus zélés. Il n'y a que deux choſes à trouver, procurer un moyen de défricher aiſément, & des fourrages. Alors dans l'inſtant, ces contrées malheureuſes deviennent floriſſantes & marquent d'une maniere frappante les viciſſitudes des choſes humaines.

D'autres moyens tombent à faux; la

pauvreté, l'impuiſſance éloignent les bras du mercenaire; outre ce, l'immenſité des landes exige des moyens plus prompts. Prendre une terre excellente, en couvrir une médiocre, c'eſt bon pour l'homme riche qui a des domeſtiques peu occupés; mais ces métayers, à peine peuvent-ils conduire leurs fumiers; s'ils avoient d'autres charois à faire, qu'eſt-ce qui acheteroit, payeroit, nourriroit les beſtiaux pour ce travail? Qu'eſt-ce qui chargeroit les voitures, les conduiroit? Queſt-ce qui nourriroit les hommes deſtinés à ces opérations? Il faut avoir vu pour décider; de pareils moyens annoncés comme uniques, ne peuvent que jetter le déſeſpoir & le découragement. Des maux auſſi preſſans exigent des remèdes peu diſpendieux, dont l'effet certain enflamme le cultivateur par ſa promptitude.

Avant que de donner ma méthode pour les défrichemens, je vais parler des différentes charrues& de leur origine.

CHAPITRE XIV.

Les charrues en usage ont-elles été employées dans chaque canton à cause de telle nature de terre?

DANS tous les tems les préjugés ont triomphé de la raison; chaque cultivateur a toujours regardé son instrument aratoire comme le meilleur. Les armées des Barbares étoient composées de tous les états; celui des laboureurs étoit le plus nombreux; ces armées étoient autant d'essains qui, en envahissant un pays, le cultivoient aussi-tôt, & s'y établissoient; un climat plus doux que le leur, des vins dont ils étoient avides & que leur patrie leur refusoit, des mets bien au-dessus de la délicatesse de leurs plus grands festins fixerent ces barbares. Plusieurs peuples réunis formoient le torrent. On trouve dans chaque pro-

vince la charrue du peuple qui l'a conquiſe. Elles varient par toute la France, & le ſol n'y décide jamais de la forme, ni de celle de ſa culture. L'uniformité nous indique ſon origine. On voit dans les provinces que l'on cultive à plat, ne point labourer autrement les fonds, comme en Lorraine, en Flandres, &c. Les pays en uſage des ſillons, pour faire écouler, diſent-ils, les eaux, les emploient dans les pentes les plus rapides, les lieux les plus ſecs. Les préjugés ſe retrouvent par-tout.

On voit dans des provinces la charrue vantée par Virgile; dans d'autres, celle qui annonce le premier pas à l'agriculture; elles varient du plus au moins mal.

Tout porte à croire que les Barbares de notre continent s'occupoient, comme nous avons vu chez quelques peuples de l'Amérique, de la guerre & de la chaſſe; ces épées, teintes de ſang, cultivoient au retour quelques champs; un génie induſtrieux aura fait ſuppléer les

bœufs aux hommes; ce fer rond qui ne fait qu'un passage, qui ne cultive point, & qui est le soc de plus de la moitié de la France, n'indique-t-il pas son origine, par sa ressemblance à une épée émoussée? Cette langue de serpent qu'on voit au bout de la barre qui sert de soc dans d'autres provinces, semble nous apprendre que les guerriers armés de javelots en faisoient aussi usage pour la culture, puisque ce même soc conserve encore la forme du fer de cette arme.

On ajouta sans doute par degrés; cette barre fit place à un soc large qui remua mieux la terre. Il a fallu que la dépopulation fût bien complette. Entre Argenton & Châteauroux en Berry, on laboure en Billons; le soc de la charrue est rond; on ne trouve point d'autre culture que dans des lieux très-éloignés. Je fus très-surpris de voir les landes conserver encore la forme ancienne des planches, elles sont de même que celles que l'on fait dans l'isle de France; on

trouva dans des débris de maisons des socs semblables à ceux de la Brie. Cette forme est inconnue à plus de trente lieues. Au lieu de ces Billons qui ne font qu'une culture misérable, j'ai vu dans une grande partie des autres landes, des marques continuelles de grandes planches telles qu'elles sont dans les provinces les plus fertiles.

Quand on examine les socs qui ne sont qu'une barre de fer, ou un fer rond, on est étonné encore des productions de la terre, telles minces qu'elles soient. La barre de fer ne fait que passer sans renversement, les racines subsistent, & énervent les productions en tout genre. Le soc rond avec une oreille fait une culture séduisante; mais les yeux de l'intelligence voient qu'il ne remue que sa largeur, & que la superficie du sol seulement remuée couvre une terre non touchée & des plantes de toutes espéces. Plusieurs labours répétés de tems en tems, ne peuvent les extirper; si une

racine périt, les autres végettent, & à chaque culture, la précédente s'en trouve remplie : cet inconvénient est si grand en Périgord, qu'au printems, si on ne sarcle pas les bleds à la pioche, on manque de récolte. La dépense est énorme, les champs sont couverts d'ouvriers, & si le domaine étoit étendu, où trouver assez de bras ?

On trouve en Sologne, en Berry, en Poitou, en Touraine, en Lorraine, & dans différens autres endroits, des charrues qui emploient une quantité étonnante de bestiaux; pour la culture, les hommes qu'elles occupent, sont encore une charge de plus pour le Domaine. Ce n'est point ineptie; en ôtant une partie, le travail languit aussi-tôt. Si une terre en valeur exige huit boeufs, combien en faudroit-il donc pour les landes ? Les Nations, en se poliçant, ont inventé, perfectionné des arts; mais le plus utile a été absolument négligé. Ce qui peut contribuer à une vie commode, flatter

les yeux, enchanter les oreilles, a atteint la perfection; le mécanisme a triomphé de tous les élémens, l'art a enchaîné la nature la plus marâtre; mais la charrue, cet instrument si nécessaire au bonheur, d'où sortent les autres biens, a resté au même point. Par un faux principe, le savant a dédaigné, a avili un état qu'il auroit dû respecter & aider; l'homme à talens n'étant point encouragé, a tourné son industrie du côté qui conduisoit à la fortune.

défricherent aiſément près de Bordeaux l'ajonc le plus épais ; nous variâmes à l'infini les expériences ; elles eurent toujours le plus grand ſuccès. Dans tous les voyages j'accompagnois M. Boutin ; ma charrue m'y ſuivoit.

Il y a près de Condom une étendue immenſe de landes ; M. Boutin voulut voir ſi la charrue de Brie qu'il s'étoit procurée, égaloit la mienne : M. l'Evêque & une infinité d'autres s'y rendirent, la charrue de Brie ne put rien, un double attelage fit de vains efforts, ma charrue laboura avec une facilité ſinguliere ; l'ajonc, la bruyere mâle n'oppoſoient qu'une foible réſiſtance.

Le Commandant de la citadelle de Blaye avoit un domaine peu éloigné de la ville ; une partie encore en landes lui coûtoit beaucoup à défricher par parcelles ; M. Boutin m'engagea d'y aller ; ma charrue y laboura comme dans un champ ordinaire, les bœufs avoient un air aiſé en marchant.

Le propriétaire, frappé de la facilité d'un ouvrage qu'il imaginoit supérieur à toutes les forces, me proposa d'essayer dans de vieilles vignes qu'il comptoit faire arracher à un haut prix. La vigne n'apporta pas plus de difficulté; peu d'heures firent un espace très-étendu; les jours suivans le succès fut égal.

La différence que l'on remarqua de la culture de ma charrue dans les terres en valeur, d'avec celles du pays, engagea à en voir la différence par la récolte. Mesdemoiselles Bertin partagerent des champs en deux portions; celle cultivée selon l'usage ordinaire, donna un bled chétif, plein d'herbes; l'autre par ma charrue, en produisit un de la plus grande beauté; il égaloit celui des terres les plus grasses. Je parcourus rapidement la Guyenne, je travaillois dans chaque endroit; le succès fut égal partout, par-tout les landes, les vignes céderent aisément. Lorsque j'eus fini mes tournées en Guyenne, M. le Pelletier

de Moréfontaine, alors Intendant de la Rochelle, me demanda au Ministre.

Le zèle pour le bien général, la grandeur d'ame sont des qualités que réunit éminemment M. le Pelletier. Je fus flatté d'opérer sous les yeux d'un si bon juge.

On met huit bœufs dans la Généralité de la Rochelle sur chaque charrue : ce nombre me parut devoir être un obstacle à la perfection de l'Agriculture. Ce grand nombre de bestiaux qui ne produisent rien, plusieurs hommes occupés à une même charrue, devoient nécessairement doubler la dépense, s'opposer par conséquent au bien-être du cultivateur. M. le Pelletier voulut que je l'accompagnasse à son département ; ma charrue suivoit.

A chaque endroit on appelloit les laboureurs, on les engageoit à amener leurs charrues, à en faire la comparaison avec la mienne.

La derniere fit par-tout une culture infiniment supérieure. Deux bœufs, un

seul homme lui suffisoient, celle du pays n'avançoit qu'avec une lenteur infinie, attelée de quatre bestiaux, & il falloit deux hommes. Quand la culture auroit égalé la mienne, voilà donc au moins moitié de dépense de plus; cet homme, ces deux bœufs employés ailleurs doublent la population, & rendent le domaine précieux en supprimant la dépense.

La ville de Xaintes fait un commerce étendue de vins, d'eau-de-vie; ses vignes épuisées ont besoin de réparer les sels propres à leur nature par d'autres productions; on les arrache, & cet objet devient très-dispendieux. M.*** Lieutenant Général des Armées, en avoit beaucoup près de Xaintes à faire arracher; il se procura une charrue, & il fit avec peu de dépense, très-promptement & parfaitement, une opération qui lui auroit coûté infiniment.

J'eus lieu d'être content de ma découverte; mais je ne pus rester à suivre

ces opérations, il falloit que je visse différentes provinces.

M. le Pelletier me suivit à toutes mes expériences, il vit avec l'œil de l'impartialité; on jugera de ce qu'il remarqua par cette lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire.

A Paris, 7 Janvier 1766.

Je ne suis point étonné, Monsieur, des succès qu'a eu votre charue dans la Généralité de Poitiers & dans celle de Tours, ayant jugé par moi-même de son utilité & des avantages que l'Agriculture peut en retirer.

Je suis très-parfaitement, &c. &c.

LE PELLETIER.

M. le Duc de Choiseuil avoit beaucoup de Landes entre le parc de Chanteloup & la forêt d'Amboise; on labouroit dans le canton les terres déjà en valeur avec huit bœufs; dès-lors aucune espérance de pouvoir faire usage de la

charrue dans ces landes, dont l'extraction n'est pas comparable à une culture d'une terre déjà labourée. J'entrepris le défrichement; j'établis plusieurs charrues, je n'employai que deux bœufs à chacune, & les landes disparurent en beaucoup moins de tems que je ne l'avois promis. Si au lieu de deux bœufs j'en eusse employé quatre, j'aurois regagné par la vîtesse; & ce nombre suffisant pour toutes espéces de landes, ne doit jamais être diminué pour conserver aux bœufs la vigueur & la santé. Mais je desirois convaincre par une comparaison sensible; au bout de deux ans, les bestiaux étoient en aussi bon état qu'au début. La société d'Agriculture de Tours, composée de membres zélés & remplis de connoissances utiles, députerent pour voir une chose aussi étonnante. M. de la Tour a une terre peu éloignée de Tours; possédant une charge importante en Guyenne, il avoit vu mes opérations dans ces cantons, il desira pro-

curer à son domaine pareils avantages. De grandes parties de landes avoisinoient son château, ils ne disparoissoient qu'avec la plus grande dépense; ma charrue en triompha aisément, les simples bruyeres rouges ne fatiguerent pas trop deux bœufs.

La Société d'Agriculture de Tours desira une comparaison avec la charrue en usage : on prit jour; Messieurs les Députés virent ma charrue défricher parfaitement, les épines noires n'arrêterent pas un instant les deux bœufs. La charrue du pays ne put rien, elle marqua une légere trace de son passage, comme de petites rigoles informes.

On a vu dans les gazettes d'Agriculture, le procès-verbal que Messieurs de la Société y firent insérer; ils détaillent cette expérience qui ne laisse rien à desirer.



CHAPITRE XVI.

Suite des expériences.

OCCUPÉ continuellement à parcourir, & a opérer, je ne détaillerai pas tous mes travaux, je ne rapporterai légérement que les choses intéressantes, celles dans lesquelles on peut voir une suite certaine des avantages que j'annonce.

Je passai aux Ormes chez M. le Marquis de Voyer, j'y appris que M. le Marquis de Perusse avoit fait de grands établissemens d'Etrangers au milieu des landes. A une petite lieue des Ormes s'étendent des landes qui embrassent de Châteauroux à Poitiers, & couvrent un pays immense. Le sol y est admirable, il me parut en partie égaler la Flandres, & l'autre la Tierache; on y voit peu de montagnes, ce sont des plaines entrecoupées de ruisseaux, de fontaines;

on y voit de tous côtés, comme je l'ai déjà dit, des marques de la plus grande population.

M. de Péruse fit faire des charrues d'un prix énorme, à cause de la quantité de fer : un attélage prodigieux y faisoit si peu qu'après quelque tems il fut obligé d'y renoncer & d'employer la pioche. Je fis faire des charrues chez M. de Voyer, elles remplirent son attente ; mais je ne trouvai pas M. de Peruse, je fus obligé de revenir sans pouvoir lui être utile.

Je m'éloignai : de retour quelque tems après, M. le Marquis de Voyer me dit qu'il étoit obligé de doubler l'attelage de ma charrue, qu'elle ne pouvoit avec le nombre de bœufs que j'avois employés à mon premier passage, faire le même ouvrage; j'accompagnai ce Seigneur, & j'en vis la cause : l'habitude, les préjugés font une impression singuliere sur le cœur de l'habitant de la campagne; l'éducation qui fait combiner la valeur d'un usage,

ne dessille pas les yeux du pauvre cultivateur; la hauteur des roues, la chose la plus simple lorsqu'on y est habitué, avoit effrayé les laboureurs, ils en avoient substitué de plus basses à l'insçu de M. de Voyer. Je réduisis l'attelage au nombre où je l'avois d'abord établi, les bœufs ne purent rien faire; j'envoyai chercher les roues plus élevées, ils marcherent aussi-tôt à l'aise. J'avois déjà fait pareille expérience devant le sieur Roy, régisseur de M. Bertin en Périgord; un charron avoit fait des roues de trente-huit pouces, on ne pouvoit avec deux bœufs défricher une prairie; de plus élevées firent un effet étonnant, la prairie n'opposa plus de résistance.

Les plus beaux raisonnemens échouent contre des faits. En vain fera-t-on de magnifiques dissertations, si l'expérience prouve le contraire d'un systême souvent dicté par l'envie d'être singulier. Je n'ai point cherché à me distinguer par une

découverte, la chose s'est faite naturellement. Envoyé par l'Etat pour examiner, je trouve un Intendant assez amateur du bien pour me seconder, je propose une idée, je la fais exécuter, une expérience suivie me la fait perfectionner, je dis à tous : cherchez des choses encore plus utiles, je serai le premier à les vanter, à en étendre l'usage ; si vous êtes heureux, si vous tirez la plus belle nature des entraves où elle est retenue, j'ai rempli mon but, puisque ma mission n'est que pour encourager & exciter l'émulation. Mes premiers succès firent voir au Gouvernement qu'il falloit me laisser assez de tems dans des cantons pour y établir solidement ma méthode ; que l'on ne subjuguoit pas dans l'instant les esprits ; qu'il falloit par degrés en venir à bout ; que sans cela le plus bel établissement tomboit. Une charrue dérangée, un valet nouveau, paresseux, peut rendre inutile la meilleure volonté du maître. Ma résidence obvie à tout, l'avantage

frappe, je mets en train tel établissement, j'en soutiens un autre, lorsqu'il y a un tems considérable d'écoulé, il n'y a plus rien à craindre, c'est une école pour le voisinage.

On m'ordonna en 1766 de visiter le Berry, d'examiner quels moyens pourroient le fertiliser, lui rendre son ancien éclat.

M. Dupré de Saint-Maur, dont je ne peux faire assez l'éloge, m'appuya, je prouvai devant lui, qu'en diminuant la dépense, on pouvoit faire une culture bien supérieure à celle en usage, augmenter par conséquent les récoltes.

Mylord de Richemond de la plus haute noblesse Angloise, Seigneur d'Aubigny, étoit à cette terre; M. Dupré en mon abscence, fit atteler deux bœufs à la charrue du pays, elle ne put rien; la mienne laboura aisément avec cet attelage.

M. le Noir avoit une grande étendue de landes, la charrue ne pouvoit les ar-

racher, il falloit recourir à la pioche ; ma charrue en vint à bout avec une facilité étonnante ; M. Dupré vit en un an sous ses yeux défricher, semer & recueillir toute l'étendue du sol inculte.

M. de Graveron mit aussi en valeur une grande quantité de landes, & je semai des prairies qui réussirent parfaitement.

Le Berry jusqu'à Châteauroux n'a que très-peu de landes, les terres sont couvertes de nombreux troupeaux ; la culture est si vicieuse, qu'elle exige une multitude d'hommes & de bestiaux, la dépense absorbe tout le profit, on y voit plusieurs familles réunies ; souvent quatre-vingt personnes font moins que quatorze personnes dans nos grandes fermes. Le métayer doit toujours au propriétaire des sommes étonnantes. On regarde comme peu huit à dix mille livres ; loin d'espérer la fortune, aucun moyen ne se présente à ces malheureux pour s'acquitter ; dès lors le goût du travail

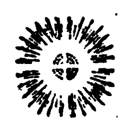
& l'amélioration s'éteignent, on voit par-tout la main mercenaire. C'eſt en vain que le ſol le plus excellent s'offre au cultivateur; toute eſpéce de notion utile manque, & la miſere en eſt la ſuite conſéquente.

Les landes renferment un pays immenſe, il comprend une partie des généralités de Poitiers & de Tours.

Ses métairies éparſes au milieu de ces deſerts, ſont habitées par des hommes actifs & laborieux; occupés ſans ceſſe à s'étendre, ils luttent contre les plus grandes difficultés. Ils n'ont que peu de terres en valeur; l'idée d'un médiocre défrichement les enchante; mais à mon arrivée le haut prix & les difficultés arrêtoient.

J'examinai quelle partie demandoit le plutôt ma préſence; je penſai que la partie du Berry déjà cultivée, ou n'ayant que peu de terres incultes, pouvoit attendre; que les landes au contraire étoient regardées comme ſupérieures à toute

charrue ; que jusqu'ici les efforts avoient été inutiles ; qu'en réussissant dans ces lieux difficiles, on ne douteroit plus pour ceux où les obstacles étoient moins grands ; que les terres épuisées par des productions continuelles, pourroient produire des prairies, réparer pendant ce tems les sels propres aux grains ; que les défrichemens par gradation les remplaceroient, & la suite me paroissoit l'objet le plus important pour l'Etat : je ne pus donc perfectionner, suivre en grand quelques essais dans des endroits où j'avois opéré.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Travaux dans les Landes ; avantages qui les suivent.

Je me suis établi d'abord à Argenton ; je prouvai la facilité des défrichemens, & j'y répandis une vive émulation.

M. de Boismarmin, Seigneur peu éloigné de cette ville, avoit une étendue immense de landes ; il avoit essayé en vain différentes charrues, toutes avoient échoué. Il me desira ; j'allai chez lui. Vous ne connoissez pas, me disoit-il, la force de mes landes, jamais elles ne céderont à votre charrue. Les laboureurs étoient présens, je voyois sur leurs visages le sourire de l'incrédulité ; mais bientôt de l'étonnement ils passerent à la conviction, ils défricherent avec autant de facilité qu'un labour ordinaire.

M. de Boismarmin fit continuer, on

ne s'arrêta même pas en été ; les défrichemens de l'hiver & du printems furent semés en froment, peu à peu les laboureurs y devinrent habiles ; & au bout de deux ans, sans augmenter dans les domaines les bestiaux de travail, on vit des défrichemens de la plus grande étendue. On ne peut ajouter à la confiance & au degré d'habileté qu'acquirent les laboureurs pendant ce tems ; au lieu d'être deux hommes comme en débutant, de dire même qu'ils s'y tueroient, un seul aidé par un enfant pour conduire les bœufs, publioit être à l'aise. Cet établissement, loin de décliner, a fait une infinité d'imitateurs. Un métayer voisin avoit des landes, il se vanta d'en venir à bout avec la charrue ordinaire, mais attelée du double de bestiaux qu'exige la mienne ; tous ses efforts furent vains, le soc ne put jamais y faire le moindre défrichement. Rebuté d'une tentative aussi inutile, il fit tout bonnement usage de ma charrue, & les champs furent défrichés.

On travailla beaucoup ; de tous côtés on se procuroit des charrues ; la plûpart mal faites ne remplissoient pas l'attente du cultivateur. On disoit aussi-tôt, c'est qu'ici la lande est plus forte, & dans l'instant tout étoit abandonné : j'y accourois ; la charrue rectifiée sous mes yeux alloit parfaitement. Il ne faut que peu de chose au sep, pour rendre une charrue ou parfaite ou inutile. Le coûtre par son engorgement apporte encore des obstacles, ce sont ces mêmes obstacles qui m'ont instruit ; je ne suis venu à bout de procurer l'aisance qu'à force d'essais : enfin l'homme le plus foible suffisoit au plus fort défrichement, & rien n'arrêtoit entre le coûtre & l'oreille.

Le charron ne parvient que par degrés, il en est de même du laboureur qui fait ses charrues. J'éprouvai la premiere année bien des difficultés en ce genre.

M. de Fougeres, Seigneur près de Saint-Benoît du Sault, grand amateur, s'étoit procuré une charrue : loin de

remplir son attente, elle ne faisoit rien & tuoit ses laboureurs. Le modèle étoit excellent, on avoit déjà beaucoup travaillé avec elle; M. de Fougeres conclut que les défrichemens étoient supérieurs en force, & on laissa tout. J'y passai, je fis mettre l'outil aratoire dans ses proportions, une foule de peuple accourut, & vit dans le défrichement la beauté & la facilité. L'homme y fatiguoit si peu, que les garçons laboureurs par la suite vouloient y être sans cesse l'un après l'autre, au lieu de se livrer ailleurs à d'autres travaux : une plaine étendue dont on projetoit le défrichement en plusieurs années, fut en valeur en peu de mois, de là on s'étendit ailleurs.

M. le Curé de Saint-Benoît, M. son frere, Subdélégué de cette ville, étoient présens; leurs possessions sont comme les autres remplies de landes. Dans l'instant ils firent faire deux charrues, & en mon absence essayerent; leurs efforts

furent inutiles; ils ne perdirent pas l'espérance, ils attendoient mon retour; mais chacun croyoit ses landes supérieures à toute charrue. Je revins; les métayers eux-mêmes qui avoient fait la charrue la rectifierent devant moi; on alla ensuite dans une plaine où l'on désespéroit du succès; il fut cependant complet; on trouva aisance, facilité, & en peu de semaines ce champ, après la jouissance duquel le maître soupiroit depuis si long-tems, lui offrit une terre propre à recevoir toutes espéces de grains.

M. de Saint-Georges, Seigneur de Renier près *la* Trimouille, s'étoit procuré une charrue, mais elle ne pouvoit rien dans ses landes. J'y passai huit jours avant Noël de 1767; le maître étoit absent. Je m'adressai à un métayer, il me montra ses champs presque tous en landes; il espéroit comme un bienfait singulier de son Seigneur le défrichement à bras d'une portion de terre dans ce

même hiver, une autre partie pour la suivante. Je l'encourageai, je lui fis raccommoder lui-même sa charrue, je l'instruisis, & il défrichoit parfaitement. Je ne parlerai ni de sa joie, ni de sa surprise. Je repassai par la Trimouille le jour de Noël. M. de Saint-Georges me marqua toute sa reconnoissance, le métayer me raconta que ce que j'avois vu en landes destiné à être défriché à bras en deux ans, l'étoit déjà. Cet établissement en a fait une infinité d'autres. J'aurois mille exemples de cette nature à rapporter.

Les circonstances singulieres, l'étendue, la vîtesse des défrichemens surprendroient, si je rapportois en détail à quel point ils s'étendirent en 1768. Des hommes habiles, la conviction répandue, moi-même prêt à me porter partout, avoient levé tous les obstacles. Pour ne rien laisser à desirer, & afin que l'on puisse juger par là de l'effet de ma méthode dans la suite, je me conten-

terai de rapporter peu d'exemples, mais appuyés de témoignages authentiques.

La progression de ma marche m'avoit conduit près de Poitiers. M. le Comte de Blossac, Intendant de cette généralité, dont tout le monde connoît le rare mérite, m'accueillit de la maniere la plus favorable; il encouragea ma mission.

M. le Chevalier de la Cheze avoit une terre près de Poitiers qui étoit en raccourci le modèle de tous les pays de landes, de vastes étendues inutiles, un sol excellent, mais en pure perte pour le propriétaire; peu de terres en valeur, épuisées par des productions toujours *répétées*, des bestiaux en petit nombre, mal nourris, par là peu d'engrais, & par une suite conséquente, les laboureurs misérables.

Engagé par M. l'Intendant, j'allai à cette terre, on me reçut avec joie; mais l'idée seule de la possibilité du défrichement répugnoit. Je n'aurai rien à me reprocher, disoit le maître, je vais es-

sayer, à coup sûr, en vain. Je serai tué, ajoutoit un valet, & je ne ferai rien. On avoit déjà essayé une charrue, il falloit deux hommes appuyés sur l'oreille; celui qui tenoit les manches, ne pouvoit résister long-tems aux secousses continuelles qu'il éprouvoit, & un attelage nombreux ne faisoit qu'un défrichement informe.

On fit la charrue en ma présence; à peine en put-on croire ses yeux; on auroit cru que ce même ouvrage, regardé auparavant comme au-dessus de toutes les forces, se fît par enchantement; l'homme le plus foible y travailloit sans aucun effort, on n'avoit besoin d'aucun poids pour guider, contenir la charrue. Le défrichement avança tellement pendant mon séjour, que je conseillai à M. le Chevalier de semer des treffles dans ses terres épuisées, remplacées par celles qu'il mettoit en valeur. Je détruisis ses objections, je lui fis voir que ces mêmes terres qu'il avoit si fort admirées en Flan-

dre, étoient de la même nature que tant de domaines dont il faisoit si peu de cas.

On jugera par les lettres suivantes qu'elle étoit sa satisfaction, & quelle a été la suite de mes conseils.

Lettre de M. de la Cheze à M. le Marquis de la Cheze son frere.

» Que je vous ai d'obligations, mon
» cher frere, de m'avoir envoyé M. des
» Pommiers; je suis bien fâché de ce que
» vous n'avez pas été témoin des mira-
» cles que nous avons faits. Enfin je ne
» crierai plus contre sa charrue : mais au
» contraire j'en chanterai les louanges.
» Je suis sûr de labourer dans mes plus
» forts ajoncs, car nous avons éprouvé
» dans le plus difficile. Venez donc le
» plutôt que vous pourrez être le té-
» moin des bons effets qu'elle fait. Adieu,
» mon cher frere, &c. &c. &c.

La lettre suivante que m'écrivit M. le

Marquis de la Cheze l'année suivante fera voir quels ont été les progrès de cet établissement.

Depuis long-tems je lui avois procuré des charrues & des graines; mais la rapidité de mes courses ne m'avoit pas permis de résider. Les charrues mal imitées n'avoient pu être d'un bon usage dans les défrichemens, il faut une expérience continuelle pour s'élever au-dessus des idées du cultivateur au sujet des landes; des opérations dont on n'a pas encore eu d'exemples, dont le succès paroît impossible, ont pour obstacles & l'ineptie & la crainte.

Lettre de M. le Marquis de la Cheze.

» J'ai été chez mon frere, Monsieur, » qui chante toujours vos louanges, & » qui se sert de votre charrue avec le plus » grand succès. Il continue ses défriche- » mens dans des brandes ou bruyeres » mâles mêlées d'ajoncs qui jusqu'à pré-

» sent n'avoient pu se défricher qu'avec
» la pioche, ce qui rendoit cet ouvrage
» si pénible & si coûteux qu'il eût mieux
» valu acheter un fonds de terre que dé-
» fricher celui-là.

» Mes herbages sont beaux & ont
» bien réussi. Le sainfoin me donne-
» ra une bonne récolte, si la séche-
» resse ne s'oppose pas comme l'année
» derniere aux productions.

» Mes bleds sont aussi fort beaux ;
» vous savez que j'ai labouré avec votre
» charrue, & j'attribue mes succès à
» cette raison.

» J'oubliois de vous dire que j'ai dé-
» friché cet hiver avec votre charrue,
» des vignes très-vieilles & dont les ra-
» cines étoient fort profondes. Quatre
» bœufs les ont labourées presqu'aussi
» vîte que s'il n'y avoit pas d'obstacle.
» Ce défrichement a fait le plus beau
» gueret du monde ; & après avoir don-
» né un second labour, j'ai fait semer du

» bled de Mars, dont j'espere une bonne
» récolte.

» Je compte semer cette année à ma
» terre d'Arenton cinquante-deux ar-
» pens de sainfoin, & j'en semerai par
» la suite une piéce de deux cens arpens
» par parcelles; je vois que je n'ai pas
» d'autre ressource pour réparer ces ter-
» res qui sont tombées en destruction
» par le défaut d'engrais & de mauvaise
» culture; ce qui a multiplié les plantes
» parasites & destructives à un point
» qu'aucun moyen n'y peut rien, si on
» ne les met en sainfoin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

29 Mars 1768.

On voit que M. le Chevalier de la Cheze avoit continué à trouver facile ma méthode; mais l'intéressant est de savoir le succès de ses prairies & la suite de ses défrichemens; la lettre qu'il m'a écrite le 13 Octobre 1768, ne laisse rien à desirer à ce sujet.

Lettre de M. le Chevalier de la Cheze.

13 Octobre 1768.

» Je voudrois bien, Monsieur, que » vous vinssiez être le témoin de tout » le bien que vous m'avez fait ; je ne » doute plus de rien d'après votre char- » rue, rien ne m'arrête, mes défriche- » mens sont des plus beaux, & j'ai des » treffles superbes, ils ne peuvent pas » être plus beaux en Flandre.

» Je ne peux faire usage cette année » de la marne que vous m'avez décou- » verte ; le tems affreux qu'il a fait m'a » ôté les moyens de la transporter dans » les terres ; ce qui est différé n'est pas » perdu ; je me propose d'en faire tirer » le plus que je pourrai l'hiver pro- » chain ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un homme de distinction, connu dans une grande ville telle que Poitiers,

dont l'œil ouvert sur son intérêt ne néglige aucun détail, semble ne laisser rien à desirer; mais je crois, pour donner à cet établissement tous les témoignages possibles, devoir y joindre une lettre de M. des Francs, Seigneur très-considéré à Poitiers.

Lettre de M. Des Francs.

A Magot, ce 14 Octobre 1768.

» Je suis à portée de voir, Monsieur, » tout le bien que vous procurez aux » provinces qui ont le bonheur de vous » posséder; M. le Chevalier de la Cheze » éprouve la bonté de votre charrue » pour ses défrichemens; ses treffles sont » de la plus grande beauté.

» Je me sers aussi avec succès de votre » charrue, & mes gens qui avoient eu » de la peine à s'y accoutumer, con» viennent maintenant qu'il n'y a point » de charrue aussi bonne pour les tra» vaux.

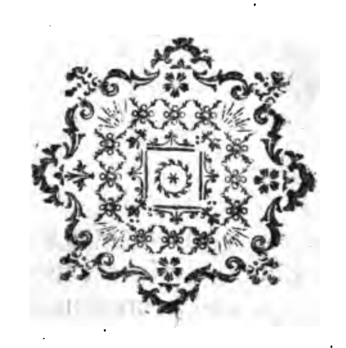
» J'arrive de chez M. le Marquis de » Voyer ; il a fait une récolte abon- » dante de fainfoin, & il compte en se- » mer encore cette année une trentaine » d'arpens pour le moins.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

Tous mes autres établissemens ont eu une suite égale dans les cantons où j'ai resté les deux années ; j'ai tenu un pays immense, & chaque jour la cupidité m'amenoit de nouveaux prosélytes ; je ne rapporterai point d'autre témoignage, je coulerai sur des exemples qui rendroient mon ouvrage trop prolixe.

Je ne peux m'empêcher cependant de citer quelques amateurs dont le zèle a animé le canton qu'ils habitent, qui ont même porté très-loin ma méthode. M. de de Fougeres, M. de Boismarmin, M. le Subdélégué de Saint-Benoît, M. Rollina d'Argenton, je tais le nom d'une infinité d'autres qui ont contribué singuliérement à étendre ma mission ; la crainte de voir

périr les bestiaux de travail suspend le jugement ; mais l'expérience du contraire, en bannissant l'idée du danger, n'a besoin, pour opérer le bien, que d'hommes habiles à diriger des travaux où l'adresse fait plus que la force.



CHAPITRE XVIII.

Proportions de la charrue à défricher.

POUR réussir à un ouvrage aussi difficile que de défricher les landes, il faut une charrue dont les proportions soient exactes. Quand l'habitude en a rendu l'usage familier, rien n'est si aisé. Tous les laboureurs des landes ont fait eux-mêmes leurs charrues, & on ne pouvoit rien ajouter à leur exactitude. Un métayer de Renier près de la Trimouille y est si habile, que ses instrumens aratoires y servent de modèle; le plus instruit est consulté, il forme des laboureurs qui de leur côté rendent le même service aux autres.

J'ai vu par-tout que la charrue faite par le laboureur réussissoit toujours. L'homme affectionne son ouvrage, le succès flatte son orgueil. Peut-on rien

de plus aiſé, dira-t-il ? elle va d'elle-même. Le fait eſt ſûr. Une charrue n'eſt jamais parfaite, ſi elle ne peut aller & défricher ſeule vingt ou trente pieds.

Les roues doivent avoir cinquante-quatre pouces de hauteur, la gente deux pouces d'épais ſur autant de large ; il n'y a aucun inconvénient à leur donner plus de force : douze raies à chaque roue.

Le moyeux a huit à dix pouces de long. On y met des frettes ; mais je les ai vu réuſſir ſans être ferrés. La perche de la charrue, huit pieds quatre pouces de long ; la groſſeur à proportion de la force du travail. Si elle baiſſe trop, on ajoute une hauſſe au-deſſus de l'oreille, on fait des trous à quatre pouces au-deſſus du coûtre de deux pouces en deux pouces pour la chaîne. L'oreille doit avoir deux pieds huit pouces de long, la tête huit pouces en tout ſens & camuſe ; il faut qu'elle bombe où elle reçoit le ſoc, & penche en verſoir. Si le bois dont on la fait n'eſt pas aſſez gros, on y ajoute un morceau

au bas pour l'élever, une cheville l'éloigne & l'assujettit à la perche & au sep.

La terre enlevée par le soc tourne au tour de l'oreille, sa pression la divise, & son tournant arrache les racines.

Le soc doit avoir vingt-un pouces de long, large du haut de douze pouces, & aller insensiblement en pointe, & son ensouchure, dont le milieu soit parallèle en pointe, cinq pouces de large & un pouce & demi de hauteur, en finissant à rien au-delà de sept pouces. Sa force sera proportionnée au défrichement; au tiers du côté de la pointe, on attache par un rivé une bande d'un pouce de large sur six de long, quelques clous suffisent alors pour attacher le soc à l'oreille.

Le sep est la piéce principale; c'est de lui d'où dépend la perfection de la charrue. Il faut prendre un morceau de bois très-dur de deux pieds huit pouces de long, six pouces de large & trois d'épaisseur; quand il est bien dressé, on

creuſe de demi-pouce, le deſſous d'environ un pied de long; on rabat enſuite le deſſus pour emmancher très-droit le ſoc; en regardant par l'extrêmité du ſep, il faut le voir juſqu'au bois, qu'il ſoit très-penché.

On ſent que s'il eſt parallèle comme à la charrue de Brie, la moindre réſiſtance lui fait lever le derriere, dès-lors tout échoue, le ſoc penche; ſelon ce que j'indique, rien ne l'arrête, le talon frappe la terre dans l'endroit le plus difficile. Si la charrue s'échappe toujours d'un côté, c'eſt que le ſoc ne ſera pas placé droit, il faut y remédier auſſi-tôt.

L'herbe, les racines qui s'amaſſent entre l'oreille & le coûtre, ſont encore des obſtacles capables de rebuter; il faut arrêter à chaque inſtant, la pioche ſuffit à peine; la charrue qui ne peut plus rien, lorſqu'elle eſt dans cet état, paſſe de grands intervalles ſans labourer: Le remède eſt ſimple: il faut percer une place au coûtre très-éloigné; alors tous

paſſe, s'échappe ſans ſe comprimer : l'uſage aura bientôt inſtruit du degré qu'il faut pour cette piéce eſſentielle. Il faut obſerver de le mettre toujours du côté gauche, & qu'il ſoit plus élevé que le ſoc.

Sans la découverte que j'ai faite de la forme que doit avoir le ſep, je n'aurois jamais triomphé des fortes landes.

Des travaux toujours répétés, toujours variés, des préjugés à combattre, des hommes à former peuvent ſeuls, perfectionner; ſi l'inſtrument aratoire du pays en avoit pu faire moitié autant, j'euſſe prêché en vain, l'uſage l'eût emporté.

La hauteur de mes roues qui avoit révolté dans des pays où celles en uſage ſont baſſes, dans ceux où il n'y en a point, trouva des applaudiſſemens; du côté de Saint-Benoît-du-Sault, de Montmorillon, on les éleva même, & en voici la cauſe.

On ſe ſert d'une charrue ſans roues,

avec un ſoc rond dont j'ai déjà parlé ; un laboureur éprouvoit-il quelque difficulté dans ſa culture, vouloit-il défricher quelque pré, il lioit alors ſa charrue ſur l'eſſieu de ſa charrette, & par le ſecours de ſes roues, il faiſoit aiſément un ouvrage, ſans cela ſupérieur aux forces de ſes beſtiaux.

Ma méthode parut ſi analogue à leurs idées, qu'elle y fit une fortune ſinguliere.

Par la ſuite, je trouvai encore à perfectionner, à diminuer même la dépenſe.

L'eſſieu qui doit être de trente-ſix pouces de long, quoiqu'en bois, a rempli également mon attente. Si la lande ne ſe renverſe pas bien, il faut éloigner davantage l'oreille, c'eſt un moyen ſûr. On ſe procurera plus de facilité en mettant les manches de la charrue fort bas & très-longs.

La ſellette qui eſt au milieu des roues, doit avoir deux à trois pouces d'épais; on prend deux morceaux de deux pieds

de long pour mettre de chaque côté ; celui du milieu fera bien mieux ; s'il est d'une piéce assez longue pour servir à atteler les bœufs, comme le timon d'une charrette au milieu de cette table ; on place deux morceaux de bois de trois pouces quarrés, de dix-huit de haut, une traverse va à volonté du haut en bas. Prenez une tariere grosse comme le doigt ; faites au long des morceaux de bois, des trous éloignés d'un pouce, une cheville sert à élever & à baisser à volonté cette traverse sur laquelle s'appuye la perche.

On doit, pour la solidité, mettre un morceau de fer gros comme le pouce pour joindre le sep, l'oreille & la perche, une clavette suffit pour la rendre solide.

On met un crochet à la sellette pour tenir une chaîne de trois pieds de long ; un anneau assez large pour entrer aisément dans la perche, aura un crochet qui lui sera rivé, afin d'allonger ou diminuer la chaîne.

On doit essayer d'abord dans une terre en valeur, dans une pelouze ensuite, monter la charrue à son point, & se hazarder avec prudence dans les landes.

La charrue au bout de quelques jours va bien mieux qu'en commençant ; elle devient aisée, & souvent on croiroit à peine, après quelque tems, que ce fût la même.

Cette charrue est très-peu dispendieuse ; le bois est un objet de mince dépense ; il n'y a pour tout ferrement que le soc d'environ vingt livres, le coûtre de quinze, la chaîne de douze livres, tout le reste peut être en bois ; c'est donc environ cinquante livres de fer : les roues ont toujours à peu-près été vendues six livres, le reste autant ; dans d'autres endroits le laboureur faisoit cette derniere partie lui-même, le bois qu'il emploie est peu précieux.

On aura peine à croire ce que j'expose, en considérant que toutes les charrues que l'on a imaginées pour défri-

chet

cher, revenoient à plus de cent livres ſans remplir l'attente, malgré un attelage prodigieux; ſouvent quatorze bœufs y fatiguoient beaucoup; quatre hommes ſuffiſoient à peine, & j'ai toujours vu avec la mienne quatre bœufs & deux hommes triompher des landes les plus terribles. On donne l'entrée à la charrue par trois endroits; par le trou de la perche, en accourciſſant la chaîne, & par la ſellette. On eſſayera le degré convenable.

Un ſeul exemple prouvera combien l'exactitude dans la charrue eſt eſſentielle.

M. de Courcelles, Commiſſaire général des Suiſſes, Seigneur de Courcelles-le-Roy, près Châtillon-ſur-Loire, avoit un domaine immenſe ſous la lande; le ſol d'une bonté étonnante ſembloit encourager le propriétaire par ſa fertilité, par le voiſinage d'un fleuve qui exporte, importe, donne la valeur, le prompt débit aux productions de tou-

te espéce. M. de Courcelles vit dans ma méthode un moyen simple de vivifier ces contrées; son cœur bienfaisant fut plus sensible encore au plaisir de tirer du néant des cantons immenses qui l'environnent, qui sont en pure perte & pour le maître & pour l'Etat. Il fit venir une charrue d'Argens; mais elle n'avoit pas ces proportions qui décident le succès; les essais furent infructueux. J'y passai au mois d'Octobre 1768; on la rectifia sous mes yeux; l'idée de la supériorité des landes à tout instrument aratoire s'évanouit peu à peu. Il ne resta que la persuasion que les bestiaux seroient fatigués à la longue. J'appris en Mars 1769 que les bœufs n'avoient éprouvé aucune fatigue étonnante; qu'en conservant leur bon état, ils avoient fait avec facilité des défrichemens étendus. C'est par le peu de dépense & la facilité que l'on peut faire sortir d'un désert affreux la plus belle nature.

CHAPITRE XIX.

Des Landes de Bordeaux.

LES landes de Bordeaux occupent une étendue étonnante ; elles formeroient un petit Royaume. Le plus beau climat du monde, le voisinage de la mer font gémir le bon citoyen de voir presqu'en pure perte des contrées capables d'augmenter la puissance de la nation. On n'y découvre en aucun endroit ni vestiges de villes détruites, ni marques de culture. Le pays est plat, d'un sable plus ou moins mêlé de parties terrestres ; on y voit par-tout l'ajonc & la bruyere. La vue se perd dans un lointain absolument désert ; on voit de loin en loin des arbres ; ce sont des habitations. L'eau reste une partie de l'année sur la terre ; l'argile qui est à peu de profondeur l'empêche de filtrer, de disparoître. Pour

éviter cet inconvénient, l'usage des échasses est général dans les deux sexes, dans tous les âges; ils s'en servent avec une adresse étonnante; ils passent à la course le cheval le plus vite; ils se baissent, se levent avec une promptitude qui surprend; on croiroit de loin que la terre enfante des géans.

Toutes les maisons ont un air singulier de propreté; jamais Nonne n'a orné son église avec plus d'élégance que le sont celles des landes. On les peint tous les ans en dedans & en dehors; les tuiles des temples, des maisons sont également mises en couleur. Ces édifices sont fort bas, bâtis presque tous de bois; il n'y a point de pierres que celles qui y sont amenées par les vaisseaux. Un homme un peu grand peut toucher au haut du bâtiment; il n'y a point de plancher; on voit seulement un vaste coffre pour conserver la récolte. Chaque habitation qui est environnée d'une immensité de landes, n'a qu'environ

dix-sept à dix-huit arpens de terres en valeur. Elles sont sans cesse ou remplies de grains, ou cultivées. On laboure environ six pieds de large avec une charrue sans roues & avec un seul manche, six pieds à côté sont semés en seigle, & ensuite pareil espace cultivé. Après la récolte, ce qui est labouré est semé en seigle, & l'espace qui a produit du bled est cultivé pour en recevoir à son tour.

Il arrive très-souvent que la portion à côté du seigle est semée en millet; de sorte que six pieds de large produisent du seigle, & le sillon voisin du millet; l'année d'ensuite celui qui a donné du millet donne du seigle, & l'autre du millet, tous les ans de même. La fureur qu'ils ont de surcharger leurs terres pendant qu'ils peuvent les soulager en s'étendant dans les landes, fait que leurs récoltes sont toujours misérables. Ils ne recueillent jamais assez de bled pour vivre, ni même de millet; ils tirent ce qui leur

manque de l'étranger en échange de raisine, &c.

Rien de si malheureux que les laboureurs des landes; ils passent auprès de leurs bœufs tous les instans qui ne sont pas employés à l'agriculture. A genoux devant eux, ils ployent en rond une poignée de paille de millet, y mettent un peu de son, & le fourrent dans leur gueule. Cette occupation est pour eux un objet important & essentiel; ils ne s'en dispensent jamais que lorsque les travaux sont finis; alors ils les envoient aux landes pour y paître.

Leurs troupeaux sont composés de six à sept cens bêtes à laine; souvent ils appartiennent à plusieurs. La vie des pasteurs est tout-à-fait semblable à celle de nos anciens Patriarches; ils errent de proche en proche, vont même souvent à grande distance, n'habitent jamais le même lieu. Des particuliers, pour se procurer des fumiers, bâtissent de loin en loin des espéces de halles

nommées parcs ; elles ſont de torchis couvertes de landes ; le berger entre le ſoir dans celle qu'il rencontre ; il y trouve de la lande toute étendue ; de ſon côté il ſe fait un lit, creuſe à deux pieds pour avoir de l'eau ; un peu de pain noir, du lard rance, du fromage très-dur, ſont ſes mets ordinaires. Il a ſous lui un ſecond, dont le gain eſt moins conſidérable. Le premier gagne quatre-vingt-dix livres & trente boiſſeaux de ſeigle du poids de cent quatorze livres chacun.

Ils ont pour habits des peaux de brebis ; on ne voit point parmi eux ces plaiſirs que nous chante Virgile ; aucune beauté ne partage leurs travaux ; ils ne cherchent point à diſputer la gloire des chanſons par des prix plus précieux, par l'applaudiſſement de leurs bergeres. Ce terrein immenſe qui paroît couvert d'herbes, n'en a que peu qui ſoit propre aux troupeaux ; à peine ſept lieues quarrées peuvent en nourrir un. Elles ne

donnent aucun lait à la brebis, on ne peut les traire. Elles montent, dans l'inondation, ſur des hauteurs qui bordent les landes.

On conduit également les vaches par bandes de cent vingt, rien de ſi ſauvage; leur poil, leur beauté annoncent un animal paré par la nature. On ne peut les traire; le bouvier ſeul, lorſqu'il a tué un veau, emplit la peau de paille, il l'approche de la vache, en tire du lait; mais bientôt elle s'apperçoit de la ſupercherie, & le bouvier eſt trop heureux d'échapper à ſes coups; elles n'ont également aucune demeure fixe; elles trouvent le ſoir des hutes éparſes dans les landes qu'elles connoiſſent.

On vend les veaux juſqu'à trente livres, mais on aime mieux les élever.

Quand on veut livrer une vache à un boucher, on la laſſe à courſe de cheval, on l'abbat, elle eſt enſuite liée dans une voiture & conduite à la mort.

Les marques que chaque propriétaire

a faites à ses vaches s'effacent tous les ans, on s'assemble, on poursuit chaque animal avec un cheval vigoureux; la vache lasse se retourne sur celui qui le poursuit, il profite de l'instant qu'elle baisse la tête, il la renverse, & la marque: on y voit aussi de nombreux troupeaux de chevres, mais on ne les trait pas.

Les chiens y sont presque tous blancs, leur vigueur, leur légéreté sont extrêmes.

On trouve des étendues étonnantes bien garnies en chênes, qui ne croissent pas, parce que leurs jets sont continuellement broutés. Il suffiroit de les garder, les recéper pour en faire des bois charmans. Le pin y croît avec une vîtesse étonnante, il fait la matiere d'un grand commerce; la Bretagne en tire de la raisine, de la térébenthine, du goudron, de l'essence, &c. Elle donne en échange du bled, du beurre, &c. La population y est si peu nombreuse, que

la main d'œuvre y eſt fort chere : on loue une ſervante ſoixante liv., un valet cent livres ; on nourrit & on paye par jour à un journalier juſqu'à douze ſols ; à peine la moiſſon eſt-elle finie que le bled dépoſé en meule eſt battu par pluſieurs hommes rangés en cercle dans une place devant la maiſon deſtinée à cet uſage ; on donne le neuvieme, & ſouvent a-t-on peine à trouver des ouvriers à un prix ſi avantageux.

On ne tue jamais de bœufs, ſeulement du veau & du mouton qui s'y vendent fort cher.

L'air peſtilentiel qui s'exhale de ces eaux croupies y rend les fievres communes ; les habitans y ont un air pâle, livide, & tout annonce des contrées proſcrites par la nature.



CHAPITRE XX.

Moyens pour fertiliser les landes de Bordeaux ; de quelle maniere viendroit-on à bout de peupler les landes de l'intérieur du Royaume ?

On ne peut compter sur des colonies florissantes, tant que l'on respirera dans les landes de Bordeaux un air perfide à la santé. Le grand détail dans lequel je suis entré, l'examen le plus réfléchi m'ont prouvé que l'on peut triompher aisément de l'élément qui est la source de tous les maux attachés à ces contrées. C'est la santé qui rend cher tout ce qui nous environne, c'est elle qui dirige nos travaux, notre commerce, c'est elle seule qui peut animer, donner l'être à des richesses en tout genre.

J'ai déjà dit que l'argile qui est dans toutes les landes à peu de profondeur,

retient l'eau, l'empêche de s'échapper; ces marais croupis jettent une odeur fétide, les puits creusés à peu de profondeur ne donnent point une boisson salubre, parce qu'ils ne renouvellent leur eau que de ce qui est presque sur la superficie par conséquent déjà gâtée. On la fait bouillir, mais combien de gens n'ont pas ni le pouvoir, ni la précaution de se garantir par là de sa malignité? Il ne s'agit, pour rendre l'air sain, que de décharger ces landes du trop d'humidité, & rien n'est plus aisé. On trouve partout des traces de torrens qui vomissent ou dans le ruisseau de la Jalle qui se jette dans la Garonne, ou qui peuvent se décharger avec très-peu de dépense dans la mer qui entoure les landes. Le moindre fossé y conduira les eaux; on a un exemple frappant, dans la terre de M. de Sivrac, de la facilité des desséchemens. Ce seigneur voulut se faire une forêt de près de quinze cens arpens; il l'entoura de fossés, & la planta

en chêne, le gland fut étouffé par la lande; mais cette partie fut entiérement desséchée. Si un moyen aussi simple a pu faire un effet aussi grand, on sent que lorsque le génie industrieux aura dirigé les écoulemens, il ne restera rien qui puisse nuire; un voisin suivra la direction du fossé qui confine à son champ. Tout se fera d'accord, le revers des fossés peut être planté en peupliers, ou autres arbres aquatiques qui liera les terres, les affermira avec ses racines.

Deux laboureurs se joindroient après leurs travaux; ma charrue attelée de quatre boeufs défricheroit pour l'un & l'autre des terres, qui, en produisant, donneroient le tems aux anciennes de se reposer. Je ne doute point que l'argile qui est très-aisé à tirer des entrailles de la terre, ne servît d'excellente marne; sa nature compacte, grasse, feroit merveilles, dans un sable qui péche par le contraire. La luzerne y végeteroit supérieurement, on jouiroit peu à peu des

mêmes avantages que j'ai fait voir par la suite d'une méthode entendue.

On trouveroit sur les levées, des bois propres à bâtir : Blaye & tous les environs le sont de peupliers naturels à la France ; sa force le met en état de porter des fardeaux, de suppléer presqu'en tout au chêne. Je le crois très-préférable à celui d'Italie. Ce dernier croît un peu plus vîte, devient plus beau ; mais j'ai l'expérience qu'il est bien plus foible ; sa chûte à une certaine grosseur le brise, & je doute qu'il fût propre à bâtir.

Pour se procurer une eau excellente, on creuseroit à grande profondeur ; des pompes videroient à mesure que le mineur s'enfonceroit ; l'ouvrage fini, on jeteroit plusieurs voitures de petits cailloux communs dans les landes ; ils filtreroient l'eau qui tireroit sa source plus bas que la superficie.

Avec ces précautions on respireroit bientôt un air aussi pur, on verroit des

hommes auſſi ſains qu'à Bordeaux & dans le reſte de la Guyenne.

La terre déchargée du trop d'humide produiroit infiniment ; le vin y ſeroit parfait ; le commerce qui y eſt de la plus grande facilité par la mer, auroit bientôt donné un air de vie à ces lieux ſauvages.

On a, par le voiſinage de Clérac, la preuve de la ſupériorité qu'auroit le tabac dans ces lieux ; une plantation avantageuſe pour le colon, mais au compte du Roi, attireroit une foule d'habitans. L'idée ſeule d'une culture différente conſacrée juſqu'ici à ces iſles dont le nom ſeul excite *ſi fort la* cupidité, remueroit tous les cœurs. On ne chercheroit pas tant de commodités ; la moindre cabanne ſuffiroit, l'aiſance la rendroit bientôt commode, peut-être même en feroit-elle une habitation magnifique ; nos plus belles villes n'ont point eu des commencemens plus brillans.

On m'objectera que malgré mon éco-

nomie, il faut de grosses sommes pour pourvoir à la subsistance, donner des outils, &c. Ignore-t-on le fameux établissement des Invalides. Un grand Roi sut, sans s'épuiser, ni charger ses sujets, procurer une retraite gracieuse à des hommes qui avoient sacrifié leur vie pour défendre la patrie.

Cette jeune noblesse peu accommodée des biens de la fortune, n'a-t-elle pas trouvé de nos jours l'éducation la plus parfaite, des maîtres de toute espéce; enfin ce qui forme le corps & l'esprit, tout leur est prodigué.

L'état trouve des guerriers élevés dans un noble mépris de la mort, des peres envisagent avec la plus douce espérance des enfans qui pourront relever l'éclat d'un nom presqu'oublié. Quoi! tant de bienfaits! tant de superbes bâtimens qui ne sont onéreux ni au trésor, ni aux peuples, peuvent-ils nous laisser douter que le génie qui a fait éclorre des desseins aussi utiles, ne puisse trouver le moyen de lever ces difficultés?

On m'opposera différens obstacles pour étendre la population dans toutes les landes du Royaume. Si je défriche, mes granges sont trop petites, je ne peux bâtir. Comment pourrois-je construire au milieu des landes une habitation, y nourrir un métayer, ses bestiaux, jusqu'à ce que ses récoltes le nourrissent ? La chose est simple. Il faut mettre en meule; dans l'instant la grange est inutile. Un simple appenti suffit pour battre à couvert dans toutes les saisons. On ne débutera pas par un établissement au milieu de la lande; mais au bout de quelques années, lorsqu'une métairie aura beaucoup défriché, on semera des prairies dans les terres à portée du défrichement. Lorsque l'on verra les choses en état, on élevera près de la lande une hutte pour le cultivateur, quelques cabanes pour les bestiaux; on lui donnera tant d'arpens déjà semés à recueillir, une portion de prairies, il défrichera dans l'hiver de quoi semer l'année d'ensuite,

dès en entrant il façonnera des terres déjà en valeur pour subsister, & au bout de quelques années il procurera à un autre établissement les mêmes secours. Ce moyen suffit pour s'étendre avec vivacité de proche en proche. Des habitations aussi pauvres rempliront également l'objet du propriétaire. Dans le Bas Poitou, dans les marais de la Rochelle, on trouve par-tout des domaines aussi peu brillans, ils donnent cependant un revenu considérable, & l'industrie supplée par-tout à ce qui est regardé ailleurs comme indispensable.

On ne fertilisera jamais en grand tant de pays anéantis, que par un raisonnement sage. Je vois les propriétaires y faire des bâtimens dispendieux, & ne pouvoir ensuite fertiliser le terrein; si au contraire ils s'attachoient à bonifier la terre, & remettoient à bâtir dans des tems plus heureux, ils mettroient quatre fois plus de domaines en valeur; mais chacun concentré chez lui ne voit pas

au-delà, on imagine des néceſſités, la fureur de bâtir aveugle, & ſouvent le déſeſpoir met la derniere pierre.

La fécondité embellira bientôt ces demeures; commençons d'abord à jouir d'abondantes moiſſons, de nourrir de nombreux troupeaux, nous réunirons enſuite l'agréable à l'utile.

Peu de terrein produit beaucoup de graines de treffle, ſeule prairie qui réuſſiſſe parfaitement dans preſque toutes les landes. Lorſque les défrichemens ſeroient étendus, que l'on ne pourroit donner d'engrais aux terres épuiſées par les anciennes productions, au lieu de les laiſſer dans un repos inutile à l'agriculture, on les ſemeroit en treffle à la derniere ſemaille. La prairie dans un ſol maigre ne s'éleveroit pas aſſez pour être fauchée; mais ce ſeroit un pâturage excellent, on n'y enverroit les beſtiaux qu'avec précaution, on ne les y mettroit que dans des parcs, ou on ne les laiſſeroit que le tems de ſe raſſaſier. Les

débris de cette plante, les excrémens des bestiaux rendroient cette même terre d'une fécondité singuliere. Une portion seroit sacrifiée au troupeau destiné à la graisse ; les bêtes à cornes ne pourroient paître favorablement dans les lieux où la brebis auroit passé, on les enverroit dans des endroits différens. Tous ces jardins, ces champs si précieux autrefois, dont on voit encore aujourd'hui les traces de clôture ou de culture, deviendroient par progression aussi intéressans à leur maître ; l'idée de la dévastation, de l'état actuel, paroîtroit aussi étonnante dans ces tems que la beauté, la fertilité & la puissance dont ces landes étoient autrefois partagées, nous offrent à présent des idées peu croyables. Que sont devenus ces cultivateurs de la Syrie, de la Lydie, de tant d'héritages jadis si fertiles ? Comment la population si nombreuse de l'isle de Crete, de Rhodes, de Chypre, &c. &c. &c. a-t-elle si fort diminué. Tout a disparu comme un

ſonge flatteur. La paix, l'intelligence avoient rendu ces Royaumes floriſſans, l'horreur de la guerre les a degradés. Une révolution ſalutaire peut nous rendrela jouiſſance de ſi grands biens, & la puiſſance de la nation augmentée chez elle, en la rendant invincible, contribuera au bonheur de tous les états.



CHAPITRE XXI.

Combien il eſt aiſé de parvenir à une grande jouiſſance ſans dépenſe.

IL faut rendre les peuples heureux, les enrichir même, répandre l'abondance dans tous les ordres, les mettre en ſituation de fournir aiſément & ſans murmure les ſubſides d'où dépend la conſervation de l'Etat.

On a vu dans les chapitres précédens que les maux ſont preſſans, les ſecours en tout genre ou impoſſibles ou éloignés. Ce que je propoſe peut changer en peu d'années la face de ces contrées qui ſemblent proſcrites par la nature.

C'eſt le défaut d'engrais qui fait qu'un ſol heureux ſe refuſe à tout, les beſtiaux qui les procurent manquent de nourriture, dès-lors preſque point d'élèves, aucune douceur pour la vie du

laboureur, point de commerce, aucune de ces ressources qui offrent aux cultivateurs des secours dans toutes les saisons.

Un laboureur semera d'abord un demi-arpent de terre en herbages qui y seront propres ; il les fumera afin de jouir de tous les avantages qu'elles procureront, comme graines, fourrages ; l'année d'ensuite, la semence que ce moyen lui fournira, étendra ses prairies, si ses terres sont toutes en valeur, chose fort rare ; ce qui sera destiné à la production des graines, infiniment plus fumé, donnera des recoltes immenses ; à mesure que la prairie périra, elle offrira au cultivateur un sol précieux qui produira sans engrais avec une abondance singuliere, des grains de toute espéce. Mais s'il y a des landes, à mesure qu'elles seront défrichées, on semera une pareille quantité en prairies. Il ne faut pas plus de bestiaux de travail ; on profite pour le défrichement de l'hi-

ver, ce tems d'inaction, où la nature dans un profond repos en laisse aussi au laboureur.

Tout lecteur judicieux voit que ce cultivateur n'a besoin de faire aucune avance, que ses richesses viennent aisément & par gradation.

Dès la seconde année il respire, il a assez de fourrages pour ses animaux de travail, il augmente ses bestiaux dans la troisieme; s'il ne peut les avoir lui-même, il s'en procurera à bail avec facilité, en prouvant qu'il peut les nourrir; il trouvera par-tout des personnes empressées à lui en fournir; on sent qu'il faut peu de tems pour que sa part suffise à remplir sa place; une bonne nourriture donne la fécondité à tous les genres.

Les grains alors se sentent déjà du bien-être du maître, les engrais augmentés marquent de tous côtés une différence sensible.

Ces mêmes biens n'exigent pas dans la

la régie des frais plus considérables ; un berger menera également un troupeau plus nombreux, les bêtes à cornes seront aussi bien conduites par le vacher, les chiens ne seront pas plus voraces ; une source inépuisable de biens coulera sans interruption. En outre, comme le nombre de vaches peut décupler par une nourriture succulente, par les regains dont on leur abandonnera une partie, elles donneront une crême & plus abondante & plus délicate.

Les veaux nourris avec abondance seront grands, forts, les uns deviendront des bœufs vigoureux, d'autres des vaches abondantes ; ceux qui servent aux boucheries offriront une viande blanche d'un goût excellent.

Le rebut du laitage, le petit lait nourriront une quantité de porcs, de dindons, qui, sans ce secours, ne s'élèvent que difficilement.

Une révolution aussi prompte n'a rien qui puisse surprendre ; une culture

contraire à l'usage, révolte; mais ce que je propose est simple, un champ bien cultivé, fumé, semé en prairies ou sans autre chose ou sur des bleds. Rien de tout cela ne choque les idées du laboureur, aucun n'ignore le prix d'une prairie, d'un pâturage abondant près de la maison. Dans toutes les provinces où j'ai pénétré, tous desiroient jouir de ces avantages; il y a dans chaque contrée des hommes qui ont voyagé, qui ont vu des pays fertilisés par les prairies. Ce vieux soldat retiré chez lui vante sans cesse les treffles de la Flandre, les gras pâturages de la Hollande; ce négociant de bestiaux, ce malheureux que la misere force d'aller chercher de l'ouvrage dans les cantons les plus riches de la France, ont dans tous les tems excité au fond du cœur de leurs compatriotes un desir ardent de fertiliser leurs campagnes. Tous se prêtent d'autant mieux qu'ils voient par là peu de travail & beaucoup de profit à espérer. Si ce

moyen donne au pauvre la faculté de s'enrichir, l'homme aisé ira plus vîte, il étendra, dès la premiere année, ses prairies; il jouira dès la seconde de récoltes abondantes, personne ne partagera avec lui le produit de ses troupeaux, il ne sera lié par aucun bail onéreux.

Ces plantes précieuses répondront aux soins que l'on en prendra, elles répandront leurs bienfaits à proportion de la dépense. Je me tais sur le prompt avantage que procurent les richesses; mon seul but regarde ces pays où la misère est presque générale. J'en viens de tirer notre cultivateur, il faut le suivre dans sa carriere, voir à quel point de perfection peuvent atteindre les arts dans un pays où tout est animé par l'aisance.



CHAPITRE XXII.

Suite des biens que procure cette méthode.

NOTRE cultivateur ſent enfin le plaiſir d'exiſter. Les maux qui l'accabloient commencent à ceſſer ; il paye ſes créanciers, achette les beſtiaux pour ſon compte, la taille n'a plus rien qui le révolte.

Au bout de quelques années, s'il s'apperçoit que la prairie ſemée la premiere dépérit, il en ſeme une pareille étendue de terres cultivées, fume beaucoup ; la terre engraiſſée eſt plus friable, la prairie y vegette d'une maniere ſinguliere, & ſon abondance l'emporte infiniment ſur les premiers ſemis ; malgré ſes ſoins, ſes terres ne porteront que difficilement de l'orge, on ne l'aura même que languiſſante. Les années ſéches, la prairie qu'il

détruira lui en donnera de très-belle. Ce grain l'emporte de beaucoup ſur l'avoine, & c'eſt un avantage d'avoir des terres où il réuſſit parfaitement. L'année d'enſuite on y ſemera du froment qui y viendra gros & net; le produit en ſera conſidérable. Tous les ans on jouira par gradation du même avantage, en ôtant la prairie d'un champ pour la tranſporter dans un autre.

L'abondance des récoltes ne cauſe pas plus de dépenſe au cultivateur; il ne met pas plus de ſemence, ne laboure pas plus fréquemment ſes champs; ſes bleds ne ſont pas ſeyés à plus haut prix que dans ces tems malheureux, dont le ſouvenir l'effraye encore. Sa maiſon remplie de volaille, de beſtiaux fournit abondamment à ſa nourriture. Le rebut, l'inutile d'une infinité de denrées lui donneront de nouvelles richeſſes. Les animaux y trouvent une nourriture abondante. Des biens juſques-là inconnus s'offrent de tous côtés. Il vend toutes

les ſemaines du veau, de la volaille, du beurre, du fromage.

On ſubſtituera à ces vaches chétives, petites, l'eſpéce la plus groſſe; les plus beaux élèves feront encore une nouvelle ſource de biens. La Normandie & d'autres provinces vont très-loin chercher de jeunes bœufs, des géniſſes, d'autres provinces les achettent gras dans leurs pâturages, lorſque la vieilleſſe les rend peu propres à la culture. Le laboureur calculera à quel âge leur débit ſera le plus avantageux; chaque foire lui donnera de nouvelles richeſſes, grains, beſtiaux, laines, denrées, tout ſe réunira à l'enrichir. Ses chevaux ou ſes bœufs ſeront plus forts étant mieux nourris, les harnois & plus ſolides, & plus commodes. En peu d'années tout ſe ſentira de l'opulence du maître. L'ouvrier qui trouvera un avantage à le ſervir, ſe ſurpaſſera lui-même pour perfectionner ſon ouvrage. Le manœuvre attaché au laboureur ſe ſervira du même

moyen en raiſon de proportion. Ils ont tous ordinairement deux à trois arpens de terre, une ou deux vaches, la même méthode les mettra à l'aiſe : ils ſeront bien payés de leurs travaux, bien nourris. La population augmentera ſenſiblement, parce que tous trouveront une occupation avantageuſe. Le laboureur étant à l'aiſe, ne négligera rien. Sa pauvreté l'avoit arrêté jusques-là, mais le bien-être lui donne de nouvelles idées ; il fait boucher des piéces expoſées, bêcher les endroits où la charrue ne peut labourer, entretient bien ſa vigne, n'épargne pas la dépenſe pour faire produire à ſon jardin l'utile & l'agréable ; s'il a quelques terres remplies de rochers que l'on ne puiſſe cultiver, il les fait planter en bois, fait tirer des marnes ; enfin il occupe une infinité de bras qui juſques-là avoient regardé le mariage comme le centre de la miſère ; il le leur rend riant ; l'avenir même ne leur offre que du gracieux : ils eſperent que leurs

enfans les feconderont, contribueront même à rendre leur condition plus aifée. On fent que tout ce que j'avance eft non-feulement poffible, mais même conféquent; je ne propofe point de moyens difpendieux, de forcer la nature à force de bras, de travaux de toutes efpéces, tout cela eft inutile. En fuivant une méthode auffi fimple, on voit que l'on peut amener des biens de toute efpéce à leur perfection.

On en a une preuve par un exemple de l'Antiquité. La Sicile ravagée tour à tour par les Carthaginois & par les Romains, n'offroit qu'un tableau affreux des ravages de la guerre. Hiéron, en montant fur le trône d'une partie de ce Royaume, ne trouve qu'un peuple malheureux; il aime l'agriculture, en anime toutes les parties, il fait voir dans l'inftant une population nombreufe, une puiffance formidable; s'il n'eût pas connu des moyens fimples fans dépenfe pour en venir à bout, feroit-il parvenu fi

vîte à une auſſi grande puiſſance. Ce Royaume, aujourd'hui au ſein de la paix, gouverné par un Prince ſage, n'offriroit point des reſſources comparables à celles qu'une de ſes contrées pouvoit répéter. La choſe eſt ſimple, l'étude de la nature a été négligée, on ne tire pas du ſol le plus heureux la moindre partie des richeſſes qu'une culture entendue répandroit avec profuſion.

L'expérience des autres ne m'a point décidé; j'ai eſſayé en grand, j'ai ſaiſi par la méthode la plus ſimple, la nature pas à pas; elle n'a pas varié, & j'ai même vu ſurpaſſer mes eſpérances; on trouvera dans cet ouvrage quelque choſe de différent du premier; je n'ai point eu honte de revenir ſur mes pas, lorſque l'expérience m'a convaincu. Mon projet a été de faire le bien, de le prêcher uniquement pour le faire. Je me croirois coupable de leze-humanité, ſi je ne faiſois part à ma patrie des dé-

couvertes que m'a procuré le travail le plus opiniâtre, les courſes les plus ſuivies. Une opération qui réuſſit ne fait jamais régle pour une ſeule fois. J'ai gardé le ſilence tant que j'ai vu ma méthode ſûre & le ſuccès égal.

Par une ſuite toute ſimple de l'accroiſſement des richeſſes du cultivateur, le troupeau qui n'étoit compoſé que de ſoixante à quatre-vingt bêtes languiſſantes, augmentera infiniment, une nourriture abondante les rendra forts, vigoureux; les brebis élèveront aiſément leurs agneaux; les rigueurs de l'hiver n'influeront que peu ſur leur propagation, tantôt on vendra une troupe de moutons, tantôt une portion de brebis que la vieilleſſe ou la ſtérilité proſcrivent. Ne pourroit-on pas même ſe ſervir de l'ancien uſage de les traire; je ne doute pas qu'une bonne nourriture ne leur donnât un lait excellent, que les fromages n'en fuſſent bons & ne payaſſent au moins le berger. Que riſ-

que-t-on de faire une épreuve aussi simple ? L'usage n'en seroit pas nouveau; le fromage des brebis tenoit le premier rang dans les repas champêtres des Anciens. Le mêlange peut faire quelque chose de plus parfait; je ne doute point que le lait de brebis mêlé dans celui de vache écrêmé, ne rendît des fromages supérieurs à ceux que l'on fait pour le commun.

On m'objectera que par ma méthode je multiplie & les vaches & leur produit; qu'il est inutile par conséquent de traire les brebis; que les fromages trop communs ne rembourseroient pas le cultivateur de la dépense qu'il feroit pour se les procurer.

Je réponds que les villes se sentent de la misère de la campagne. Les ouvriers sont obligés d'y mener la vie la plus frugale; le pain seul compose souvent leurs repas. L'aisance une fois répandue par la bonne culture, tout s'en sentira; les marchands, tous les états employés,

bien payés ne plaindront plus une meilleure nourriture ; on peut en outre faire par cet objet un commerce intéressant ; la bonne qualité des herbes ne contribue pas plus que la façon pour donner les fromages les plus célèbres. La Lorraine n'en produit que de mauvais, d'un débit chétif ; M. de la Galaisiere, Intendant de cette Province, s'éleva au-dessus des préjugés ; j'ai mangé chez lui des fromages qu'il fait, qui peuvent le disputer aux meilleurs de la Suisse ; j'ai vu dans des Provinces où jamais on n'en mange de passables, venir à bout d'imiter parfaitement les meilleurs de la Brie. Le génie industrieux triomphera de tous les obstacles. La Hollande ne tire-t-elle pas de ce commerce de grands avantages ? Ne pourrons-nous pas être leurs rivaux en ce genre, les surpasser même par l'étendue de nos possessions propres à cet objet ? Le bien-être de tous les ordres en fera faire une consommation prodigieuse qui, en rendant la vie

plus douce, contribuera à la circulation; on ne verra plus alors les habitans d'un pays naturellement gras, plus malheureux que ceux d'une terre disgraciée par la nature.



CHAPITRE XXIII.

Les ſuccès de l'Agriculture contribuent au bonheur de l'Etat.

LA multiplication prodigieuſe des beſtiaux de toute eſpéce fera baiſſer à coup ſûr le prix de la viande, des cuirs, des laines. Le produit n'en ſera pas moins conſidérable pour le laboureur, puiſqu'outre les fumiers, il aura au moins quatre fois plus d'animaux; quand il ne les vendroit que moitié, il doubleroit encore. Une infinité de miſérables que le haut prix de la viande réduit à une abſtinence forcée, jouiroient alors des alimens que leur qualité d'hommes leur a deſtinés; ils ne regarderoient plus leur patrie comme une demeure malheureuſe, où à peine ont-ils le néceſſaire. Nous n'aurions pas beſoin de tirer à grands frais de l'Etranger ces chairs ſa-

lées qui font un commerce important, nos armées, nos vaisseaux trouveroient dans nos pâturages des viandes de toute espéce, on ne tireroit plus de l'Irlande ces cargaisons de bœufs qui sont pour ce Royaume une ressource étonnante; nos voisins s'empresseroient d'en charger chez nous s'ils les trouvoient à un prix plus bas qu'ailleurs. En vain la patrie du Négociant lui offrira-t-elle les mêmes denrées que l'Etranger, jamais il ne calculera les avantages patriotiques, l'intérêt seul guidera son vaisseau; il ira charger la matiere dont le retour lui promet davantage.

Tant de contrées où le bled ne vient qu'avec peine, sont de tems à autre frappées des plus cruels fléaux : une sécheresse, d'autres inconvéniens font un effet si terrible, qu'à peine recueille-t-on la semence; on voit aussi-tôt regner le désespoir; ce sont des levées sourdes, dit-on; de là les cris, les imprécations, les murmures contre le Gouvernement,

le plus sage ; les subsides, cette chose si nécessaire à la conservation de l'Etat, ne peuvent être payés. Le Prince ne voit qu'avec larmes ses sujets expirans ; il fait venir de l'Etranger des bleds qu'il distribue à des hommes dont il est le dieu-sauveur ; le trésor s'épuise, le payement des dettes de l'Etat devient impossible, & le meilleur des Rois est souvent obligé de n'acquitter que lentement les engagemens les plus pressans.

Tous les ouvriers qui tirent à grands frais les cuirs de l'Etranger, les trouveront sous leurs mains ; ils donneront à leurs concitoyens un argent, qui envoyé auparavant dans des contrées éloignées, ne se remplaçoit qu'avec des peines infinies. La circulation animera tous les Etats.

L'aisance excitera l'industrie, le tanneur du Berry, du Poitou, du Limousin, de la Guyenne, apprendra qu'il peut donner à ses cuirs la perfection de ceux de Liége, d'Angleterre, en les

laiſſant plus long-tems dans la foſſe ; rien de ſi miſérable que leur qualité dans ces premieres provinces; ils ont l'écorce en abondance ; mais la miſère, l'ineptie ſemblent triompher de tous les Etats.

Ce genre de commerce donnera un prix au chêne, & le tanneur y trouvera ſon compte. Le propriétaire des bois regardera ſon bien d'un autre œil, il gardera, plantera avec ſoin les endroits vides & foibles, qui juſques là avoient été dévorés par les beſtiaux. Nous avons des pays où le bois eſt de ſi mince valeur, que l'on n'attache aucun prix à ſa poſſeſſion ; on pourroit établir ſur quelques ruiſſeaux à portée des moulins à tan, qui rendroient bientôt ces mêmes biens précieux. La population qui ſuivroit néceſſairement, conſommeroit ces bois qui avoient été juſques là mépriſés & regardés comme inutiles. On verroit de proche en proche les landes défrichées, d'abondantes moiſſons couvrir ces campagnes auparavant déſertes, de tous

côtés bondir des troupeaux de toute efpéce; infenfés que nous fommes! nous allons chercher dans des climats glacés, ou dans des régions brûlantes des biens que nous avons chez nous. Nous y perdons la fanté, ce bien ineftimable, l'Etat une population nombreufe; cet équipage fi vigoureux en levant l'ancre, fe trouve fouvent détruit à fon retour; cet homme robufte que la cupidité entraîne fous un ciel contraire à fa fanté, perd par dégré fa vigueur, & la patrie en lui la tige d'une famille nombreufe.

Examinons les tréfors que nous pouvons poffféder, nous verrons les productions étrangeres inutiles, & toutes les nations venir chercher chez nous des douceurs que leur patrie leur refufe.



CHAPITRE XXIV.

La bonne culture multiplie les troupeaux; de quel avantage est l'abondance des laines pour un Etat.

On a vu dans le chapitre précédent combien les bêtes à laine augmentent par la nourriture abondante que leur donne les prairies artificielles.

Nous tirons des Royaumes voisins, les laines de Ségovie, les draps d'Angleterre, des laines filées de toute espéce; enfin nous fournissons à nos ennemis des armes contre nous-mêmes; notre argent enrichit, fait fleurir leurs manufactures; nous sommes, sans y penser, l'instrument de leur grandeur. Jettons les yeux sur nous-mêmes, nous les égalerons, peut-être même les surpasserons-nous? Les glaces de Venise faisoient l'admiration des nations; nous

ne nous en procurions qu'à grands frais. A présent la grandeur, la beauté des nôtres l'emportent infiniment ; ne voyons-nous pas les fayances françoises très-supérieures à celles de la Chine & du Japon ?

Les moutons, les brebis mal nourris, échappés avec peine aux maladies contractées par la misère, ne donnent qu'une laine grossiere, de peu de qualité; une excellente nourriture lui donnera un degré de perfection, nous donnera la facilité d'en nourrir d'une nature différente à celle du pays, qui faites à la misère échappent plus aisément à la mort.

Alors le génie inventeur aura un beau champ; un particulier découvrira l'art de donner aux laines la plus grande finesse. Un autre établira une manufacture de draps, dont le solide & le brillant feront l'admiration de la nation.

Les laines les plus fines, travaillées avec art, en illustrant une nouvelle ma-

nufacture, arrêteront l'exploration de notre argent, peut-être même trouverons-nous dans cette partie une branche de commerce intéressante.

Les draps les plus communs habilleront des millions d'hommes qui n'ont eu jusqu'ici que des habits de toile pour se défendre des rigueurs du froid. Le bon citoyen verra enfin l'humanité jouir de ses droits, ses compatriotes goûter le fruit de leurs travaux, & ne point regarder avec les yeux de l'envie ceux que leurs richesses ont soustraits jusqu'ici à la misère publique.

Un débit de draps aussi grand sera un lien puissant. Le cultivateur enlevera fabriquée une partie de ce qu'il aura donné en nature. Tout ce qui l'environnera se sentira de son opulence. Tous les ordres de l'état lui tiennent, lui seul les anime. Ne pourra-t-on pas imiter le teint d'Angleterre, dont nous tirons une si prodigieuse quantité pour les bas? Le génie françois a fait de plus grands ef-

forts; une fois tourné du côté de biens aussi solides, il n'est point de progrès que l'on ne puisse espérer. Toutes les sommes que nous donnons pour les matieres étrangeres répandues parmi les nations, feront éclorre des génies, naître des découvertes.

Cette multitude d'hommes qui jusqu'ici n'ont eu pendant l'hiver que de la toile pour se couvrir, ne sont pas mieux couchés; la plûpart n'ont pour lit qu'un peu de paille; l'abondance des laines, l'aisance qui sera répandue dans tous les ordres, feront disparoître tous ces signes de misères, on fera de bons matelats, on fabriquera des couvertures de toutes espéces, & le bien-être se trouvera avantageux pour l'agriculture. Un emploi aussi considérable de ces laines en donnera un débit sûr & prompt. L'Angleterre doit une partie de sa grandeur à ce genre de commerce. Elle a tiré de toutes les nations les espéces de bêtes à laine, de la quantité la plus supérieure

par des expériences multipliées ; elle les a établies solidement dans ses provinces, par degré elle a perfectionné ses laines, elle a donné à ses ouvrages un degré de beauté où nous pourrons atteindre ; ses belles couvertures, ses draps, ses ratines si vantées ne l'emporteront point sur les nôtres, l'emulation, la jalousie, l'intérêt feront des prodiges parmi nos ouvriers.

Celui qui se distingue d'une façon particuliere pourroit être récompensé d'une médaille, auroit une place distinguée à l'église, pourroit même être quelques années exempt d'impositions.

Celui qui trouve un secret avantageux à sa patrie, lui rend des services bien plus réels que ces hommes qui n'ont que le bel esprit en partage, & dont les écrits ne servent souvent qu'à corrompre les moeurs, énerver la nation.

CHAPITRE XXV.

Du Lin, des Chanvres, avantages de leur Commerce.

Les prairies artificielles donnent une nourriture abondante aux animaux, nous procurent les plus riches récoltes; ces bienfaits sont grands; ce n'est pas tout; les chanvres que l'on met dans les terres où les prairies artificielles ont péri, parviennent à la plus grande beauté. Cette fécondité est si marquée, que j'en ai vu d'une hauteur étonnante dans un champ assez mal labouré, mais récemment défriché.

Les terres propres au chanvre sont fort rares; la plûpart des laboureurs n'en recueillent qu'en petite quantité, de là la cherté des cordes, des toiles: l'exportation de notre argent chez l'Etranger pour nous en procurer.

Dans

Dans l'examen que j'ai fait, je trouve à peine un quartier de cheneviere par métairie. Selon ma méthode, le cultivateur aura tous les ans beaucoup de prairies à changer de nature; il en peut consacrer deux arpens au chanvre, la culture de cette plante perfectionnée procurera de grands avantages.

Les prairies laissent aussi en périssant des sels singuliérement propres au lin; cette matiere d'un commerce précieux s'étendra au gré du laboureur. L'aisance qui animera tout, ne fera négliger aucune commodité; le bas peuple vendra des draps, l'usage du linge sera plus commun, l'industrie fera perfectionner les toiles; on leur donnera une beauté qui fera négliger celles de coton que nous allons chercher au travers des mers avec notre argent comptant. L'expérience a beau nous apprendre que l'usage en est moins sain que de celles de chanvre ou de lin; on ne sera décidé que lorsque l'on aura atteint le parfait.

Le rebut, le groffier fournira des cordes de toute efpéce; les machines en tout genre & la marine trouveront la matiere propre à tous leurs agrets. L'opulence anime les arts, annoblit & élève l'efprit aux connoiffances les plus cachées. Notre fage Monarque accorderoit des priviléges, combleroit de graces celui qui établiroit une manufacture, dont le brillant & la folidité l'emporteroient fur les autres.

On laifferoit le chanvre trois années dans la même terre, d'autres le remplaceroient au bout de ce tems. Le chanvre & le lin dépofent dans le champ où on les cultive, des fels finguliérement propres au bled; cette terre qui a perdu une partie de la fécondité que les prairies artificielles lui avoient laiffée, & qui depuis trois ans donne à fon maître les plus hautes productions en chanvre & en lin, donnera encore un beau froment, d'abondantes productions de

Mars, & deviendra après quelques années une prairie fertile.

Quelle différence, quel avantage pour l'Etat ! L'or que nous répandons à pleines mains dans l'Inde pour les toiles, dans le nord pour les voiles, les agrets, resteroit parmi nous. Nous n'aurions pas besoin de l'Etranger pour nous en procurer, nous serions même en état d'en faire une branche intéressante de commerce.

Une infinité de bras inutiles, de citoyens oisifs trouveroient dans ces travaux une subsistance honnête; la circulation des espéces donneroit une nouvelle vie à une partie de la nation. Je vois dans toutes les campagnes des familles nombreuses couchées l'hiver dès cinq à six heures du soir; elles ne se levent que fort tard; la paresse n'est pas le mobile qui les fait agir de la sorte; l'Huile qui les éclaire forme un objet de dépense; ils manquent d'occupations, & la misère étouffe des talens de toute espéce.

En multipliant les chanvres, les lins, on multiplie l'huile ; elle forme en diminuant une branche de commerce. Tous en profitent. Le bon marché eſt un gain clair pour un million d'êtres. La conſommation augmentera d'une façon étonnante ; ces lins, ces chanvres répandront la joie & l'abondance dans tous les lieux que la miſère fait languir. Toutes ces familles juſqu'ici ſans occupation travailleront ces matieres ; ils fourniront nos manufactures d'un fil excellent ; l'intérêt enfantera des efforts prodigieux ; la cupidité tournera les eſprits du côté du parfait. Les belles toiles demandent un travail parfait, on prodiguera l'argent pour s'en procurer.

Nous verrons dans ces mêmes lieux, dans ces manoirs dont on ne chaſſoit preſque jamais les ténèbres, la joie & les ris. Le pere de famille occupé avec ſes enfans dans le jour à la culture de ſon champ, les employera fort avant dans la nuit ; ſa femme inſtruira les plus jeu-

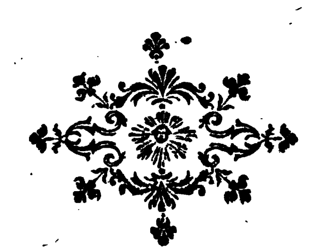
nes, diſtribuera à propos les récompenſes; celle qui aura atteint telle fineſſe, aura un quart pour elle. Ces repas qui empêchoient à peine de mourir de faim, feront remplacés par des alimens ſains & ſolides. Depuis onze heures du ſoir juſquà ſix heures du matin, le corps jouit d'un repos ſuffiſant; on reprendra alors les mêmes travaux, juſqu'à ce que le ſoleil éclaire aſſez les occupations champêtres. Une partie de ces familles trop foible pour s'en occuper, trouvera toujours à la maiſon un gain ſûr. Bientôt ces toîts ruſtiques prendront une forme riante; les richeſſes qui n'en ſeront plus bannies les embelliront; le voyageur croira être dans un jardin immenſe qu'un peuple heureux habite; les auberges qui ſe reſſentiront auſſi de la félicité publique, lui offriront d'excellens mets, de bonne nourriture pour ſon cheval. Il jouira d'un profond repos ſur un lit délicat, & le bien-être lui coûtera peu à cauſe de l'abondance.

Ces manufactures, ces biens communs dans les endroits jusqu'ici stériles, attireront un concours perpétuel & de marchands & de voituriers; les vignobles tireront en échange d'une liqueur délicieuse, des bleds, des toiles, des huiles, des étoffes; d'autres provinces troqueront leur superflu pour des choses qui leur manquent; c'est alors que les belles routes que notre grand Roi a fait faire, contribueront à lier la nation, on profitera de l'hiver, ce tems où la nature est dans un profond repos, pour voiturer; sans ces chemins faits avec autant d'art que de solidité, la plûpart des bestiaux de travail resteroient dans une inaction pernicieuse; un attelage prodigieux qu'exigént des chemins rompus, des montagnes escarpées, rendroit le commerce presqu'impossible; on ne se procureroit qu'avec peine l'exportation de ses denrées. On négligeroit des avantages qu'il faudroit acheter à un si haut prix. C'est à ces traits que

l'on connoît la profonde ſageſſe d'un maître ; s'il n'avoit pas un cœur auſſi tendre pour ſes peuples, que lui importeroit que les provinces ſituées au bout du Royaume jouiſſent d'un pareil avantage ?

On trouve un profit réel à charier pendant l'hiver le vin, les huiles de toute eſpéce ; les chaleurs font ſouvent gâter, affoibliſſent l'envoi des vignobles les plus célèbres ; les huiles coulent, ſouvent les plus grandes précautions en empêchent à peine la perte entiere ; les froids en pétrifient une partie, émouſſent la vivacité des autres. Le cultivateur profitera de ce tems, il tirera de ſes charois un profit conſidérable : le négociant n'en aura pas de moins grands ; d'énormes fardeaux voiturés aiſément, le bas prix des vivres feront arriver à peu de frais & ſans riſque, des marchandiſes d'une utilité indiſpenſable ; ſans ces routes auſſi belles que commodes, on n'auroit pu voiturer que l'été. Outre les riſques

que l'on court, une infinité d'hommes & d'animaux de travail ſeroient en pure perte pour l'Etat ; ils employeroient loin de leurs champs les ſaiſons les plus précieuſes à l'agriculture ; on ſent que l'abſence du maître ne peut cauſer que des effets pernicieux, & celui qui procure un auſſi grand bien ne peut être que le Pere de la Patrie.



CHAPITRE XXVI.

Des Suifs, du Beurre; avantages de leur commerce.

LES bestiaux plus nombreux, mieux nourris, donneront une quantité de suifs & de beurre; nous tirons de l'Etranger ces deux espéces de marchandises, leur mauvaise qualité n'en arrête pas l'importation, elles sont de la premiere nécessité; & ce secours, malgré son haut prix, est regardé comme précieux. Les moutons multipliés à l'infini contribueront à donner à la chandelle ce degré de perfection, où les autres suifs ne peuvent la faire atteindre.

Cette marchandise, si nécessaire, si utile à tous les Etats par son bas prix, diminuera la dépense de la nation; le cultivateur tirera encore un assez grand parti de la diminution du prix de ses

denrées ; elles multiplieront à l'infini.

Le beurre, sans lequel la plûpart des alimens sont insipides, manque dans la plus grande partie du Royaume ; le beurre le plus mauvais se vend en Guyenne, dans les landes du Berry, du Poitou, jusqu'à dix-huit, vingt sols la livre ; ces lieux qui semblent faits pour en fournir les autres provinces, par une méthode mal-entendue, ne peuvent suffire à leurs propres besoins ; ils négligent cette partie intéressante, jusqu'à jeter dehors, fouler aux pieds les balles d'avoine, de froment, qui seules pourroient donner à leurs vaches une portion raisonnable de lait. En ne négligeant pas ces richesses naturelles au climat, en suivant la voie que je viens d'indiquer, toutes ces douceurs de la vie deviendroient communes par l'abondance & la fécondité des bestiaux ; ces hommes sur lesquels roulent les plus grands travaux, s'en privent par nécessité ; ils emploient pour leur nourriture les hui-

les les plus puantes, les graiſſes les plus mal ſaines. Combien ai-je vu de gens regarder comme précieux des alimens capables de révolter l'homme le moins délicat.

Cet article eſt très-intéreſſant. Le beurre frais ſe vend fort cher dans la capitale; l'on tire pour elle & pour une infinité de provinces le fondu & le ſalé; nous aurions auprès de nous à vil prix, nous acheterions dans notre patrie une denrée fraîche & excellente. Tous les beurres d'Irlande ſont de mauvaiſe qualité, preſqu'en huile, donnent aux ragoûts une odeur forte. Tous ces biens pour leſquels nous donnons tant d'argent à nos voiſins, appauvriſſent: les contributions ne ſe levent qu'avec des peines infinies; ſi cet argent étoit répandu parmi la nation, il circuleroit dans tous les ordres, entreroit dans les coffres du Prince, en ſortiroit pour acquitter les charges de l'Etat, ſe répandroit enſuite dans les provinces par les rameaux d'une circulation auſſi aiſée qu'indiſpenſable. Ces

idées, quoique très-grandes, n'en ſont pas plus difficiles à vérifier. L'avantage eſt trop grand pour que l'on néglige à les réaliſer.

Dans toutes les parties du Royaume j'ai vu l'eſprit de fermentation; on cherche à s'aggrandir, à tirer parti des domaines les plus abandonnés, il ne faut plus qu'un guide ſûr, une méthode entendue pour donner l'accroiſſement & la vie.

Chaque ſiécle a eu ſes révolutions; ſes degrés de bien & de mal; le génie d'une nation a fait naître dans tout les tems des idées particulieres. Elles ont alors animé tous les corps; les voyages de long cours, les conquêtes, la fureur de religion ont ébranlé notre Etat juſques dans ſes fondemens; aujourd'hui par un effet heureux, tout eſt porté du côté du vrai bonheur & les moindres efforts y feront atteindre.



CHAPITRE XXVII.

Quelles sont les suites avantageuses de l'abondance des Bleds, propriétés de nos Provinces.

L'EXPÉRIENCE a prouvé qu'en suivant une méthode aussi simple que celle que je viens de détailler, on jouiroit dans tous les terreins d'abondantes récoltes de bleds. C'est cette traite qui est la plus essentielle, la plus précieuse à l'Etat; les contrées les plus ingrates fourniroient le froment, seul grain propre au commerce étranger; en un instant la face du Royaume se trouveroit changée. Une immense quantité de bleds fait entrer par une aspiration naturelle un argent qui attache à jamais des habitans qui, sans lui, fuiroient une patrie malheureuse. L'homme aime le lieu qui l'a vu naître, la misere seule l'en chasse; S'il y trouve

un bien-être, il s'y fixe, il s'empresse de choisir une compagne de ses travaux; la population augmente rapidement; l'aisance embellit bientôt les lieux les plus affreux; ces pas escarpés, ces chemins impraticables s'applanissent; l'opulence efface l'idée de l'incommode, le transport continuel de grains, de marchandises propres au cultivateur, ce flux & ce reflux d'espéces qui circuleroient en liberté, feroient bâtir des auberges dans des lieux jusques-là désert; le cultivateur enrichi se bâtiroit une maison commode.

L'éloignement des grandes routes, des rivieres navigables n'arrêtent point le commerce des grains; ils se transportent de proche en proche; les blattiers pour le plus léger profit en fournissent les marchés voisins, qui, à leur tour, sont remplis d'hommes qui par des relations étendues en procurent la consommation.

L'Angleterre ne pourra jamais soutenir avec nous la concurrence de ce commerce; par une politique mal entendue

elle a avili l'or chez elle en le rendant trop commun. Cette mesure de bled évaluée 12 sols sous Henri IV, valoit réellement le prix qu'elle a aujourd'hui. L'argent est un bien dont la valeur n'est qu'à proportion de l'idée qu'on y attache, si l'Anglois, plus riche que nous, donne chez lui au poids d'un marc la valeur de ce qui en vaut deux chez nous; un écu de six livres en France ne sera que de trois livres dans la Grande-Bretagne.

Par ce rabais le prix des denrées, le loyer des terres, les gages des domestiques doubleront de frais la récolte; ainsi ce boisseau de bled que le cultivateur François sera fort aise de vendre quarante sols, n'en offrira à l'Anglois que vingt. Dès l'instant, pour se mettre de niveau avec nous, il faut qu'il le vende moitié de la valeur que nous y attachons. Le négociant Hollandois, Portugais, Espagnol, enfin les nations à qui nous vendons ces denrées, chargeront toujours chez celui où ils trouveront le

meilleur marché. Le cultivateur Anglois qui n'aura aucun avantage à la vente de ses bleds, négligera ses champs, & bientôt il verra que l'or seul ne peut rien pour le besoin de la vie.

C'est en donnant la valeur aux récoltes que l'on peut vivifier les campagnes; si un champ de bled peut donner un profit considérable à son maître, dans l'instant il fait des efforts; ses voisins le proposent pour modèle, & l'on voit partout une progression sensible; on ne craindroit plus la famine, si on pouvoit fertiliser tant de belles provinces qui ne produisent presque rien, si une partie des landes étoit cultivée, quel peuple nombreux ne nourriroit-elle pas? Quand nous serions concentrés chez nous, que nous ne posséderions rien au-delà de notre continent, nous pouvons atteindre à la plus haute puissance. Toutes les nations viendront nous payer un tribut d'autant plus certain qu'il sera volontaire.

Nous recueillons des vins d'une bonté supérieure ; le palais le plus délicat, l'estomac le plus foible y trouvent le délicieux & le cordial ; les peuples les plus éloignés peuvent s'en procurer, le transport ne fait qu'y ajouter de la perfection, on ne peut exprimer l'immense quantité que l'étranger vient en charger ; nos eaux-de-vie font la base des liqueurs les plus fines, de ces échanges si avantageux que les nations font avec les peuples de l'Afrique, de l'Amérique. Aucune partie du monde n'entre en concurrence avec nous pour ces denrées, toutes s'empressent à s'en procurer avec de l'argent comptant. L'embouchure de nos fleuves, nos ports sont sans cesse couverts de vaisseaux destinés à ce commerce. Nos salines font encore un objet important. L'Espagne, l'Allemagne & d'autres nations, l'échangent avec nous pour de l'or. Que l'intérieur des terres couvre nos rivieres de bled inutile à la consommation ; que le négociant Fran-

çois fourniſſe aux beſoins de l'Etranger pour ſon argent, qu'il y joigne des productions de toute eſpéce, précieuſes aux Colonies, & une infinité d'autres biens enfantés par les arts & l'aiſance, nous verrons aſſez d'argent pour la circulation, la fertilité ſe réunir à la fécondité. Le prix que l'on donne à ces biens fait que l'on cherche à les augmenter; on n'en peut venir à bout ſeul, le mariage devient alors indiſpenſable, & la population eſt toujours chez nous la ſuite d'un travail modéré, ſoutenu de l'aiſance.

L'Inde ne va pas au loin porter ſes productions, elle n'en envoie point dans des contrées éloignées des Colonies; cependant la vente ſeule de ſes productions la rend la partie la plus riche de l'Univers. On ne craindroit point de voir la nation amollie, peu belliqueuſe comme ces peuples du midi; notre climat rend les hommes courageux; le travail de la campagne endurcit les corps; c'étoit au milieu des champs,

parmi les laboureurs que les Romains levoient leurs ſoldats les plus braves.

Quelle puiſſance pourroit triompher d'un peuple heureux, intéreſſé par ſon bien-être à défendre une patrie qui lui prodigue des biens en tout genre. On ne craindroit pas ces années malheureuſes ; de puiſſans engrais procureroient toujours des récoltes qui ſuffiroient aux beſoins. Les pluies continuelles qui entraînent & dépouillent ces belles moiſſons des vallées fertiles, n'empêcheroient pas les admirables productions des pentes, des endroits élevés; l'humidité en aideroit la végétation d'une maniere puiſſante. L'abondance d'une partie balanceroit la perte de l'autre, & le mal ſeroit imperceptible.

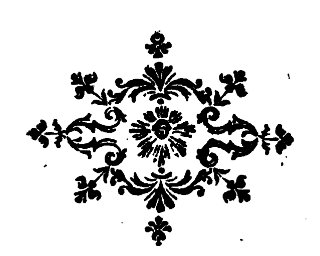
On verroit de tous côtés des ſpéculateurs qui tiendroient toujours des greniers immenſes de bled ; tout le Royaume, l'embouchure de nos fleuves ſeroient remplis de ces biens, & ils auroient un prix avantageux pour tous les

états, par la sagesse du Gouvernement. Tant de richesses remplaceroient bien la perte de ces contrées éloignées qui ne servent qu'à détourner la nation de l'objet principal, & à faire périr de bons citoyens.

Ces voyages heureux, ces expéditions si glorieuses n'ont qu'un brillant qui en impose; la perte d'une partie d'un équipage vigoureux, des biens peu nécessaires à la vie, souvent des injustices commises contre la liberté d'hommes nés aussi libres que nous, ne font voir que l'ouvrage d'un peuple peu éclairé sur ses vrais intérêts.

L'esprit de rivalité nous fait regarder avec envie la prospérité Angloise; si nous nous occupions des richesses naturelles à notre pays, ce seroit pour nous qu'elle iroit dans les climats brûlans de l'Inde, de l'Afrique, dans les glaces de l'Amérique. L'Anglois enrichi veut jouir des douceurs de la vie, il sacrifie alors son or, le prix de tant de travaux pour

s'en procurer ; s'il restoit pauvre, il se contenteroit de sa biere, de ses liqueurs que la fermentation lui procure : il n'animeroit pas par ses achats l'industrie de nos concitoyens. Un commerce suivi & sans concurrence formeroit en peu d'années des liaisons intimes, & par degrés l'animosité disparoîtroit entre deux peuples faits pour s'aimer.



CHAPITRE XXVIII.

Seroit-il avantageux de faire produire continuellement les terres.

On fent que l'Agriculture renferme des richeffes ineftimables ; les fentimens font partagés fur la maniere d'en jouir. Les uns veulent que l'on fuive l'ufage des landes de Bordeaux, qu'une raie foit pleine, l'autre cultivée, que cette derniere femée à fon tour l'année d'enfuite, céde la place à l'autre. D'autres nous propofent des moyens pour couvrir les champs alternativement de bleds & d'avoine, & que la terre foit fans ceffe productive.

J'établis d'abord pour principe que quelques endroits favorifés par la nature ne doivent jamais faire décider fur le général.

Les prairies artificielles peuvent fé-

conder un ſol naturellement maigre ; mais ils ne lui donneront point de degré de fertilité capable de fournir à une végétation continuelle. On trouve quelques cantons ſi heureux, qu'ils ne donnent jamais des marques d'épuiſement ; le laboureur voit toujours avec joie ſes eſpérances remplies, le bled le plus fort, des ſemis de Mars de toute eſpéce, les chanvres, les légumes, tout annonce l'abondance ; j'ai vu regarder dans ces endroits fortunés les fumiers comme des choſes inutiles ; loin de voir en lui le pere de l'abondance, on le jetoit dans des rivieres, on le releguoit loin des habitations comme inutile. Mais ces champs ſont marqués au coin de la célébrité ; ils ſont rares, & chaque domaine en France en a peu de cette nature. Il faut donc que les regards tombent ſur ce qui s'offre par-tout, même dans les provinces les plus fertiles, telles que la Brie, la Beauſſe, la Picardie, &c. &c.

Si l'on ſeme ſans interruption bled &

avoine, on épuiſe dans l'inſtant la terre ; on ne peut lui donner une culture qui l'impregne de ces ſels propres à la fécondité. Souvent une ſaiſon brûlante, après la récolte des Mars, recule ce labour ſi eſſentiel au ſemis des bleds. Le mois de Septembre arrive, on s'empreſſe alors à diſpoſer ces terres ; mais tous les efforts ſeront toujours inutiles, & la récolte ſera très-médiocre.

Le repos, l'impreſſion de l'air développent, ſont même les diſpenſateurs de la fécondité. Si lorſque mes ſemis de Mars ſont recueillis, je laiſſe mon champ, que l'année d'enſuite je lui donne dans les tems convenables une culture entendue, que je la ſeme dans la ſaiſon qu'exige le climat, mon bled couvre ſa terre, il étouffe ces herbes qui naiſſent avec lui, ces plantes annuelles à la graine deſquelles l'air ſert de véhicule.

L'expérience m'a prouvé que la récolte d'un champ faite ſelon cette méthode, doubloit au moins celle de la

terre ſemée immédiatement après la fauchaiſon des Mars. Les ſels analogues à la plante épuiſés par les productions, ſe réparent par cet intervalle, & l'on peut jouir par l'intelligence, de moiſſons auſſi abondantes que dans ces lieux ſi favoriſés par la nature.

Les terres emblavées par rayons de quatre à ſix pieds, dont une largeur à côté eſt labourée pendant l'année pour être ſemée & produire, tandis que l'autre à ſon tour recevra la culture, préſente de grands obſtacles. On perd néceſſairement un tems infini à cultiver une largeur ſi peu étendue; on n'a dans les landes que peu de champs en valeur, & on ne peut vanter les récoltes que procure cette méthode; mais le plus grand inconvénient des terres ſans ceſſe employées à la production, c'eſt celui qu'éprouveroient les bêtes à laine. Qu'eſt-ce qui peut balancer le tort que cela leur cauſeroit? tort irréparable, puiſqu'elles ſont la baſe d'un commerce

floriſſant, & la ſource de l'engrais le plus puiſſant.

Si je ſeme alternativement bleds & avoine, où conduirois-je mes troupeaux, quelle plante ſalubre leur donnera la vigueur? En Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, tout travaille, aucun vide. Sera-ce la partie deſtinée aux prairies qui y ſuppléera? Non ſans doute. On ſait que la ſeve des prairies artificielles leur donne des coups mortels; que dans ces mois où la nature dans l'engourdiſſement n'offre que les débris de ſa végétation, il faut encore les plus grandes précautions; leurs dents meurtrieres anéantiſſent la prairie. Il faudra donc nourrir à la creche une petite portion de ces animaux dont la nature demande de l'exercice: c'eſt cet exercice qui leur donne & la ſanté & la vigueur, c'eſt lui qui affine la toiſon.

Mais ſi je laiſſe la troiſieme année en jachers, je laiſſe à chaque façon mûrir mon guéret; je ne laboure que lorſ-

que ma terre se couvre d'herbes, ces mêmes herbes offrent aux bêtes à laine une nourriture d'une délicatesse singuliere, elles donnent à la brebis, à l'agneau la vigueur; aux moutons cette graisse qui remplit l'attente du laboureur.

Un usage, quoiqu'ancien, quoique suivi aveuglément, peut être excellent, peut-être même est-il une suite des combinaisons faites dans ces siécles éclairés, dont les précieuses connoissances ont presque toutes été perdues par le malheur des tems.

C'est la plus longue expérience qui m'a décidé; ce sont des raisons victorieuses qui ont été droit à mon cœur, & l'on ne peut atteindre à la perfection de l'agriculture qu'en se dépouillant des préjugés, & qu'en déchirant le voile dont le sophisme couvre souvent des usages précieux.

Outre les mois de Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, tems où tout est

rempli, dès le mois précédent le laboureur rompt ses chaumes de bled, la nature dans l'inaction ne les couvre d'aucune herbe; celle qui est restée après la dépouille des grains n'offre qu'une nourriture misérable; la gelée, un *humide* pernicieux, absorbent toutes les parties excellentes des plantes. Il faudroit donc renoncer à l'éleve de cet animal si vanté dans l'antiquité, & dont on reçoit tous les jours des avantages en tout genre.



CHAPITRE XXIX.

Quelques Préjugés s'opposent à l'abondance des Récoltes.

ON est persuadé dans la plûpart des Provinces, sur-tout dans les méridionales, de principes faux & destructeurs. Ces obstacles au succès se retrouvent jusques dans le sein du Royaume.

On croit ne devoir pas profonder, de peur d'amener de mauvaise terre sur la superficie, & que le bled, les avoines, *mis en billons larges d'un pied*, produisent bien plus que de semer en grandes planches ou à plat.

Par la premiere méthode on trouve une multitude d'inconvéniens.

Il est certain qu'il n'y a que la terre frappée de l'action de l'air qui soit fertile; fouillez, tirez à grande profondeur un sol gras; malgré toute son apparence

de fertilité, il ne produira exactement rien, jusqu'à ce que le soleil l'ait mûri, que le vent lui ait véhiculé les sels, les huiles qui décident la fécondité. Si l'on ne laboure que de trois à quatre pouces, il n'y a donc que ce volume qui travaille, la terre épuisée s'effrite; de là ces terres méprisées & la cause des mauvaises récoltes.

Les plus habiles physiciens supputent qu'il tombe dix pouces d'eau cube dans les années les plus molles. Si je ne laboure qu'à deux, trois & quatre, l'eau qui trouve un fonds dur, non remué, y séjourne & porte des coups mortels à la plante. Par là cette nécessité de mettre en billons, de surcharger un champ de rigoles, & souvent ne triomphe-t-on pas de cet élément perfide.

La terre, comme pétrie, se bat avec violence; l'air a bientôt pompé l'humide, le soleil par son action pénétre ce qui est en culture, & trouvant à quelques pouces une terre ferme, c'est un

foyer qui en renvoyant sa chaleur, brûle, anéantit les plus belles productions; aussi-tôt les cris du peuple pour les neuvaines, les processions, &c. Ces pluies si salutaires en été n'offrent aux grains qu'un secours momentané; le sillon élevé décharge promptement l'eau; elle entraîne même avec elle les engrais que le cultivateur regardoit comme le gage d'une moisson abondante. Le bled près la raie est toujours chétif, souvent déraciné. Le champ à moitié vide est encore une perte pour son maître; mais s'il est rempli, peut-être par la méthode ordinaire, la perte seroit-elle entiere.

Si au contraire dès l'hiver je laboure à huit pouces de profondeur, que je laisse jusqu'à la Saint-Jean mûrir mon gueret, j'augmente de moitié la fertilité de mon champ, parce que si quatre pouces renferment telle portion de sels propres à la végétation, je les double en en donnant huit. Le labour restera nud jusqu'à ce qu'il soit propre à la pro-

duction, alors il se couvrira d'herbes, leur naissance est le moment décisif; il faut donner une façon, & semer dans les tems ordinaires. S'il tombe six pouces d'eau cubes, la terre en offrant une élévation de gueret de plus de dix pouces par la dilatation du labour, l'absorbe. La plante en s'enfonçant se dérobe à l'action trop vive du soleil, ses racines interceptent l'humide, lorsqu'il est pompé par son attraction; ce labour profond est un réservoir précieux qui reçoit & fournit sans cesse un véhicule à la végétation. Ces sécheresses qui répandent la consternation, ne servent plus alors qu'à animer la nature. Une pluie abondante, ces orages qui ne forment dans l'état actuel que des torrens, seroient de nouveaux secours; ils remplaceroient ces eaux qui peu à peu sont évaporées de ces réservoirs que leur a préparés un moyen aussi simple.

On ne craindroit plus de semer en grandes planches ou à plat. Cette mé-

thode fera disparoître toute espéce de danger, fécondera la terre d'une maniere singuliere en la faisant produire par-tout. Ce que j'avance n'est point illusoire. Les jardins faits dans toute espéce de terreins, dans toutes sortes de lieux, sont labourés à plat par la bêche, jamais l'eau n'y séjourne; on voit cependant les terres d'à côté souvent submergées. La raison est simple. L'instrument aratoire a peu profondé la terre, elle n'a pas ouvert un canal assez vaste pour absorber les eaux; par une loi naturelle elles doivent refluer, fuir par les rigoles qui lui seront ouvertes. Au contraire, allant au double de profondeur, on offre à l'eau un réservoir capable de la contenir. Les semis de Mars en billons sont un inconvénient pour le laboureur. C'est la diminution de la dépense qui peut le mettre à l'aise. Un emploi considérable de bras, sur-tout en moisson, lui causent souvent les plus grandes pertes, la lenteur de la récolte le fait sur-

prendre tantôt par un ouragan qui bat, renverse les grains de toute espéce, tantôt par des pluies qui font germer, périr la moisson la plus abondante. Si mes avoines, mes orges sont en billons, outre la perte de la moitié de mon terrein, je suis obligé de moissonner ; un homme vigoureux en sciera à peine un demi-arpent par jour, & il en fauchera dans cet espace de tems quatre arpens. Qu'un esprit juste pese la différence énorme de dépense de huit à un, ce tems précieux qui fuit d'une maniere irréparable, il ne sera plus étonné de tant d'accidens, suites d'une méthode si mal entendue.

On sent confusément l'importance de ce que j'avance. Le peuple est persuadé que toute terre transportée est excellente pour fertiliser un champ. Des auteurs estimables nous disent qu'il faut transporter des terres. Les avantages en sont si grands qu'ils comptent comme peu la dépense effroyable souvent impossible du charoi, la dégradation des

champs dont on leve la ſuperficie. Queſt-ce qui rend cette terre tranſportée ſi précieuſe ? C'eſt l'impreſſion de l'air qui lui donne ce degré de fertilité.

Vous parviendrez à jouir de pareils avantages & ſans frais, ſi vous labourez profondément. Cette terre vierge, non touchée, acquerra au bout de pluſieurs mois le degré de bonté que vous eſpérez par ce tranſport diſpendieux. Avec les yeux de l'expérience on voit des biens faciles à ſe procurer que l'ineptie fait acheter au plus haut prix.

Des raiſons ſpécieuſes appuyent toujours les méthodes les plus vicieuſes. On dira que le labour profond n'eſt point propre à certains terreins; on citera même des exemples de gens à qui ce genre de culture a été nuiſible. La choſe eſt bien ſimple; un homme cultive à grande profondeur, couvre ſon champ d'une terre neuve, exactement *caput mortuum*; s'il la ſeme auſſi-tôt, ſa récolte ſera au-deſſous du médiocre. Si pour

les bleds, il laboure à l'ordinaire, qu'il enfonce à chaque façon; il sera encore dans le même cas, la terre ne sera point fécondée par l'impression de l'air. Il faut dès l'hiver labourer profondément, &, comme je l'ai déjà dit, attendre que les herbes commencent à y paroître; on peut alors continuer les labours, c'est le vrai tems, & les années suivantes seront encore plus sensibles par la fécondité. La fouille du fossé du plus mauvais terrein, du sol le plus ingrat, produira au bout d'un an d'une maniere étonnante : que je fasse remplir ce même fossé, que l'argile, le tuf soient dessus ou dessus, n'importe, je verrai toute la vie cette même largeur marquée au coin de la fécondité.

Si l'air ne fécondoit pas le sol le plus ingrat, que feroit-on de ces pentes dont la terre qui paroît seule végétable, est entraînée par les pluies ou par l'action seule de la culture? Elles feroient donc en pure perte? Mais on y voit toujours

la même couche propre à la production.

Les anciens qui connoiſſoient ſi bien l'agriculture, ont tranſmis leur idée à ce ſujet par l'apologue de l'homme qui dit en mourant à ſes enfans qu'il y avoit un tréſor dans ſon champ; ils le fouillerent, ils le culbuterent, il falloit vivre après des recherches infructueuſes, on le ſema : une récolte abondante fut ce tréſor bien préférable à celui qu'ils imaginoient. Si une fouille profonde pouvoit être pernicieuſe dans certains terreins, pourquoi cet apologue qui eſt ſi général, & qu'au lieu de trouver des contradicteurs, a toujours été cité comme le comble de la perfection de l'agriculture? Cet homme chez les Romains, dénoncé comme magicien à cauſe de l'abondance de ſes récoltes, montra au ſénat Romain pour toute réponſe ſes mains calleuſes, des outils forts, ſolides, capables de forcer la terre de lui procurer des richeſſes en tout genre.

C'eſt en ſuivant la nature, en calcu-

lant la force de chaque expérience que l'on parvient à simplifier les travaux de la campagne, & à tirer sans peine de son domaine tout le parti possible.



CHAPITRE XXX.

Différens moyens d'augmenter la fertilité & la nourriture des bestiaux.

L'IGNORANCE des choſes les plus utiles ſemble être le partage d'une infinité de provinces ; une partie des objets que je vais détailler eſt abſolument inconnue dans les cantons les mieux cultivés, & toutes le ſont dans les autres.

La ſéchereſſe dans les mois de Mai & Juin eſt un obſtacle terrible aux travaux de l'agriculture ; les terres durcies par le hâle ſe refuſent au ſoc, le laboureur reſte dans une inaction pernicieuſe ; le tems s'écoule ; enfin l'humide permet de lever les guerets, ſouvent on ne peut les achever que trop tard pour leur donner les façons eſſentielles ; le cultivateur a fait tous ſes efforts, ſes animaux à force de travail ſont ſur les dents, il

ufé prodigieufement de fer en luttant contre un fol pétrifié, & trop fouvent une partie de fes champs n'offre-t-elle par ce retard qu'une récolte miférable.

L'expérience m'a fait voir des moyens fimples, mais efficaces pour parer ces inconvéniens.

On peut labourer pendant tous les beaux jours de l'hiver, à commencer après les femailles de bled; le gueret mûri divifé par les gelées, engraiffé par les huiles, les fels des neiges, des verglas, fe trouve fingulièrement préparé à recevoir de l'avoine, il ne faut fimplement que la femer & herfer.

J'ai vu différentes fois labourer la moitié d'un chaume de bled pendant l'hiver, le femer au printems en même tems que l'autre moitié labourée le même jour. Jamais l'expérience n'a varié. L'ancienne cultivée, quoiqu'elle parût battue, a toujours produit une avoine forte, vigoureufe & infiniment fupérieure à fa voifine qui ne préfentoit

qu'une récolte ordinaire. Si les avoines ſont labourées avant le mois de Mars, on leve alors ſes guerets à l'aiſe, & il n'y a plus de difficulté à eſſuyer.

Mais ſi un laboureur n'a que peu d'avoines à faire, ou qu'il donne deux labours aux ſemis de Mars, il peut gagner encore du tems en levant des guerets dans les beaux jours de l'hiver. S'il laboure en grandes planches, la terre ſe bat, s'affaiſſe, & la ſécchereſſe la rend auſſi impénétrable que ſi elle étoit non levée. Pour obvier à cet inconvénient, on s'y prend ainſi ; il faut labourer en ſillons de ſix raies bien bombés ; toute charrue à une oreille les fera parfaitement.

Par l'élévatiou l'eau s'égoutte dans les raies, la terre ne ſe rend pas aſſez compacte pour ſe refuſer à la charrue.

Une avance auſſi conſidérable procure le plus grand bien, le manque d'un labour laiſſe abſorber par les plantes paraſites ces ſels qui nous donnent l'abon-

dance; il arrive souvent que les pluies, en aidant leur végétation, forcent le laboureur à donner plus de façons qu'il ne comptoit. Alors rien ne le gêneroit, il étendroit plus ou moins sa culture, charrieroit des engrais inutiles souvent par l'impossibilité de voiturer; il trouvera enfin dans cette méthode des avantages de toute espéce.

On croit faussement que la multiplicité des labours est un bien; point du tout. L'air véhicule une infinité de graines; lorsque la terre est suffisamment frappée de l'action de l'air, on les voit alors percer de tous côtés; il faut à cette époque cultiver. Si on le faisoit avant, le sol non préparé n'auroit point acquis le degré propre à la fécondité, les graines non levées enfouïes ne paroîtroient qu'avec le grain. Elles l'appauvriroient, elles intercepteroient la nourriture qu'on lui destinoit. La terre semblable à une marâtre se prête avec peine aux plantes que l'art fait croître; mais

elle donne un accroissement singulier à celles qu'elle produit naturellement sans culture ; plus robustes que les bleds de toute espéce, avant qu'ils soient fortifiés, elles ont déjà acquis assez de vigueur pour les anéantir.

On est encore dans l'erreur au sujet de la herse ; on s'imagine qu'elle fait merveille immédiatement après un labour, qu'elle brise ses mottes, &c. &c.

J'ai déjà prouvé que l'impression de l'air féconde même un sol ingrat, aide infiniment au bon. Si je laisse un espace de tems ma terre labourée, les mottes frappées de la gelée, du soleil, des pluies, en recevant des influences aussi favorables, se divisent ; les raies sont frappées dans l'élévation qu'elles offrent, la terre remuée laisse un passage à l'action de l'air. Mais si je herse, je rend uni mon terrein, & elle le rend incapable de recevoir le même degré de fécondité. Si les mottes couvrent la terre, on peut alors herser avant de labou-

rer, mais jamais après. J'ai reconnu par une longue expérience que ce travail qui emporte toujours du tems, n'eſt utile que dans les ſemis de Mars & dans d'auttes occaſions où il procure de grands avantages.

Il arrive ſouvent que des avoines, des orges ſont battues par des pluies violentes; la terre fermée ne s'ouvre point à l'action de l'humide & du chaud, ſouvent même le rouleau que l'on paſſe encore deſſus la comprime d'une maniere étonnante; la herſe donne à la plante une culture qui la dégage. Lorſque les feuilles ont ſix pouces, on peut faire cette opération. Il eſt incroyable quel degré de beauté ce travail donne à la récolte; on trouvera un avantage infini à s'en ſervir toujours, au lieu de rouleau; les grains ſe trouvent gueretés, & on ne riſquera jamais d'arracher la plante, ſi l'on commence dans le tems que je viens d'indiquer.

Le bled recevroit auſſi par ce moyen

un puiſſant ſecours dans les terres froides; ſa racine ne reçoit pas d'en haut ces influences que répand une nature bienfaiſante ; la ſuperficie du terrein offre aux roſées les plus abondantes une croûte impénétrable, au mois de Mars la herſe dégage & n'arrache rien. J'ai vu toujours une choſe ſi ſimple, ſi facile, donner la vie & la fertilité.

On perd dans la plûpart des provinces une quantité d'engrais par une méthode perfide; on eſt perſuadé que l'on ne doit charrier le fumier qu'en ſemant les bleds; que s'il étoit mené dans l'année, le ſoleil en abſorberoit une partie: on cherche une élévation, on fait du fumier une longue couche, on y porte ſur des civieres ce qui ſort des étables; on voit autour de ces couches pendant les pluies des ruiſſeaux noirs qui fuyent & ſe joignent aux torrens; les excrémens, les urines qui forment le vrai engrais, délayés par l'eau, s'échappent des pailles qui ſont ſans qualité, ſeule-

ment propres à s'impregner de ces principes de fertilité.

On sent quelle perte réelle fait le laboureur par un usagesi peu entendu. Le plus grand nombre de bestiaux fume fort mal peu de terres. J'ai vu dans des métairies un troupeau de cent bêtes à laine, six bœufs, dix vaches engraisser très-médiocrement chaque année environ douze arpens semés en bled. Avec de l'intelligence, ce nombre suffiroit à fertiliser aussi bien plus du double de terrein. On peut éviter la perte qui en résulte en s'y prenant ainsi.

Il faut déposer son fumier dans un lieu creusé en cul de lampes, de maniere qu'il ne puisse rien s'en échapper; je le charrie sur la seconde façon, ou après la premiere de mes guerets; les graines d'herbes qui peuvent se trouver dans les pailles, levent dans l'intervalle du semis des bleds, & ce grain végette d'autant mieux qu'il profite seul des sels de la terre.

On ne doit point craindre de charrier les engrais dans toutes les ſaiſons, le ſoleil n'en abſorbe aucune partie; ſi ſon action étoit auſſi pernicieuſe, il y a longtems que les peuples du midi n'auroient plus qu'un ſol ingrat; ce jardin à qui je donne des labours ſi répétés, éprouve-t-il jamais la moindre diminution de fécondité?

La chaleur ne pompe jamais que l'humide, elle ne fait que donner l'activité aux engrais, ſans jamais en enlever la moindre partie; pouſſez à grand feu un vaſe rempli de graiſſe, couvrez-le, vous ne trouverez jamais ſous le couvercle qu'une eau claire, ſans aucune choſe qui indique la matiere d'où elle s'eſt exhalée. Ce ſont des opinions populaires, non réfléchies, & on n'atteindra jamais à la perfection qu'en s'élevant au-deſſus des préjugés.

L'enveloppe du grain eſt une nourriture excellente pour les bêtes à corne; les chevaux la trouvent auſſi propre à

les rafraichir & à leur donner de l'embonpoint; son nom varie, mais on la connoît plùs ordinairement sous le nom de balles. Plus de la moitié de la France ignore ses propriétés, on les jette le long des chemins dans les prés, on n'en fait pas le moindre cas. Les balles criblées, bouillies avec de l'eau en hiver, donnent aux vaches un lait abondant, aux bœufs & de la chair & de la vigueur. Dans ces lieux où l'avoine manque, ces mêmes balles, avec un peu de son, fortifient le cheval, le rendent en état de porter son maître; rien de si malheureux que la plûpart de ceux que l'on nourrit en Guyenne; cette nourriture leur feroit un bien infini; mais on les foule aux pieds, & les provinces voisines aussi peu entendues qu'elle, laissent en pure perte une chose précieuse par mille endroits.



CHAPITRE

CHAPITRE XXXI.

Des Marnes, leur utilité.

Nous avons conduit le laboureur jusqu'à l'aisance; les maux qui l'environnoient, sont disparus; mais il ne parviendra à la perfection de la culture qu'en marnant ses terres froides, celles qui produisent l'oseille, le geneſt, la lande, la marne engraiſſe & diviſe; elle fait même des effets merveilleux sur les sables froids, & sans son secours ils seroient en pure perte pour l'Etat. Elle a tant de formes, que j'ai vu différentes provinces en être remplies & soupirer après sa possession. L'une a la forme d'argile, d'autres en poussière, quelques-unes molles, & une grande partie est en pierres très-dures. La couleur en varie à l'infini, blanche, jaune, verte, rouge, &c. &c.

K

Elle se trouve à plus ou moins de profondeur ; j'en ai fait tirer à soixante pieds, & plus elle est avant, meilleure elle est.

Il y en a dont on fait de la tuile, d'autres servent à bâtir, à faire de la chaux. Celle qui est dure marque plus long-tems ; elle va souvent au-delà de quarante ans. Son effet est si sensible dans les landes, que le défrichement où il ne peut croître que du seigle, produira avec la marne un froment abondant. M. de Boismarmin près Argenton en a la preuve la plus complette, & jamais ce fossile n'a trompé l'attente du cultivateur. On indique une infinité de moyens pour la connoître, tels que sa dissolution dans le vinaigre, &c. J'en ai vu sur lesquelles ces épreuves ne faisoient rien, & cependant elles étoient excellentes. Je conseille à ceux qui n'en connoissent point dans leurs domaines, d'essayer l'argile ou d'autres terres d'une forme différente que celle ordinaire,

des pierres qui peuvent se casser, ou que la gelée écaille, sur une petite portion de terrein; si la récolte est supérieure à la voisine, il n'y a point à hésiter, on a trouvé le trésor. J'ai vu des effets prodigieux de la différence qu'elle met dans la production. En voici un petit trait.

Sébastien Betton de la Sauvagerie, paroisse du Bignon, ne recueilloit dans cinq quartiers de terre que sept à huit douzaines, il les a marnés il y a peu de tems; dès l'instant la production a changé; ce même champ lui a donné en 1768 trente-cinq douzaines d'un bled admirable; ce qui l'avoisine est encore dans l'état de langueur; mais la cupidité, l'émulation ont remué vivement les cœurs.

Il y a des pays assez malheureux pour n'en point avoir, mais ils sont rares; ce bien si estimable change de figure dans chaque canton. Si l'on est dans ce cas,

il faut s'attacher aux prairies ; elles y suppléeront en partie.

Une terre marnée produit abondamment du treffle, du sain foin, mais elle n'est point propre à la luzerne ; je l'y ai toujours vue bien moins belle que dans celles qui ne l'étoient pas.

On observera qu'une terre a besoin de marne, à proportion qu'elle est froide ; il faut mieux en mettre moins ; si on en mettoit trop, dès-lors elle ne donneroit plus que des pavots, & souvent cette terre sur laquelle on fondoit de si grandes espérances, est quelquefois dix à douze ans stérile.

On la mesure presque par-tout à la toise qui est six pieds de toute face sur trois de hauteur.

Les terres les plus froides en exigent quatre toises, les médiocres trois, & celles qui sont légères, deux. On reconnoît qu'elle agit lorsque la terre se couvre d'une mousse jaune, que les mauvaises herbes disparoissent ; on sent en

labourant une différence extrême ; au lieu de cette terre dure par la sécheresse que la moindre pluie rendoit trop molle, on trouve un sol qui se prête avec facilité en tout tems.

Une terre marnée ne produit que très-peu d'herbes ; celles qui y croissent sont excellentes pour les bêtes à laine ; & quoiqu'il n'en paroisse presque point, elles y sont mieux nourries, leur lait est bien plus abondant que dans celles qui ne le sont pas. Lorsque la marne est à profondeur, on fait un trou rond de la forme d'un puits ; lorsque l'on y a trouvé ce fossile, on s'y enfonce de douze pieds, afin de donner de la solidité aux caves que l'on creuse dans toutes les parties où la marne se rencontre. L'habileté du mineur leur donne la force. Un cintre bien fait, des piliers bien ménagés pour le soutien, le défendent de l'éboulement; mais on oublie toujours que rien n'est si précieux que la vie, qu'elle ne tient à rien dans ces travaux ;

le peu de précautions fait périr une infinité de gens, & détruit à chaque instant de riches marnieres qui se comblent, & les recherches les plus suivies sont souvent infructueuses. Je voudrois que l'on étayât, que l'on soutînt les terres jusqu'à la marne; cet objet peu dispendieux assureroit & la vie & la marniere; on y trouveroit des marnes pour tout un canton, parce que la descente inébranlable se prêteroit pendant un long-tems aux gens qui ont besoin d'un secours aussi précieux.

Tout me porte à croire que nos peres y apportoient les plus grandes attentions; les anciennes marnes sont d'une profondeur & d'une grandeur étonnantes; j'en ai vu souvent de plus d'un arpent & demi de superficie. Le cul de lampe bien marqué prouve une seule ouverture; pour en tirer une si prodigieuse quantité, il falloit bien des années; dans ces mêmes lieux nos trous de marne font trés-bons quand ils nous

laissent le tems de tirer sept à huit cens voitures. Il falloit donc que la solidité rendît le trou capable de soutenir l'intempérie des saisons. Avec ce secours, le terrein le plus humide, ces cantons qui ne sont que des marécages produiront un beau froment; des fossés, des rigoles ménagées avec art, en écoulant le superflu, donneront à ces lieux abandonnés une valeur étonnante.

Ces trésors que nos terres renferment dans leurs entrailles, augmenteront promptement les richesses de la nation; mais on ne pourra en faire un grand usage que lorsque le laboureur sera sorti de l'état malheureux où nous le voyons. Ce que je propose évite en débutant toute espéce de dépense; ceux qui peuvent en faire, verront encore des progrès plus rapides. Mais la voie que j'indique n'en mènera pas moins sûrement le cultivateur indigent à un état aisé. Les frais seront proportionnés à ses forces, & en peu d'années la prospérité

paroîtra chez lui ſous mille formes différentes.

Ces peuples ſi vantés de la Gréce, de l'Aſie, ces anciens cultivateurs belliqueux de l'Italie connoiſſoient la marne; l'hiſtoire nous a appris quel cas ils en faiſoient. L'étude de la nature, l'amour de l'agriculture les rendoient riches, invincibles; ils ſacrifioient avec joie leur vie, prodiguoient leur ſang pour conſerver une patrie où ils tenoient par les liens les plus doux. Ils portoient l'amour de leurs héritages juſqu'à l'enthouſiaſme : être aſſis ſans crainte à l'ombre de ſon olivier & de ſa vigne, étoit l'eſpérance la plus flatteuſe. Mais ce ſage légiſlateur connoiſſoit bien la ſenſible douleur d'un homme que l'on arrache à ſon champ dès qu'il l'a planté, ſans être aſſuré qu'un autre en ſuivra la progreſſion; il le diſpenſe d'aller à la guerre pendant cette année. L'oppreſſion, le mépris de l'agriculture ont fait diſparoître cette puiſſance comme un ſonge.

Ces Grecs modernes, ces peuples de l'Asie ne sont plus que des hommes malheureux; ces cantons où l'esprit étoit de tous les états, n'offrent plus qu'un peuple abruti par la misère. On cherche envain ces terres fertiles, ces villes, ces habitations si délicieuses; des plaines désertes, un manque général de toutes les commodités de la vie font douter que jamais ces pays aient pu être habité par une nation heureuse.

La comparaison nous fait voir quelles richesses, quelles ressources a un pays où fleurit l'agriculture. On y goûte des plaisirs purs & innocens. Le travail rend les corps robustes; des alimens sains fortifient la santé, & l'on n'entend point des cris séditieux, point de cabale dangereuse pour l'état au milieu de ces campagnes qui font le bonheur de leurs habitans. Uniquement occupés de leur objet, ils ne verroient qu'avec horreur des projets qui pourroient leur faire perdre des avantages aussi réels que précieux.

On doit voiturer la marne en petits tas peu éloignés, afin de l'écarter plus aisément. Pour jouir plus vîte, il faut la conduire dès l'hiver sur le champ destiné à être semé en bled l'automne suivant; on l'écarte aussi-tôt, afin que la gelée, l'impression de l'air puissent la disposer à son action; différens labours l'incorporent ensuite à la terre, & le grain se sent déjà de sa douce chaleur; l'année d'ensuite l'oseille & différentes herbes qui annoncent la stérilité, disparoîtront.

La marne seule ne suffiroit pas; il faut qu'elle soit aidée de fumiers, que le génie intelligent distribue suivant la nature du terrein. On donnera aux terres les plus froides les fumiers de mouton, de pigeon. Leur chaleur brûleroit, énerveroit dans un sol léger les semences qu'on lui confieroit. On reserve pour ces endroits celui de vache; sa graisse, sa fraîcheur donneront aux plantes une nourriture abondante, les sucs qu'ils

leur fourniront les défendront de la chaleur, le fumier des chevaux sera réservé pour le terrein qui tient le milieu.

On croiroit à peine combien ces précautions contribuent à l'abondance des récoltes, quels biens il en résulte. En vain ferions-nous des efforts prodigieux, enfanterions-nous des systêmes spécieux, nos efforts seroient vains, le découragement certain. Il faut développer la fertilité par des moyens simples, à portée de tous les cultivateurs. Le génie le plus profond, les combinaisons dénuées d'expérience, quoique bien raisonnées, n'ont jamais réussi; c'est à la suite de la culture que l'on devient habile. Tous les arts se développent, atteignent la perfection par des spéculations bien entendues; mais l'agriculture seule semble être réservée pour l'homme de travail; lui seul instruit & donne des regles certaines.

CHAPITRE XXXII.

Des Abeilles ; richesses qu'elles procurent.

NOUS tirons du Levant une partie des cires que nous employons ; le nord, les isles nous en fournissent; aussi ce commerce est un canal par lequel coule sans retour notre argent, qui nous épuise & que nous ne compensons par aucun retour. Les prairies artificielles peuvent obvier à une grande partie de ce mal. Tout le monde sait combien les fleurs de sain foin fournissent de matieres aux abeilles; les marchands conduisent leurs ruches au loin, & louent fort cher des jardins à portée. Les mouches y recueillent avec tant d'abondance que peu de semaines suffisent pour remplir les paniers. La cire en est de bonne qualité, le miel d'une blancheur & d'une fer-

meté admirables. La culture des prairies artificielles une fois établie, les abeilles se multiplieroient à l'infini ; les domaines, les villages seroient remplis d'une multitude de ruches qui enrichiroient sans dépense, les femmes, les enfans occupés à filer ou à d'autres travaux, veilleroient les essaims; le pere de famille verroit avec transport, en rentrant, ses richesses augmenter ; ce seroit une nouvelle source de biens qui couleroit dans les campagnes; mais quel avantage pour l'Etat ? Les fameuses blanchisseries d'Angers, du Mans trouveroient dans leur patrie des matieres que l'étranger leur avoit fournies pour la plus grande partie. Le Commissionnaire, le cultivateur y trouveroient leur compte.

Ne pourroit-on pas tirer d'autres avantages d'un miel aussi parfait ? Il fortifie l'estomac, est l'aliment le plus sain ; le sucre au contraire échauffe, brûle, & son excès ne frappe que trop souvent des coups mortels. Le miel employé

en confitures, affiné pour les liqueurs feroient d'un usage excellent.

On trouve dans la multiplication des mouches un gain d'autant plus grand, que les fleurs sur lesquelles elles ont pompé & la cire & le miel, n'en sont pas moins fécondes.

Cet insecte industrieux a fait dans tous les tems les richesses des campagnes, & le prince des poëtes n'a pas cru s'avilir en chantant les trésors dont il nous enrichit.

Il ne suffit pas d'avoir de quoi fournir aux abeilles dans la belle saison, une nourriture abondante, pouvoir même, sans leur faire tort, leur ôter une partie de leur travail. La conservation de cet insecte pendant l'hiver, l'exposition qui lui est plus favorable, la forme avantageuse des ruches, tout est essentiel pour sa santé & sa multiplication. On trouve à ce sujet des ouvrages excellens, mais dont on ne pourra tirer parti que lorsque nous saurons par l'expérience de quel prix est la terre que nous habitons.

CHAPITRE XXXIII.

Des enclos sont-ils utiles ?

PRESQUE tous les auteurs qui écrivent aujourd'hui, exigent des clôtures sans distinguer ni la dévastation, ni la situation du terrein. Ils veulent que de profonds fossés entourent les terres ; que l'on plante sur les bords de distance en distance, des ormes & autres arbres ; ils prétendent que les haies donnent un abri, augmentent les productions, & ils avancent que les champs anciennement clos sont plus fertiles que les autres. Cet objet est intéressant, & je vais le discuter de point en point.

J'ai vu par-tout que les terres closes dans tous les tems l'emportoient en fertilité sur les autres ; j'en ai cherché la cause. La voici.

Tous les anciens clos étoient destinés

à donner des légumes, des chanvres; quelquefois du bled, de la vigne. Ce terrein, presque toujours exempt du champart, rempli pour l'ordinaire d'arbres fruitiers, étoit affectionné par son maître. Il l'appelloit *la piéce glorieuse de l'héritage.* Alors on y prodiguoit les fumiers. Les fonds des cours, les vases des mares y étoient conduits avec soin. Tant d'engrais obligeoient la terre à changer de nature; les tems ont eu beau varier; ce champ, quoique non mieux traité par la suite que les autres, se distingue toujours par l'abondance des récoltes.

Je posséde chez moi une piéce de terre. Sa nature est égale; cependant la différence paroît sensible; les grains viennent supérieurement dans une partie; mon voisin est dans le même cas. Je m'informai des principes d'un effet si singulier; on me dit que, ces champs, autrefois enclos, avoient servi de cheneviere; depuis plus de quatre-vingt

ans ils conſervent un degré étonnant de vigueur. Les mêmes cauſes exiſtent pour les autres terres anciennement cloſes ; ainſi cette raiſon n'eſt plus d'aucun poids. J'ai ſouvent vu par l'expérience que les terreins que j'ai fait enclore n'étoient pas plus abondans que ceux qui produiſoient en plein champ. J'ai obſervé au contraire que l'épine dévoroit les ſucs de la terre ; tout ce qui l'avoiſinoit, avoit un air de maigreur que l'on n'appercevoit pas au loin. Les arbres qui craignent les clôtures, ont un effet pernicieux pour le bled & autres grains. L'orme ſur-tout jette des racines voraces, il porte au loin la déſolation ; j'ai ſoin de le releguer auprès des bois, ou dans des endroits peu en priſe au tort qu'il peut faire. Les prairies flottantes ſeules s'en défendent ; l'eau leur donne des ſucs ſuffiſans, & le mal eſt imperceptible.

Mais le plus grand inconvénient eſt la perte d'un terrein immenſe, perte

d'autant plus pernicieuſe que par une méthode entendue les terres peuvent devenir précieuſes, & des parcelles de terres mépriſées être d'une grande valeur.

Je mets une grande différence entre faire quelques foſſés utiles, ou clorre chaque portion de dix, quinze ou vingt arpens, un foſſé le long d'un chemin fréquenté, bordé de hayes défend de l'invaſion; mais ſi le propriétaire peut relever l'épine ſans ſon ſecours, il y gagnera à bien des égards. Mais, dira-t-on, mes terres ſont un marais, l'eau ne peut s'en écouler, les foſſés ſeuls peuvent les faire. Je réponds que l'on peut triompher de cet inconvénient ſans grande dépenſe. Si j'ai des champs de cette nature, je nivelle à l'œil, la partie en priſe à l'humide, je fais un foſſé peu étendu dans la partie la plus baſſe, d'où elle peut fuir ailleurs; des rigoles faites à la charrue y conduiront l'eau, & on fera diſparoître ſans grand effort tout ce qui peut nuire aux récoltes.

Mais, ajoutera t-on, comment défendre les prairies artificielles des dents de la bête à laine? comment éloigner la premiere année le trépignement des vaches? Que l'on jette les yeux sur la Flandres, la Thierache, on y verra les prairies aussi respectées que les bleds & les semis de Mars; la loi a pourvu à ces obstacles, elle seroit contre la dévastation; la rigueur, la générosité rendront bientôt les prairies aussi sacrées que dans les provinces où l'usage en est géneral.

La chose sera encore plus aisée dans une métairie; les terres sont la plûpart ou en piéces, ou peu éloignées. Le seul berger du cultivateur y conduira son troupeau, ses vaches ne paîtront les regains que lorsque la terre affermie ne craindra plus le trépignement; l'œil du maître en éloignera l'étranger.

La perte du terrein est grande, souvent irréparable; mais comptera-t-on pour rien les frais énormes du fossoyement? Sera-ce le propriétaire qui four-

nira cette somme ? Y fera-t-on contribuer le métayer ? Le premier qui ne retire que peu de son domaine, est dans l'impuissance de rien avancer ; le second, outre sa pauvreté qui arrête toujours sa bonne volonté, n'entrevoit qu'une diminution de ses champs, de la peine à labourer le tour des fossés ; aucun avantage réel ne le frappe ; que l'on combine nos mutuelles façons de penser ; & l'on verra de quel côté est le solide.

Quelques pays dans cet usage offrent des preuves sans réplique ; depuis Courtenai jusqu'en Bourbonnois & dans d'autres lieux, on trouve toutes les terres en clôtures, des haies hautes, de grands arbres de distance en distance forment exactement la même chose que l'on nous conseille. La pauvreté, la misere de ces contrées fait frémir, leur récolte est toujours au-dessous du médiocre. La plûpart des terres extrêmement grasses, dont l'aspect promet la fertilité, ne rapportent presque rien. Le travail

du cultivateur est en pure perte auprès des haies ; ce motif fait qu'on s'en éloigne : elles gagnent de proche en proche, & la production du milieu est de si mince valeur, que le fermier & le maître languissent au milieu de ces biens. Peu à peu on a senti près de Courtenay combien ces clôtures étoient perfides, on a arraché ; ces clos malheureux ont disparu, bientôt on a vu des plaines qui le disputent aujourd'hui aux meilleures provinces de la France. Rien de si riant, de si fertile qu'une infinité de villages qui l'avoisinent ; ce seul moyen leur a donné le bien-être. J'ai vu moi-même tous ces lieux misérables; la perfection fait l'aisance; l'abondance des récoltes fait naître le desir des prairies artificielles ; depuis moins de dix ans, il est incroyable combien on en a semé, quels succès en ont été la suite ! Plusieurs de mes Fermiers qui s'y sont prêtés avec répugnance, sont aujourd'hui du plus grand empressement ; la graine de treffle est à présent

l'objet d'un commerce étendu ; elle y est même si recherchée qu'elle a été en 1769 achetée jusqu'à vingt-six sols la livre. Ces mêmes prairies sont semées en plein champ sans clôture. L'abri est excellent pour quelques plantes, quand un mur le leur procure, & que le soleil par sa réflexion atteint le degré des pays méridionaux ; mais les haies sont toujours meurtrieres, les enclos dangereux.

Le bled est une plante robuste à qui l'air est d'une nécessité absolue. Ces plaines de Beausse, de Picardie, de la Brie, ces fameuses récoltes de la Flandres ont-elles besoin d'abri pour leur donner la fertilité ? Les bleds grainent plus dans des endroits découverts ; le vent dissipe l'air pestilentiel qui pourroit leur nuire. Examinons les plantes que l'art fait croître dans des lieux où l'air ne se renouvelle pas aisément. On leur trouve un air moribond ; elles ne rapportent point ces semences vivaces si nécessaires à la végétation.

J'ai suivi mille expériences en ce genre, & jamais le succès n'a varié. Je coule sur des exemples frappans pour éviter la prolixité.

Si cet usage étoit universel, le Royaume offriroit par-tout des coupe-gorges, le voyageur craindroit des brigands qu'il seroit presqu'impossible d'arrêter ; un chemin ombragé de haies est toujours mauvais, l'eau que l'air ne peut pomper, cave, par son séjour, des ornieres profondes; des pas impraticables sont la suite ordinaire des clôtures. Le commerce, la correspondance d'un village à la ville, d'un lieu à l'autre souffriroient infiniment; un attelage considérable ou empêche le débit d'une denrée, ou la réduit à être pour le cultivateur d'un très-mince produit.

On me citera une partie de la Normandie, de l'Angleterre, on m'en vantera les richesses. Ma réponse est simple. Un sol d'une fertilité singuliere qui se prête à tout, ne doit jamais servir de

regle. Ce sont ces comparaisons qui ont ruiné tant de gens, décrédité les meilleurs usages.

Un pays découvert, bien cultivé, offre un coup d'œil flatteur ; l'on apperçoit des terres labourables, des bois, des prairies ; l'air circule avec liberté, & contribue par son activité à fortifier la santé. J'ai cité plusieurs inconvéniens ; en voici un que toutes les précautions ne peuvent parer.

Si mon champ est entouré de haies, les oiseaux qui s'y réfugient, les insectes, différens autres animaux nuisibles aux grains qui y trouvent asyle, en sortent comme d'un fort pour dévorer les bleds de toute espéce. J'ai vu de pareilles causes anéantir les plus belles récoltes. Quel moyen employer ? Le cultivateur ne rentre chez lui qu'en gémissant, des ennemis cruels lui enlevent le fruit de son travail.

La plaine n'éprouve point ces fléaux ; elle ne craint que la grêle, & les tem-

pêtes

pêtes auxquelles l'humanité ne peut opposer de digues.

Il faut donc, dans l'état où nous sommes, des exemples qui frappent & déterminent, des succès rapides & sans dépense. J'examine sans partialité, & je ne vois que désavantage. On me dira que les clos épargnent la peine de garder les bestiaux ; je pense que lorsque l'aisance sera parmi les cultivateurs, on se servira utilement de parcs. J'y vois un bien-être singulier. On y laisse les bestiaux autant qu'ils y trouvent une nourriture suffisante ; alors on les change, l'herbe repousse, & ils n'arrêtent pas la végétation en la foulant aux pieds. Abandonnez aux vaches une vaste prairie, elles en mangent une partie, gâtent & perdent le reste. L'étendue du parc sera où pour un jour, ou pour une nuit. L'appétit leur fera dévorer une herbe fraîche & succulente ; elle ne manque a que lorsqu'elles seront rassasiées ; c'est dans ce tems qu'elles font des dégats. Mais

alors, elles ne seront plus à craindre ; tout sera mangé. On ne changera le parc que, lorsque la faim leur aura fait trouver une autre portion de la prairie délicieuse ; par ces soins le cultivateur tirera un parti immense de ses regains ; une partie médiocre suffira pour ses bestiaux, engraissera par parties ses champs, & le terrein dont les fossés lui auroient causé la perte, contribuera à l'enrichir. Une autre partie des regains fournira aux agneaux une nourriture propre à leur délicatesse, on sera redevable aux parcs de cet avantage. Sans eux peut-être seroit-on obligé de leur abandonner en entier. Ce moyen évite une grande dépense, on empêche la perte d'un terrein précieux, & le pauvre habitant de la campagne trouvera dans l'économie & l'intelligence des moyens sûrs de parvenir à l'abondance.

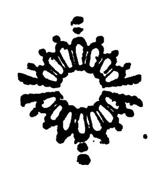
CHAPITRE XXXIV.

L'agriculture tire-t-elle plus de service des bœufs que des chevaux?

CETTE matiere si long-tems disputée, dont chaque parti a été soutenu avec tant de chaleur, n'a jamais été parfaitement éclaircie. On n'a point consulté les lieux; les préjugés ou le peu d'expérience ont été les seuls guides que l'on a suivi. Il faut, pour se former des idées justes, examiner avec attention chaque province, le prix des domestiques, des denrées, la nature du terrein. On a jugé sur l'inspection de ces charrues qui attelées d'un nombre étonnant de bœufs, employent aussi beaucoup d'hommes. On a vu que celles qui n'en exigent que deux, telles que la Guyenne, le Limousin, &c. &c. font la culture la plus misérable. Ils perdent pour aider à la vé-

gétation un tems infini à ſarcler & caſſer les mottes.

Pour juger de l'avantage, ou du déſavantage, je vais donner un détail des frais de chaque culture. Je ſuppoſerois néanmoins que l'on fera uſage de ma charrue. La comparaiſon, ſans cela, ne ſeroit plus juſte. Je réduis chaque attelage à deux beſtiaux, & l'on voit dans la Brie, &c. &c. trois & quatre chevaux ſur la charrue. Je ſuppoſe que la charrue attelée de chevaux, double l'ouvrage, ce qui n'eſt pas toujours vrai, il me faudra quatre bœufs au lieu de deux chevaux.



Dépense d'une charrue à chevaux.

Dans ces Provinces où le débit suit la fertilité, deux chevaux perdent tant de leur valeur que du risque d'être estropiés, chacun au moins par an 50 liv., 100 l.

Un chartier, nourriture & gages,	400
Avoine,	400
Bourrelier, Maréchal,	60
Total, ...	960 l.

Si je fais usage de bœufs

Deux hommes de	800 l.
Fourage de plus que deux chevaux, ...	100 l.
Total, ...	900 l.

L'avantage est trop peu considérable pour changer une méthode ancienne, nécessaire pour le bien des haras. Ces provinces où le cultivateur est riche par

la fertilité du sol, la vente avantageuse de ses denrées, recueillent assez d'avoines pour nourrir leurs chevaux. Leur usage y est par conséquent possible, avantageux même dans l'état actuel, & pour le cultivateur, & pour l'Etat.

Dans presque toutes les Provinces, où l'on se sert de bœufs, les terres ne produisent que peu d'avoine; les denrées & la main-d'œuvre sont à vil prix, si l'on fait usage de chevaux.

Je suppose par an de perte par chaque cheval 25 liv., pour deux 50 l.

Un chartier, nourriture, gages,	200
Avoine,	400
Colliers, ferrages,	30
Total, ...	680 l.

Si je fais usage de bœufs, ils n'exigent pour toute dépense que deux hommes de 400 l.

C'est donc deux cens quatre-vingt livres que la charrue de chevaux coûtera plus que celle de bœufs. Cette somme

est énorme dans des pays où l'argent est rare, sa misere générale.

On ne peut mettre en comparaison les deux cultures dans les pays de montagnes, le bœuf seul s'y soutient, aucun pas escarpé ne le rebute; il s'arrête à chaque obstacle dans ces lieux remplis de rochers; le cheval, après des efforts violens, trouveroit une perte certaine dans les pentes rapides, briseroit la charrue au milieu des rochers.

Le cheval, d'un âge trop avancé, est en pure perte, il n'est propre à rien; son cuir même est d'un prix bien inférieur à celui du bœuf. Ce dernier acquiert en vieillissant la faculté d'engraisser plus aisément, sa chair devient bien plus succulente.

On me dira jettez les yeux sur ces pays où la culture des bœufs est en usage, ils sont infiniment plus pauvres que ceux où l'on se sert de chevaux.

Je réponds que la différence de la vente des denrées y contribue un peu;

mais qu'une culture mal entendue décide absolument du mal-être de l'habitant.

Si au lieu de six, huit & dix bœufs je n'en mets que deux, j'épargne un homme par charrue, je remplace ces bestiaux inutiles par des vaches productives.

Les veaux nés avec une apparence avantageuse, sont élevés pour être bœufs, vaches, remplacent tous les ans les bestiaux engraissés ou vendus pour éleve ou pour le travail. Au lieu d'animaux de haute dépense, ces jeunes veaux, quoiqu'en grand nombre, ne coûtent presque rien ; *il suffit* qu'ils échappent à la mort. Si je multiplie mes fourrages, ils deviennent plus forts; c'est par cette méthode intelligente que l'on peut enrichir, & faire fleurir ces endroits si malheureux.

Nous avons des biens dont le domaine peu considérable ne peut faire un labourage étendu. J'ai vu que de pareils

biens étoient d'un produit infini pour le Propriétaire; deux vaches conduisoient la charrue, lui-même labouroit de tems à autre, afin que par un travail modéré, il en pût tirer veaux & laitage. Il cultivoit dans les tems convenables, donnoit à ses champs toute l'attention d'un maître. Un petit troupeau conduit par un de ses enfans, fumoit les terres. Il pouvoit encore dans l'intervalle se livrer à d'autres genres de travaux. C'étoit à coup sûr par de pareils moyens que ces colonies Romaines subsistoient si commodément. Le petit nombre d'arpens échu à chaque particulier suffisoit à ses besoins; il chantoit même ses plaisirs, son bonheur dans ces lieux où l'on ne voit aujourd'hui que tristesse & souvent désespoir. Si ces Romains n'eussent pas eu des prairies artificielles, ils n'auroient pu fournir à la subsistance de tant de bestiaux; je pense que sur dix arpens que possédoit un cultivateur, deux nourrissoient ses animaux, le surplus bien fumé,

parfaitement cultivé produisoit infiniment, ne l'occupoit pas assez pour ne pas se livrer à différens autres états.

On craindra sans doute que l'usage des bœufs ne s'oppose à l'éleve des chevaux; la Normandie, la Guyenne, le Limousin & d'autres Provinces où l'on se sert de bœufs, nourrissent beaucoup de poulains, chaque laboureur a plusieurs jumens qui, seulement occupées à produire, rarement à porter, fournissent les foires d'excellens chevaux.

Après l'examen le plus exact, je pense que les Anciens pouvoient tirer le plus grand parti de l'usage général des bœufs; l'habitude leur indiquoit des avantages que nous ne trouverions peut-être pas d'abord. Il faut donc consulter le lieu & toutes les choses dont j'ai donné ci-dessus le détail. En vain voudroit-on introduire un usage différent dans ces cantons, où les obstacles seroient sans nombre, on échoueroit, & peut-être des pertes considérables seroient-elles la suite d'une entreprise mal combinée.

CHAPITRE XXXV.

Des Bois.

J'AI détruit les haies, arraché ces arbres, dont l'ombre & les racines meurtrieres nous enlevoient jusqu'à l'espérance de nos récoltes. Ces fléaux de l'agriculture fournissoient au cultivateur le bois, cette chose si nécessaire à la vie. L'inconvénient seroit grand, s'il n'étoit réparé d'une maniere avantageuse. Il y a dans presque tous les domaines des champs remplis de rochers, en pente rapide, ou d'un sol si ingrat, que tous les secours possibles ne procurent que de minces récoltes. On destineroit aux bois ces endroits. Il faut les labourer à la charrue, & le planter en chêne mêlé de bouleaux ou autres plants ; la terre qui contient des sels propres à différentes sortes de bois, leur donnera à cha-

cun en particulier. L'accroissement sera plus considérable, parce que si je plante du chêne de cinq pieds en cinq pieds, il ne peut trouver sa nourriture que dans cet espace; si je mets moitié d'autres plants, dans l'instant je double les sels propres à mon bois, chaque espéce a dix pieds au lieu de cinq, & l'une vit indépendamment de l'autre.

Les terres froides, telles maigres qu'elles soient, sont singuliérement propres au bois; il se refuse presqu'aux terres chaudes, ne se plaît pas dans les terres marnées. Mais si l'on n'a que ces terres marneuses ou chaudes, il faut planter du bouleau, il résiste à la chaleur; sa végétation est si vive qu'elle triomphe de tous les obstacles qu'il rencontre; on fera du moins un taillis; car si votre bois languit à six, sept ans, il faut couper, inutilement attendriez-vous. Une terre en culture produit très-bien; mais si l'on n'a que des bruyeres, que l'on soit dans l'impuissance de les défri-

cher, en vain plantera-t-on du chêne, il lévera en gland, pouffera même en plans ; mais les années fuivantes, les racines de la bruyere, en abſorbant l'humide & tous les ſels que peut contenir le trou où eſt le bois, le fera périr ſucceſſivement, il n'en reſtera que peu, & ſa venue ſera ſi longue, que l'homme le plus jeune atteint ſa plus grande vieilleſſe ſans jouir.

Mais ſi on y plante du bouleau, il croît malgré la bruyere, il l'étouffe en s'élevant; on peut mettre quelques glands; protégés par le bouleau, ils le font périr, & reſtent ſeuls au bout d'un ſiécle.

Le marſaux fait par-tout une bonne production, tout terrein lui eſt propre, il donne de bons échalats, du charbon, du cercle, & échauffe très-bien ſon maître, lorſqu'il eſt mis à l'abri.

La meilleure plantation eſt celle du mois de Novembre. Elle eſt preſque toujours ſûre. J'ai obſervé que le chêne ſemé en gland venoit plus vîte qu'en plant;

mais il faut ne le planter qu'en Mars ; plutôt, les insectes, les oiseaux le dévorent en grande partie.

On a quelquefois des bois où il y a des vides ; si on y plante du nouveau plant, il languit, les racines, l'ombre de l'ancien l'énervent, & bientôt lui donnent la mort. Mais on remplira ces places inutiles, on jouira promptement en provignant. Lorsque le chêne aura deux, trois, ou quatre ans, cela dépend de l'accroissement, vous prendrez les plus longues branches, vous les coucherez dans une petite rigole que vous conduirez. Où il manquera du plant, on les couvrira de terre, en laissant sortir l'extrêmité de la branche cinq à six pouces. Elle jetera bientôt de bonnes racines, & dès la premiere coupe, cette sautille fera une souche vigoureuse ; il faut qu'elle soit toujours adhérente à la matrice, la séparation lui seroit funeste. On peut en faire autant du marsaux & du bouleau ; lorsque vous

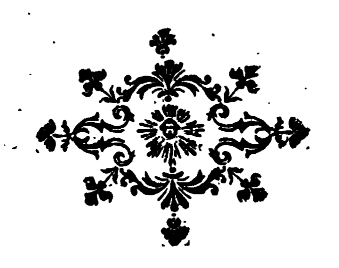
aurez planté votre bouleau par trous dans la bruyere, il faut le cultiver pendant deux ans à l'entrée de l'hiver ; lorsque ce bois paroîtra verd, pousser vigoureusement, il faut l'abandonner à lui-même, la nature suffira seule pour en faire en peu d'années un bois vigoureux.

Mais si l'on destine à la plantation de la simple pelouse, le chêne y réussira fort bien, moins néanmoins que dans une terre labourée.

Si le plant est gelé, ou a souffert quelque altération, quoique vous y voyez encore des restes de vie, ne le plantez pas, il poussera foiblement, & périra les années suivantes.

La feuille de l'orme est excellente pour les vaches, ses branches coupées en Août, Septembre, séchées au soleil, & gardées avec soin, offrent l'hiver, aux bêtes à laine, une excellente nourriture ; mais il fait un si grand tort près des champs, que son utilité ne peut ba-

lancer la perte qu'il cause; on choisiroit au milieu de l'endroit destiné au bois, une espace, on l'y planteroit en taillis, il réussit parfaitement en cet état; des coupes fréquentes ne lui font aucun tort. Ce seroit un magasin précieux de feuilles, de branches, on en feroit des coupes annuelles. Son éloignement des champs ne lui laisseroit rien en prise; on pourroit même en laisser monter; le cultivateur décideroit à son choix ce qui lui seroit avantageux, & l'intelligence lui en feroit tirer le plus grand parti.



CHAPITRE XXXVI.

Des arbres fruitiers, où les placer; maniere de les fertiliser.

IL y a une infinité de domaines situés dans des cantons où la vigne ne peut croître, où même les arbres à fruit à couteau ne viennent que difficilement. Il est essentiel de trouver un moyen qui fournisse au cultivateur une boisson saine & agréable. On a cru jusqu'ici que la Normandie seule avoit la propriété exclusive de donner un cidre excellent, que son terroir en perfectionnoit les sucs. Par la comparaison avec celui que nous donne nos fruits, il est d'une qualité supérieure; le nôtre foible, capable par sa prompte corruption d'altérer la santé; l'autre fort sain, agréable. L'examen le plus réfléchi m'a fait voir que l'espéce seule décide la qualité de la liqueur. Deux

arbres plantés dans le même champ, mais d'un genre différent, produisent l'un une liqueur détestable, l'autre une excellente.

Dans les tems les plus reculés, on ne connoissoit point le cidre en Normandie. On trouve encore des vestiges des anciennes brasseries de biere; c'étoit la boisson ordinaire. Le commerce y introduisit le cidre. Nous lisons que du tems de Tertulien & de Saint Augustin, l'Afrique cultivoit les arbres à cidre; les négocians Espagnols qui commerçoient dans ces contrées, en rapporterent des greffes, bientôt les arbres se multiplierent, on les regarda comme précieux jusqu'à ce que la vigne, en devenant commune, fit négliger un bien moins précieux; on cultiva seulement les fruits à couteau. Les négocians de Cotte, partie nommée aujourd'hui Normandie, négocioient avec l'Espagne. Ils en rapporterent des greffes. Leur climat qui se refusoit à la vigne, fit que leur culture

parut toujours un objet important. Bientôt les pays du nord s'en procurerent. Ne voyons-nous pas de nos jours la Basse-Bretagne, la Picardie jouir de pareils avantages? Persuadé que notre climat y étoit aussi propre que les autres, je fis planter beaucoup d'arbres tirés des bois, je les greffai d'espéces en réputation, ils pousserent avec une vîtesse étonnante. Le cidre qu'ils me donnerent fut excellent, & cet essai prouva que le fruit décidoit de la qualité. Je poussai plus loin mon expérience d'autres années; à peine mon vin fut-il tiré de la cuve, que je fis mettre ce cidre sur le marc; je le laissai fermenter vingt-quatre heures, & le mis ensuite dans des tonneaux. Sa nature changea à un tel point, qu'il avoit un goût d'un vin vieux très-potable, supérieur même au vin nouveau. On sent de quel prix sont ces arbres dans ces années malheureuses, où la rareté du vin rend toute boisson précieuse.

Ces eſpéces croiſſent avec une viteſſe étonnante ; le terrein le plus aride, la terre la moins cultivée ſuffiſent à leur végétation ; j'ai ſouvent greffé de ces fruits, des arbres qui périſſoient, ce moyen leur rendoit la vigueur. Le ſol qui ſe refuſe à tous les fruits à coûteau, les terres incultes où les herbes naturelles au terrein paroiſſent abſorber tous les ſels propres à la végétation, paroîtront en peu d'années un verger abondant.

Un arbre qui pouſſe avec vigueur, donne peu de fruits, ceux-ci ſont tous différens ; dès la troiſieme année ils fleuriſſent, & j'ai vu les fruits proſpérer dans des années où les autres périſſoient.

On conſacrera un champ pour verger, on plantera les arbres de douze pieds en douze pieds ſur une ligne, & on laiſſera trente pieds de diſtance d'une allée à l'autre ; on aura par ce moyen la facilité de labourer, l'air circulera en liberté autour des arbres.

J'ai fait mettre au pied de chacun un ſep de vigne; quelques années après, j'ai fait planter quelques pieux, les arbres m'en ſervoient auſſi; j'ai fait enſuite couler la treille au long des perches qui y étoient attachées, bientôt elles atteignirent d'un arbre à l'autre. Ce terrein ſeroit perdu, il ſe trouve rempli par là avantageuſement. En labourant l'arbre, ma vigne eſt façonnée; ſi j'y mets quelques engrais, tous les deux en profitent, les racines de l'un & l'autre analyſent ce qui leur eſt propre. Cette culture n'eſt que bagatelle; une journée d'homme finit une grande quantité d'arbres, & ce même raiſin bouilli, fermenté avec le cidre, fait un effet charmant; ce raiſin peu mûr, d'une qualité médiocre, ſe trouve corrigé de ſa verdeur par la douceur du cidre; avec le ſoin de mettre du plant noir, il donnera à la boiſſon une couleur qui prévient toujours dans le domeſtique.

Deux arpens ſuffiront pour planter

des arbres à cidre & à couteau ; l'agriculture n'en souffrira pas, les grains ne craignent point ces arbres, ils ne sont point les fléaux des récoltes. Le grain vient beau, vigoureux, & on trouve par-tout l'utile & l'agréable. Les pommiers font le meilleur cidre, leur fruit est plus sain que les poires ; mais il arrive souvent qu'un brouillard fait resserrer les fleurs ; elles produisent alors un ver, qui en dévorant le jeune fruit, rend inutile pour deux ans un arbre qui ne donne qu'une fois dans cet intervalle.

J'examinai quelle cause pouvoit avoir un ver si destructeur ; un ignorant croira que le brouillard engendre ces vers ; mais la saine philosophie m'avoit démontré que chaque chose qui vit, n'existe que par la voie générique. Je découvris qu'une infinité de moucherons imperceptibles déposoient leurs œufs sur les feuilles des fleurs ; si un tems favorable les fait tomber, ce ver ne peut plus nuire où il n'est pas. Mais

si le brouillard met les fleurs en cylindre, ou les resserre, les œufs éclosent, le ver nymphe du moucheron fait ses ravages, & traverse ainsi les airs après sa métamorphose.

La cause d'un si grand mal trouvée, le remede est simple. Lorsque vos fleurs sont épanouies, secouez fortement les branches de vos arbres, dût-il en tomber beaucoup, il en restera toujours assez. L'ennemi tombe avec les petales, & le fruit nouera sans obstacle.

J'ai traité ainsi une branche chargée de fleurs, je laissai le reste, l'arbre ne porta aucun fruit; mais la branche secouée étoit l'emblême de la fécondité, elle plioit sous le poids du fruit.

On ne craindra pas que la multiplicité de ces arbres à cidre nuise aux vignobles. Le vin a une qualité qu'aucune boisson ne peut atteindre; il formera toujours un commerce intéressant; l'opulence lui donnera dans tous les tems un débit avantageux. Ce que je propose

ne peut que donner un bien-être à des gens réduits à l'eau pure. Ce sera une branche de commerce animée par l'aisance, & le cultivateur verra chez lui sans dépense des douceurs en tout genre.



CHAPITRE

CHAPITRE XXXVII.

Combien la multiplication des chevaux deviendroit aisée par le secours des prairies artificielles.

NOUS achetons de la Suiſſe les chevaux deſtinés à l'agriculture ; les montagnes de la Franche-Comté nous en fourniſſent auſſi quelques-uns ; la longueur, la fatigue de la route en font périr, ou ruinent un grand nombre. Le reſte ſe trouve ſi chargé de frais, que l'achat épuiſe le cultivateur.

Ces animaux élevés dans un autre climat, habitués à une nourriture différente, contractent ſouvent des maux, qui, en leur donnant la mort, ruinent ſans retour leur maître. Les terres ſe reſſentent preſque toujours de pareilles pertes ; le laboureur, preſſé par la néceſſité, en achette de mauvais, dont

les corps atténués ne peuvent fournir à un travail pénible; la terre peu approfondie ne donne point à la plante les sucs néceſſaires, & la plus mauvaiſe récolte en eſt la ſuite ordinaire.

Les prairies artificielles feront bientôt multiplier cet animal ſi utile à la ſociété; on ſe ſerviroit avec ſuccès de jumens pour labourer; on en auroit toujours quelques-unes de trop, afin de ne les point fatiguer par un travail exceſſif. On choiſiroit le plus bel étalon propre à l'eſpéce que l'on en veut tirer. Les poulains ſeroient élevés avec ſoin; on les mettroit l'été dans ces parcs dont j'ai parlé, *ils y trouveroient une excellente* nourriture; on leur donneroit l'hiver le tendre regain que le cultivateur vigilant auroit recueilli avec les précautions néceſſaires. Si la culture eſt facile par les boeufs, les jumens n'en feroient que plus productives & moins difficiles à nourrir, le pâturage leur ſuffiroit, leur fumier aideroit la végétation des grains d'une maniere puiſſante.

Ces éleves étendus les rendront bientôt communs, la cavalerie trouveroit à bas prix des recrues toujours prêtes. Tous les ordres, les voitures publiques, les machines de toute espéce auroient auprès d'eux & à peu de frais des chevaux qui ont fait jusqu'ici une partie de leur dépense.

Le poulain élevé jusqu'à deux ans chez le cultivateur lui paye bien une nourriture peu dispendieuse par les engrais qu'il lui laisse. Sa vente, quoique médiocre, sera encore bien avantageuse. Ce seront des gains qui se succéderont continuellement.

Dès-lors les craintes cessent. Cette idée d'horreur qu'entraîne la pauvreté disparoît.

Les vieux chevaux, dont la marche pesante retarde les travaux, sont envoyés au moulin, ou destinés à des usages qui n'exigent pas la célérité. On choisiroit parmi les jeunes ceux qui ont le plus de disposition pour le trait; ce

ra ſur eux que roulera le travail le
us difficile. Ce laboureur que nous
'ons vu juſqu'ici haraſſé par les mar-
ıes les plus pénibles, ne craindra plus
ıns ces tems de pareilles fatigues. Il ſe
'ocurera facilement un cheval de ſelle.
e poulain né avec des jambes fines,
ıe épaule platte & dégagée, une tête
ere, ſera deſtiné à le porter.

L'idée d'un bien-être ſi complet lui
aroîtroit aujourd'hui un ſonge. Un
avail aiſé, une méthode entendue le
ıettent bientôt de niveau avec nos voi-
ns. Les Anglois ignoroient, il n'y a pas
eux *ſiécles*, que l'agriculture pût don-
er de ſi grands biens; *ils l'ont* enfin
ınnu, & ſont parvenus au point de
arquer toutes leurs habitations au coin
l'opulence.



CHAPITRE XXXVIII.

Fin & Conclusion de cet Ouvrage.

Mes premiers Chapitres ont démontré que la culture des terres négligée, ou peu entendue, étoit la seule cause de la misere; que nous possédions les vraies richesses, mais que nous l'ignorions: que nous voyons dans les provinces une vive émulation, le desir de tirer parti d'un sol qui paroît souvent se refuser à tout; que l'on s'efforce de défricher, mais que les moyens dispendieux arrêtent l'activité; que les fourrages ne suffisent pas à la nourriture d'assez de bestiaux pour fertiliser les terres; que l'on s'épuise en expédiens, & que le cultivateur est écrasé pour se procurer l'indispensable. Je lui indique une méthode simple, mais capable de venir à bout des plus forts défrichemens, de lui pro-

curer des prairies suffisantes à un grand nombre d'animaux. Je montre par une progression naturelle & sans dépense qu'il peut sortir en peu d'années de l'état malheureux où nous le voyons. Je vais plus loin. Je fais voir d'une maniere claire le laboureur non-seulement arraché à la misere, mais même dans l'opulence, tous les ordres de l'état partager son bien-être, & une source intarissable de biens.

Quelques personnes croiront qu'il y a de l'emphase, que je présente un tableau trop riant des progrès d'une agriculture selon ma méthode. Qu'un homme sensé examine sans partialité un de ces champs que l'on avoit toujours crus disgraciés par la nature, & dans lequel j'ai travaillé, il y trouvera des preuves certaines & des argumens sans réplique.

J'ai prouvé par les expériences les plus complettes que ces terres méprisées peuvent souvent égaler en productions le sol le plus gras.

En multipliant les prairies, malgré les nombreux troupeaux de tout bétail, le foin feroit à plus bas prix, les voituriers, les voyageurs y trouveroient des avantages, le commerce, moins chargé de frais, fe fait plus aifément, & tous les ordres y gagnent par le débit de leur fuperflu.

L'Angleterre ne doit le degré de puiffance où elle eft montée qu'à l'agriculture. Tout le monde fçait que c'eft l'étude principale de la nation, qu'on y prodigue même les récompenfes pour encourager & exciter les progrès. Chaque Seigneur de la Grande-Bretagne habite fes terres une partie de l'année, fa préfence anime & vivifie. Aucune chofe intéreffante ne lui échappe.

Le roi qui nous gouverne a une fageffe affez profonde pour faire jouir fes fujets d'un bonheur auffi grand. Que celui qui fait impofer les tributs, daigne encourager les travaux, récompenfer les découvertes utiles, exciter l'émula-

tion, nous verrons bientôt les campagnes florissantes, les peuples heureux. C'est alors que remplis de joie, nous pourrons à juste titre nous vanter d'habiter la terre la plus fortunée.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans cet Ouvrage.

Fin de la Table des Chapitres.


3
Grand del. et Sculp.



L. le Grand del. et Sculp.